



HAL
open science

“Réussir en homéopathie”, à propos d’une expérience collective entre éleveurs du Diois

Louis Renier

► **To cite this version:**

Louis Renier. “Réussir en homéopathie”, à propos d’une expérience collective entre éleveurs du Diois. Sciences du Vivant [q-bio]. 2017. hal-02788671

HAL Id: hal-02788671

<https://hal.inrae.fr/hal-02788671>

Submitted on 5 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MEMOIRE

Présenté pour l'obtention du
Master Socio-anthropologies appliquées au développement local (SADL)
Université Lumière Lyon II

« RÉUSSIR EN HOMÉOPATHIE »
À propos d'une expérience collective entre éleveurs du Diois

Louis Rénier

2017

INRA – Unité Ecodéveloppement - Avignon

Sous la direction de Florian Charvolin (Centre Max Weber)

Maîtres de stage : Elisabeth Lécrivain et Aurélie Cardona (Unité Ecodéveloppement)



UNIVERSITÉ
LUMIÈRE
LYON 2
UNIVERSITÉ DE LYON



À la mémoire de Jean-Louis Meurot

Remerciements

Je veux d'abord remercier Elisabeth Lécivain et Aurélie Cardona, pour leur suivi attentif et curieux, pour leurs lectures et leurs remarques, pour leur disponibilité et leur engagement dans ce travail. Tout en m'accordant confiance et liberté, elles ont su reconnaître les moments où me fixer les échéances qui convenaient. Je veux ensuite remercier Florian Charvolin pour m'avoir aidé dans la recherche de ce stage, puis pour avoir accepté de me suivre durant ces six mois, pour ses relectures, pour ses encouragements. Floriane Derbez pour son rôle d'intermédiaire, pour le temps qu'elle a pris pour lire et discuter ce travail. Guillaume Ollivier pour nos discussions et pour avoir sauvé le fichier de mon rapport intermédiaire à trois jours de son rendu. Les collègues de l'unité Ecodéveloppement pour la joyeuse vie de laboratoire qu'ils m'ont faite découvrir.

Je veux aussi remercier Christel Nayet, Alain Boutonnet et tous les éleveurs qui ont accepté de répondre à mes questions, de me partager leur expérience, de me faire découvrir leur métier. C'est de vous qu'il s'agit dans les pages qui suivent. J'espère avoir été fidèle à ce que vous m'avez appris, et suis impatient d'en discuter avec vous.

Danielle, avec Jean Lou ton accueil convivial et spontané a été un élément primordial dans ce travail de recherche. C'est toujours avec plaisir que j'ai pris la route pour venir chez vous durant ces derniers mois.

Merci enfin à ma famille pour son infaillible soutien.

Introduction.....13

Le « Groupe Homéopathie du Diois » : de quoi s'agit-il ?	15
Enjeux de l'enquête	15
Méthodes	16
• Contextes du stage	16
• Dispositif de l'enquête	17
• Du matériel d'enquête aux analyses	18
• Postures	18
• Cadre théorique mobilisé	19
Problématisations	20

Partie 1

La dynamique collective du Diois, éléments de repérages & premières analyses..... 23

Introduction à la partie 1	24
----------------------------------	----

A. Des outils pour saisir une dynamique multi-située.....25

• Du « Groupe Homéopathie du Diois »... ..	25
• ... À la « dynamique collective du Diois »	26
• Une dynamique multi-située	29
• « Voir les gens comme des activités », la ficelle d'Howard Becker	32

B. Les formations de la Chambre d'Agriculture.....35

1° Histoire, déroulé et objectifs	35
• Histoire : un long cheminement	35
• Déroulé et contenu des formations : allier la théorie et la pratique	38
• Des formations tournées vers l'échange entre éleveurs	39
2° Composer un groupe de formation en homéopathie	40
• En dépit d'une composition évolutive, la nécessité d'un « noyau dur »	40
• Le recrutement : Comment les éleveurs arrivent-ils en formations ?	41
1) Rôle du bouche à oreille et le facteur déterminant des conversions en bio	41
2) « Avoir une motivation à échanger », « être prêt » et « croire » en l'homéopathie	44
3) Des « parcours » propres à chaque éleveur	46
3° Un double intérêt pour les éleveurs	48
• Une pédagogie « parlante » et participative	48
• Un moment de re-stimulation pour « ne pas lâcher »	50
• « Au-delà de l'homéopathie »	51

C. Les veillées.....53

1° Histoire, composition et organisation des veillées	53
---	----

• Une histoire récente, née d'une volonté d'autonomisation	53
• Les veillées, point de jonction entre l'association et le groupe des formations	55
2° Déroulé et objectifs des veillées	57
• Échanger en collectif	57
• Prendre le temps pour chaque cas	58
• L'utilisation du Répertoire et de la Matière Médicale au cœur des veillées	58
3° Des intérêts multiples	59
• « Maintenir la flamme »	59
• Capitaliser sur l'expérience des autres, tout en apprenant à chercher soi-même avec le Répertoire	60
• Mettre en lien les éleveurs du Diois au-delà du groupe des formations	61
• Un espace d'ouverture dans le quotidien de la vie d'éleveur	61

D. L'association Homéopathie À La Ferme 64

1° Histoire et composition	64
2° « Homéopathie à la Ferme, des éleveurs racontent »	65
• Lecture de l'enquêteur	66
• Lectures des éleveurs : quelle valeur pour les récits d'Homéopathie à la Ferme ?	67
3° Activités récentes de l'association « Homéopathie à la Ferme »	68
• Promotion du livre Homéopathie à la Ferme	69
• Formation en homéopathie	69
• Rédaction d'un livret pratique à l'attention des éleveurs et bergers	70
Conclusion à la partie 1	71
• Une définition de la dynamique du Diois ?	71

Partie 2

Une pratique collective de l'homéopathie 73

Introduction à la partie 2	74
----------------------------	----

A. « Face à un cas », un réseau d'acteurs mobilisables 75

1° Le cas de Pampille, récit d'une guérison collective	75
2° Un agir en réseau	79

B. Entraides et relations entre éleveurs, animaux et vétérinaires 84

1° Le rôle capital d'Alain Boutonnet et des entraides entre éleveurs	84
• Le cas de Mélusine, chèvre du Bial de Rossas	84
• Ce que nous apprend le cas de Mélusine sur la médiation d'Alain	86
• Entraides entre éleveurs : de quoi s'agit-il ?	89

• <i>Les formations et les veillées comme espace de mise en relation</i>	91
• <i>Des éleveurs aux compétences inégales</i>	91
2° Rôle de l'éleveur, rôle du vétérinaire : l'expérience politique du Diois	92
• <i>Face à une bête malade, « peurs, souffrance et honte de l'éleveur »</i>	92
• <i>Rompre avec le schéma classique, les éleveurs comme médi'acteurs du diagnostic</i>	93
• <i>Une expérience politique</i>	94
3° Un partenariat de soin entre éleveurs et animaux ?	96
• <i>Se battre pour sa bête – Se battre avec sa bête</i>	98
• <i>Confiance en l'éleveur – confiance de l'éleveur</i>	99
• <i>Écouter les préférences de l'animal</i>	101
• <i>Au cœur de la relation éleveur-animal, pratiques d'élevages et taille de l'élevage</i>	102

C. Relation éleveur-animal dans le diagnostic homéopathique.....103

• <i>Tirer la ficelle de « l'éleveur comme enquêteur »</i>	103
1° Traiter un cas en veillée	105
• <i>Étape 1 : Description</i>	105
• <i>Étape 2 : Répertorisation</i>	105
• <i>Étape 3 : Choix du remède</i>	108
• <i>Étape 4 : Vérification du remède</i>	108
2° Trouver le bon remède, trouver le remède du malade	109
• <i>Soigner le malade et non la maladie</i>	109
• <i>Une observation « équipée »</i>	110
• <i>« Traduire les souffrances de l'animal »</i>	112

Partie 3

Réflexions autour de ce qui fait expérimentation dans la pratique de l'homéopathie des éleveurs du Diois.....115

Introduction à la partie 3.....	116
---------------------------------	-----

A. D'un diagnostic à l'autre, quelques réflexions sur la progression des éleveurs.....117

1° Avec ou sans trace écrite, ce qu'il reste d'un cas	118
• <i>Différentes façons de faire référence</i>	118
• <i>Des prises de note : dans quelle optique ?</i>	121
2° Les formations et les veillées : deux espaces de mise en commun pour les éleveurs	122
• <i>Échanges entre éleveurs</i>	122
• <i>Les fiches d'Alain</i>	124

B. L'homéopathie en élevage comme expérimentation d'une alternative.....127

1° Des pratiques plurielles..... 127

- *Une pratique non exclusive* 127
- *Au-delà des différentes techniques, l'importance des pratiques préventives* 131
- *Des limites à l'homéopathie ?* 131

2° Mise à l'épreuve de l'homéopathie : le groupe comme espace de libre expérimentation et de perfectionnement..... 134

- *Mise à l'épreuve du diagnostic homéopathique à l'intérieur du collectif*..... 134
- *Mise à l'épreuve de l'homéopathie en dehors du collectif*..... 136
- *Progresser en groupe*..... 137

Conclusion141

Bibliographie.....143

Annexes.....144

PROLOGUE

le 8 février

Il est 19h30, il fait déjà nuit, nous sommes sur le perron de la petite gare de Die. Quelques jours à peine après avoir commencé mon stage, me voilà dans le Diois pour une veillée. Objectif : me faire une idée de ce à quoi peut bien ressembler le fait de soigner des animaux par homéopathie, avoir l'occasion de rencontrer quelques-uns de ces éleveurs qui feront l'objet de toute mon attention durant les six mois à venir. J'attends la voiture d'Audrey, une éleveuse de Chamaloc avec qui Agnès m'a mis en contact. Elle passera me prendre sur son chemin vers la maison d'un certain Jean-Louis Meurot et d'une certaine Danielle, sa femme. J'ai un petit peu d'avance car le bus qui m'a amené ici depuis Valence m'a déposé il y a plus d'une heure déjà.

Dans l'air froid de cette nuit de février, nous sommes deux devant la gare de Die, deux à cracher de la fumée qui se dissipe sous les faisceaux d'un lampadaire. L'autre c'est Philippe, lyonnais d'origine, quelques ancêtres dans le coin, sur les routes depuis 30 ans. Il porte un énorme manteau de cuir, trimballe un gros sac à dos, cache du pain et du tabac dans ses poches ; il a la goutte au nez et les cheveux ébouriffés, il me tend amicalement une grosse main noircie. Il fume des cigares aussi. Ça coûte moins cher et ça le cale plus que les petites cigarettes qu'il me voit fumer. Nous discutons de ce qui nous fait occupants de ces lieux. Lui il va chercher une grotte pour dormir du côté de Luc-en-Diois, il en connaît une pas mal où il s'est déjà mis l'année dernière. Et moi je suis étudiant en sociologie, ici pour rencontrer des éleveurs. « Ah... t'es un bac ++ alors » me dit-il. C'est bien les études. Il a toujours rêvé d'en faire. Mais il n'en a jamais fait. Il aurait aimé étudier « la micro ». Ça c'est intéressant. Dans sa jeunesse il a connu une ethnologue, mais ça fait des années qu'il ne l'a pas revue. Elle était canon, blonde, avec des cheveux qui bouclaient, des supers yeux.

Il me demande si ça me dérange que Sir William se joigne à nous. Je lui réponds qu'il se sente libre d'inviter qui il veut. Il sort donc son « acolyte de voyage », m'en propose, je décline l'offre. Sur mon étude, mais aussi sur son goût pour la micro, il poursuit : la semaine dernière un physicien l'a pris en stop du côté de Valence. Ils ont parlé d'un test en Suisse où on éclate des particules pour simuler le big-bang... Entre une latte de cigare, un toussotement et une gorgée de Sir William, Philippe me fait remarquer que beaucoup des choses de « cet univers » se ressemblent dans leur forme : les atomes, les étoiles, les galaxies, tout ça fonctionne de la même manière. Nos métabolismes aussi... etc. « Tout est connecté » me glisse-t-il en me regardant dans les yeux, sur le ton de celui qui révèle une vérité qui mérite d'être considérée. Et c'est important que je prenne cela en compte pour mon étude. Mais pour ça, il n'y a qu'une seule solution. Ne pas aller trop vite, « prendre le temps ». Lui il est à pied, sur les routes, et c'est à 6 km/h qu'il avance. Pas à 130 comme les bagnoles, ni à 300 comme les TGV, ni à je n'sais pas combien comme les atomes de Suisse. Tout le monde accélère tout dans ce monde, alors que c'est le contraire qu'il faut faire, ralentir.

Ce qui semble être la voiture d'Audrey arrive. Je prends congé de mon camarade. Promis Philippe, je tâcherai de ne pas aller trop vite.

Devine ! Ou tu seras dévoré...

Le Sphinx

Introduction

Impulsé dès 2011 par le Ministère de l'Agriculture, puis intégré en 2012 dans le Projet Agro-écologique pour la France lancé par le ministre Stéphane Le Foll, le plan Ecoantibio constitue l'une des mesures politiques majeures de ces dernières années dans le domaine de l'élevage et plus précisément dans celui de la santé animale. Son objectif : réduire de 25% l'utilisation des antibiotiques d'ici à 2017. Dans une approche One Health visant la gestion « *des risques sanitaires aux interfaces animal-homme-écosystèmes* »¹, cette initiative relève d'une volonté de « *lutte contre l'antibiorésistance* ».

« *Quand tu choisis de réformer la façon dont tu soignes tes animaux, c'est que derrière tu es capable de maîtriser la santé de ton troupeau avec ces méthodes alternatives. Mais que ce soit par homéopathie ou par l'utilisation de plantes, ça nécessite un ensemble de savoir-faire qui sont forcément le fruit d'un processus d'acquisition d'expériences.* » C'est ce que Jean-Louis Meurot, éleveur de brebis laitières, m'a expliqué lorsque je lui ai demandé de me préciser à quel moment lui et sa femme Danielle ont arrêté d'avoir recours aux antibiotiques avec leurs bêtes. La réponse est claire : ce moment n'existe pas, se défaire des antibiotiques relève davantage d'un processus. Le constat fait écho aux recherches menées sur les changements de pratiques agricoles et notamment sur les conversions en agriculture biologique (Lamine *et al.*, 2009), recherches qui ont notamment montré que ces transitions s'opèrent selon des processus dépassant la période légale de conversion.

Au-delà d'une « *lutte* » pour la réduction des pratiques portant préjudice aux équilibres écologiques, l'enjeu d'une écologisation des pratiques de soin en élevage pose donc deux défis. D'une part, et car le passage à un élevage durable ne saurait résulter d'une simple opération de soustraction des mauvaises pratiques pour ne garder que celles qui seraient éco-compatibles, celui de définir positivement les termes d'une alternative sur la base d'expériences observables². D'autre part, celui de se donner les moyens de comprendre comment une transition vers une nouvelle pratique est susceptible de s'opérer, et ce en décrivant l'ensemble des associations entre entités hétérogènes qui sont à l'œuvre dans le processus qui la concrétise (Latour, 1989).

¹ One Health est un programme créé par la Wildlife Conservation Society (WCS) et associé de nombreux organismes internationaux (FAO, OMS, OIE, Unicef, Unisic et Banque Mondiale).

² Le plan Ecoantibio 2 (2017-2021), outre l'objectif qu'il se donne « *d'évaluer et de valoriser* » les résultats du premier plan, entend d'avantage s'orienter sur des mesures incitatives que réglementaires, en favorisant l'accès aux « *alternatives d'intérêt* ».

C'est dans les termes de ce double défi que je donne tout son sens à l'enquête que j'ai débutée en février dernier au sujet d'un collectif d'éleveurs réunis autour de l'expérimentation de l'homéopathie avec leurs animaux dans la région du Diois. Cette première expérience de recherche professionnelle s'effectue au sein de l'unité Écodéveloppement (Inra Avignon), en collaboration avec Aurélie Cardona (sociologue) et Elisabeth Lécrivain (éco-éthologue). Une volonté relativement simple la sous-tend, celle de faire une étude de cas qui porte sur une alternative telle qu'elle se trouve à l'épreuve de sa réalisation.

« À l'épreuve de sa réalisation », car précisons-le de nouveau, il ne faut pas se méprendre sur ce que recouvre, dans notre contexte, la référence à « l'alternative » ou encore à un certain « passage à l'homéopathie ». À savoir rien qui ne ressemble au courant alternatif d'un appareil électronique, passant de *on* à *off* d'un simple clic. Rien qui ne consisterait en un abandon pur et simple de la médecine vétérinaire « conventionnelle » ; abandon qui s'opérerait d'un coup, et pour une pratique qui soit différente en tous points. L'affaire relève de quelque chose de plus complexe que la simple substitution d'un médicament pour un autre. Et comme le suggère la quatrième de couverture d'un livre que nous aurons l'occasion d'évoquer plus loin, c'est plutôt d'un « cheminement » qu'il s'agit³. D'un cheminement, fait de « tâtonnements » et de « réussites », de « doutes » et de « choix », de « prises de responsabilités », de « patience » et « d'observation » ; bref d'un apprentissage progressif, résultat d'un « investissement », d'une « persévérance dans la durée », comme me l'a précisé Agnès, éleveuse homéopathe depuis plus de vingt ans.

Sur Youtube, Géry Dufernez, éleveur de porcs et de veaux dans la région des Hauts-de-France, explique : « quand on pique, on cherche la tranquillité, tandis qu'avec l'homéopathie, on est obligé de faire une recherche⁴. » Si aujourd'hui Géry Dufernez n'a plus recours que « très rarement » aux antibiotiques, son témoignage a le mérite d'être parlant. En effet, il nous donne une idée relativement imagée de ce que peut représenter, pour un éleveur, le fait de se défaire de la systématique des antibiotiques. À savoir : mettre en jeu sa tranquillité. C'est d'ailleurs sur une nuance que son interview se termine, lorsqu'il explique qu'« il y a encore des problèmes » auxquels il ne « sait pas faire face ». Pour y parvenir, conclut-il, « j'aurais besoin de faire des rencontres avec d'autres agriculteurs qui pratiquent également l'homéopathie, histoire de pouvoir discuter de certaines choses... ».

³ Il s'agit du livre *Homéopathie à la Ferme, des éleveurs racontent* (2011), ouvrage collectif auquel une partie des éleveurs impliqués dans cette enquête ont participé et que nous aborderons en Première Partie.

⁴ Préparant ma candidature au stage dont le présent mémoire fait l'objet, cette vidéo est la première source de documentation sur laquelle je suis tombée en tapant « homéopathie » et « élevage » dans la barre de recherche du site *Youtube*. Pour les intéressés, Géry Dufernez y résume en moins de trois minutes la quasi-totalité des enjeux travaillés dans ce mémoire. Vous trouverez la vidéo en question à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=oVzoF2jxrAs> .

Le « Groupe Homéopathie du Diois » : de quoi s'agit-il ?

Précisément de cela, d'une quinzaine d'éleveurs, et surtout d'éleveuses, qui se regroupent autour d'une pratique commune de l'homéopathie avec leurs bêtes, pour certains depuis une vingtaine d'années, pour d'autres depuis un an seulement. Que font-ils ensemble ? À l'automne, chaque année ou presque, une demi-douzaine de formations d'une demi-journée est organisée par Christel Nayet, conseillère en élevage biologique à la Chambre d'Agriculture de la Drôme. Ces formations sont itinérantes : les fermes des différents participants accueillent tour à tour le groupe ainsi que les vétérinaires qui animent ces journées. L'un de ces vétérinaires, Alain Boutonnet, a su « *tisser un lien particulier* » avec les participants par la longévité de sa présence auprès des éleveurs ainsi que par sa personnalité « *humaniste* », me dit Delphine, éleveuse à Saint-Dizier-en-Diois. De l'avis de tous, son accompagnement est fondamental dans l'impulsion comme dans l'entretien de cette dynamique collective. Lorsque son expérience nécessite d'être sollicitée, il est joignable par téléphone et aiguille ceux qui sont aux prises avec des « cas » d'animaux malades difficiles.

Mais sa présence et celle de Christel Nayet aux côtés des éleveurs n'est pas systématique. Depuis deux ans, les éleveurs ont décidé de se retrouver en dehors des formations, lors de veillées nocturnes, en hiver et au printemps. L'objectif de ces veillées est d'échanger sur les cas d'animaux malades qu'ils rencontrent, de les travailler en groupe et de se perfectionner dans l'utilisation du *Répertoire*, cet instrument au moyen duquel s'établit le diagnostic homéopathique. Plus précisément, il s'agit pour ces éleveurs de développer leur autonomie, c'est à dire leur capacité à faire face aux problèmes de santé qu'ils rencontrent avec leurs animaux, à trouver le « *bon remède* », à le « *tester* » et à juger de ses effets.

Enfin, pour certains de ces acteurs en contact avec d'autres éleveurs en dehors du territoire du Diois, cette expérience de l'homéopathie en élevage s'est inscrite dans un projet de transmission via la publication du livre *Homéopathie à la ferme, des éleveurs racontent* (2011) et la création d'une association du même nom.

Enjeux de l'enquête

Arrêtons-nous sur cette brève description pour mesurer les enjeux qu'elle soulève au regard des défis évoqués plus haut. Ce qui semble se jouer dans le Diois, c'est l'apprentissage d'une pratique vétérinaire à plusieurs. Ces éleveurs ne s'engagent pas seuls dans la démarche de soigner leurs animaux par homéopathie. Ils en font l'expérience « accompagnés » par un praticien, une conseillère de la Chambre d'Agriculture et surtout, ils le font en échangeant entre eux, en s'aidant mutuellement.

D'où l'intérêt pour une enquête sociologique de chercher à comprendre le « *fonctionnement et le rôle de ce groupe dans l'apprentissage de l'homéopathie* ». C'est en tout cas en ces termes que mon offre de stage précise la visée d'une enquête sur l'expérience

de ces éleveurs du Diois. Cet objectif est directement lié à l'inscription de mon stage au sein d'un projet de recherche de type PSDR⁵, intitulé COTRAE et portant sur les échanges de connaissance dans « *les collectifs agricoles pour une transition agro-écologique* ». Mise à l'épreuve de sa réalisation, l'alternative homéopathie et son apprentissage par les éleveurs renvoient donc ici à un processus collectif dont les modalités de fonctionnement restent à comprendre.

Comment se spécifie cet apprentissage ? Comment se développent les compétences des éleveurs à soigner par l'homéopathie ? Que signifie progresser pour ces derniers ? La précédente description a laissé apparaître certains aspects de leur pratique collective qui doivent dès à présent nous interroger. Dans les veillées, les éleveurs font des recherches, ils diagnostiquent leurs animaux malades, s'attachent à trouver le « *bon remède* », qu'ils testent, avant d'en juger les effets. Le bon remède est celui qui guérira une bête malade. Ainsi, une dimension intrinsèque de cet apprentissage s'opère sur le mode de l'expérience. Au même titre qu'un collectif d'apprentissage, ce collectif peut donc être questionné comme un collectif d'expérimentation.

Mais il y a plus encore dans cette activité de diagnostic qui rassemble les éleveurs du Diois, ainsi que dans mon offre de stage. Derrière cette expérience d'apprentissage en collectif, ce sont les principes même de l'homéopathie, en tant qu'elle s'adresse ici à des animaux, qui suscitent interrogation. Car l'homéopathie précise l'offre, « *repose* » sur les principes « *d'observation* » et « *d'individualisation* » de l'être soigné, principes susceptibles d' « *influencer la nature de la relation éleveur-animal* ». D'où un second objectif pour ce stage : comprendre les effets de l'homéopathie sur la relation éleveur-animal et « *montrer le rôle des relations éleveur-animal dans la bonne santé des animaux* ».

Voici donc résumés en quelques lignes les enjeux de ce mémoire : documenter le rôle du collectif dans l'apprentissage et l'expérimentation de l'homéopathie comme pratique vétérinaire alternative d'une part, et caractériser la relation éleveur-animal telle qu'elle s'observe dans la pratique de l'homéopathie d'autre part. Si ce résumé relève déjà d'une reformulation de l'offre de stage, la façon dont s'est concrétisée cette enquête reste encore à préciser.

Méthodes

Contextes du stage

Cette recherche s'inscrit dans le cadre d'un stage pour le master 2 de sociologie appliquée au développement local (SADL) de l'Université Lyon 2. Comme évoqué plus

⁵ Les programmes de recherche Pour et Sur le Développement Régional (PSDR) ont pour objectif d'analyser et de contribuer au développement régional territorial en travaillant la thématique des processus d'innovation, de développement durables et de gouvernance locale dans les différents domaines de l'agriculture et de l'agro-alimentaire

haut, ce stage s'est effectué au sein d'une unité de recherche, l'unité Ecodéveloppement du centre INRA d'Avignon PACA. C'est dans le bâtiment de cette unité que je suis resté pendant les six mois de ma recherche, en relation avec les chercheurs qui la composent, et principalement avec mes deux encadrantes, Elisabeth Lécivain et Aurélie Cardona. L'offre de stage était une offre de recherche pour une étude de cas qui avait déjà fait l'objet d'un travail de définition et d'une enquête exploratoire (mes deux encadrantes s'étant rendues à plusieurs journées de formation), ainsi que d'un travail de problématisation, via notamment son inscription au sein du projet COTRAE.

Outre la vie quotidienne du laboratoire, l'inscription de mon stage dans un cadre de recherche m'a donné deux fois l'occasion de présenter mon travail à mes collègues et d'échanger avec eux autour de ses premiers résultats.

Dispositif de l'enquête

Ma recherche s'est organisée en trois temps : un premier temps exploratoire dédié à la formulation de mes hypothèses d'enquête (février), un deuxième temps dédié à la production de mon matériau d'enquête ainsi qu'à la formulation de premières pistes d'analyse (mars-juin), et un troisième consacré à l'analyse et à la rédaction de mon mémoire (juin-août). L'étude de cas repose sur une enquête de type qualitative, articulant entretiens semi-directifs et observations ethnographiques :

- 14 entretiens avec 11 éleveurs,
- 1 entretien complémentaire avec Alain Boutonnet (vétérinaire) et Christel Nayet (conseillère élevage biologique à la Chambre d'Agriculture de la Drôme),
- 3 soirées d'observation de « veillées »,
- 6 demi-journées d'observation passées dans 5 exploitations différentes.

L'échantillonnage des personnes rencontrées s'est effectué à mesure que l'enquête avançait et que les acteurs rencontrés me conseillaient d'aller voir leurs pairs (en fonction des disponibilités de chacun). Le Diois se situant à deux heures et demie de route en voiture d'Avignon, j'ai logé durant la plupart de mes expéditions chez Jean-Louis et Danielle Meurot, à qui la conduite de cette enquête doit beaucoup. Le lecteur trouvera à la fin de ce rapport une présentation individuelle de chacun des éleveurs rencontrés.

La construction de mon guide d'entretien et la conduite de mes échanges avec les éleveurs se sont effectuées dans une perspective compréhensive (Kaufman, 2003). Autrement dit, mon objectif en procédant par entretien n'était pas de constituer un matériau qui soit uniquement composé des « pratiques objectives » des éleveurs. Il était plutôt de mettre en rapport ces pratiques avec les différentes façons dont elles font sens pour chacun d'entre eux. Il s'agissait de me mettre à l'école des éleveurs et de suivre la progression de leurs réflexions respectives. La formulation de ce guide d'entretien a toutefois fait l'objet d'un travail relativement détaillé. Sa construction s'est effectuée en plusieurs étapes. Une

première version a émergé de mon travail préparatoire (lectures bibliographiques et participation à une première veillée) et a été présentée à Christel Nayet et mes encadrantes, avant d'être reprise une première fois. Je l'ai ensuite testée avec Jean-Louis et Danielle Meurot, puis discutée avec Aurélie Cardona, Elisabeth Lécivain et Florian Charvolin. Une version finale a été élaborée le 13 mars. Enfin, de part sa vocation semi-directive, ce guide a connu des inflexions avec chacun des élèves rencontrés.

Ces entretiens semi-directifs sont au cœur du matériau sur lequel ma recherche s'appuie. Ils ont été complétés par des observations ethnographiques. Mes participations aux veillées, comme mes journées ou demi-journées passées avec les élèves, m'ont permis de documenter leur expérience avec l'homéopathie *en actes* et dans les détails (Piette, 1996). Plus exactement, les veillées m'ont servi à rendre compte de l'apprentissage en collectif ainsi que de la relation élèveur-animal dans la pratique de l'homéopathie ; tandis que les journées chez les élèves m'ont permis de caractériser plus finement leurs relations aux animaux, tout en me faisant découvrir de plus près le quotidien de leur métier.

Du matériau d'enquête aux analyses

Le matériau produit par mon enquête présente un lien direct avec la nature des analyses de ce mémoire. Je crois en effet que toute enquête fondée sur la méthode de l'entretien compréhensif prend pour acquis qu'il n'existe pas une réalité mais plusieurs, celles des expériences propres à chaque acteur. C'est dans cette perspective que j'ai abordé le travail d'analyse de mes retranscriptions d'entretien. Partant, l'objectif des réflexions qui suivent n'est pas de lisser, mais bien de *mettre en rapport* ces expériences singulières au sein d'un même espace, celui de ce mémoire. Ce qui ne signifie pas que j'accorde aucune attention aux consonances entre les différents vécus des élèves – au contraire j'ai tenté chaque fois que possible d'en rendre compte – cela signifie simplement que j'ai construit mes raisonnements en fonction de ce que les récits de chaque élèveur donnaient à voir de particulier et d'intéressant au regard des problématiques de cette enquête. Ainsi, certaines sous-parties de ce rapport sont fondées sur des idées échangées avec seulement un ou deux élèves.

Postures

Ces considérations sur la nature des analyses produites sont par ailleurs intrinsèquement liées à leurs visées heuristiques. Celles-ci entendent s'inscrire dans la lignée de la figure du philosophe moral de William James et de sa reprise par Emilie Hache dans ses *propositions pour une écologie pragmatique* (2011). Il me semble nécessaire de préciser ces visées du point de vue du double défi pointé en ouverture de notre propos. Ce double défi était, d'une part, celui de définir positivement une alternative aux antibiotiques en matière de médecine vétérinaire et, d'autre part, celui de comprendre comment est susceptible de s'opérer une transition vers cette nouvelle pratique. Aussi, l'objectif de ce

mémoire n'est pas de trancher sur l'efficacité de l'homéopathie comme alternative, ou sur sa valeur du point de vue de la relation éleveur-animal, mais d'essayer d'intéresser les lecteurs à l'expérience que ces éleveurs font avec leurs animaux, en la restituant le plus fidèlement possible et en tentant de « *prendre place à côté d'eux* » comme dirait Vinciane Despret (2007). L'objectif de ce mémoire n'est pas non plus de conclure que toute pratique alternative devrait s'envisager dans le cadre d'un collectif tel qu'il est décrit dans cette enquête, mais de rendre compte de l'expérience de ces éleveurs qui effectivement pratiquent l'homéopathie en collectif, et de ce qui fait pour eux la valeur de cette expérience.

Je l'ai dit plus haut, une volonté relativement simple sous-tend cette enquête : celle de faire une étude de cas sur une alternative telle qu'elle se trouve mise à l'épreuve de sa réalisation. Cette volonté puise sa vigueur dans une conviction : celle qu'une façon intéressante de définir la valeur d'une alternative est de se tourner vers l'étude des situations au sein desquelles les acteurs qui y tiennent ou y aspirent s'attachent à son expérimentation⁶.

Cadre théorique mobilisé

En conséquence de cette conviction, un principe analytique se trouve au cœur des questionnements qui suivront : l'apprentissage et l'expérimentation de l'homéopathie en collectif ainsi que la relation éleveur-animal sont autant de phénomènes dont je chercherai à rendre compte *en actes*. Sans s'y restreindre totalement, ce sont donc avant tout des pratiques (et leurs significations) qui seront analysées dans ce mémoire. Ces pratiques seront rendues descriptibles via des observations directes ainsi que par l'intermédiaire des descriptions faites par les éleveurs durant nos entretiens.

Concernant le « *rôle du collectif dans l'apprentissage de l'homéopathie* », ce principe nous conduira à concentrer notre attention sur les activités qui relèvent d'une pratique collective de l'homéopathie, plutôt que sur le « *Groupe Homéopathie du Diois* » identifié lors de la construction de mon offre de stage. Cette perspective s'est précisée au cours de l'enquête, dans un processus d'aller-retour entre le terrain et la lecture des *Ficelles du métier* de Howard Becker (2002). Je rendrai compte de son élaboration progressive dans un chapitre introductif à la première partie de ce mémoire.

Appliqué à la problématique de la relation éleveur-animal, ce principe analytique a conduit à la recherche de prises permettant de qualifier les effets de la pratique de l'homéopathie sur la nature de cette relation. Outre les échanges avec les éleveurs sur ce sujet, c'est principalement sur le diagnostic homéopathique que nous focaliserons notre attention. Les travaux de Vinciane Despret, qui s'est intéressée à la façon dont les

⁶Cette conviction doit beaucoup aux projets d'enquêtes formulés par Émilie Hache dans *Ce à quoi nous tenons, propositions pour une écologie pragmatique* (2011), ainsi que par Bruno Latour dans *Enquête sur les modes d'existence, une anthropologie des Modernes* (2011).

scientifiques produisent du savoir innovant concernant les animaux (2007, 2013), ont largement participé à construire mon approche du diagnostic homéopathique.

Afin d'affiner mon analyse des pratiques collectives de l'homéopathie, ce mémoire aura par ailleurs recours à l'appareil conceptuel de la théorie de l'acteur-réseau. Les travaux de Bruno Latour ont occupé une place importante dans mon appropriation de ce type de sociologie ; en tout premier lieu, les ethnographies rassemblées dans la *Clef de Berlin* (1993), mais aussi le photoreportage *Paris ville invisible* (1998), pour l'illustration qu'ils donnent de ce que peut signifier le fait de « suivre les acteurs ». *Changer de société, refaire de la sociologie* (2006) constitue toutefois le principal ouvrage de Bruno Latour sur lequel je me suis appuyé afin de définir mon approche pour cette enquête. L'idée clef que j'ai retirée de cette lecture essentiellement théorique, se situe dans la re-conceptualisation que propose l'auteur du concept de « social ». Le « social » selon ce dernier, n'est pas un « type de matériau distinct des autres » pouvant servir à expliquer les actions auxquelles s'intéressent les sociologues. Il est ce qui, « dans un mouvement continu », doit-être expliqué, décrit, qualifié. D'où la nécessité de ne pas lui donner de formes a priori ; formes qui permettraient ensuite de déduire la nécessité des phénomènes observés par les sociologues. Concrètement, la définition que Latour propose du social est faite de « sources d'incertitudes » dont la vertu est d'élargir le spectre d'attention des sociologues, leur capacité à enregistrer des associations originales entre acteurs hétérogènes. Changer de société dans l'esprit de Latour, c'est ne plus s'en servir de cadre pour penser ce que nous vivons ; c'est travailler notre capacité à comprendre sous un jour nouveau la façon dont nous composons un monde commun.

Pour ce qui est de la présente enquête, l'intérêt d'une telle perspective réside dans sa capacité à saisir, autant qu'à questionner, la multiplicité des phénomènes que ma recherche souhaite travailler : le rôle du collectif dans l'apprentissage d'une pratique, sa dimension expérimentale et la relation éleveur-animal telle qu'elle se trouve en jeu dans cette pratique. En effet, la troisième source d'incertitude présentée par Bruno Latour (« *quelles actions pour quels objets ?* »), invite les enquêteurs à élargir au-delà des humains la gamme des acteurs appréhendés par leurs analyses et à questionner la place qu'ils occupent dans le cours d'une action. Or nous le verrons, une grande variété d'acteur participe de ce « collectif » dont on dit qu'il expérimente l'homéopathie. L'appareil conceptuel proposé par cette sociologie sera notamment mobilisé au travers d'un réseau représentant le processus de diagnostic homéopathique d'un animal malade. À mesure que l'enquête avancera, je préciserai d'avantage mon appropriation de cette théorie.

Problématisations

Il nous faut maintenant retomber sur nos pieds, revenir au cœur de notre enquête, à ses acteurs et à leurs activités, et annoncer au lecteur le parcours proposé. Au regard du double défi présenté plus haut, et partant du constat que la pratique de l'homéopathie dans le

Diois est un phénomène d'ordre collectif, nous chercherons à caractériser cette pratique du point de vue de la diversité des acteurs qu'elle associe et, plus précisément, du point de vue de l'originalité des relations qu'elle occasionne entre éleveurs, vétérinaires, outils du diagnostic homéopathique et, bien sûr, animaux. ***Comment se caractérise ce collectif ? En quoi contribue-t-il à rendre possible la constitution de l'alternative que représente l'homéopathie en termes de médecines vétérinaires ?*** Telles sont les questions auxquelles nous essayerons d'apporter des éléments de réponse dans ce travail. Nous organiserons pour cela notre parcours en trois temps :

L'objectif de la première partie sera de caractériser la « *dynamique collective du Diois* », dont le propre est de se manifester au travers de formes multiples. Quelle forme prend cet agir en collectif ? Quels sont ses différents acteurs et les différentes activités qui les rassemblent ? Quels rôles jouent ces activités collectives dans l'accompagnement des éleveurs à l'apprentissage de l'homéopathie ?

La deuxième partie centrera ses réflexions sur la pratique même de l'homéopathie, et plus précisément sur l'activité de diagnostic homéopathique. Afin de questionner les modalités collective de cette pratique, nous appuierons notre analyse sur un schéma représentant le diagnostic comme un réseau d'enquête. À termes, l'objectif de cette deuxième partie sera de qualifier les relations qui se nouent entre éleveurs, vétérinaires, animaux et autres acteurs autour du diagnostic homéopathique.

Pour finir, la troisième partie proposera quelques éléments de réflexions sur ce qui « fait expérimentation » dans la pratique de l'homéopathie qu'ont les éleveurs du Diois. Nous questionnerons la progression des éleveurs dans le soin de leurs animaux par homéopathie, ainsi que la façon dont ils évaluent leurs résultats en la matière.

Partie 1

**La dynamique collective du Diois,
éléments de repérages & premières analyses**

Introduction

Si nous récapitulons notre propos d'ouverture, l'enjeu de ce mémoire est de contribuer à une meilleure compréhension des processus de construction d'une alternative aux antibiotiques et aux antiparasitaires en matière de soins des animaux d'élevage. Cette contribution prend la forme d'une étude de cas, localisée dans le Diois, autour d'un groupe d'éleveurs qui pratiquent l'homéopathie. L'expérience de ces éleveurs avec l'homéopathie et leurs animaux revêt ainsi un caractère collectif, et au regard de la problématique que nous venons d'énoncer, cette modalité constitue le niveau de réponse sur lequel notre contribution entend concentrer ses efforts d'analyse. Partant de ce fil conducteur qui sera donc le nôtre tout au long de ce mémoire, l'objectif de cette première partie est double.

Pour commencer, et sur un registre plus factuel que conceptuel, il est de donner des éléments de repérage pour caractériser une dynamique collective dont le propre est de se manifester au travers de formes multiples. Nous nous y emploierons selon une perspective spécifique, qui se concentre sur ce que les éleveurs du Diois font ensemble du point de vue de l'homéopathie, c'est à dire sur les activités qui les rassemblent (Becker, 2002). En la matière, l'enquête a très vite pu constater l'existence de trois « types d'activités », qui constituent autant de regroupements entre éleveurs autour de leur pratique de l'homéopathie avec leurs animaux : les formations organisées par Christel Nayet et la Chambre d'Agriculture de la Drôme, les veillées organisées par les éleveurs, et l'association *Homéopathie à la Ferme*, créée à l'occasion de la publication d'un livre. Le déroulement de cette première partie s'organisera en quatre temps : après avoir pris le temps de préciser cette perspective d'un questionnement de la dynamique du Diois au moyen du concept d'activité (1-A), nous procéderons à une description de ces trois formes d'activités collectives que sont les formations (1-B), les veillées (1-C), et l'association *Homéopathie à la ferme* (1-D).

Mais ces descriptions factuelles de ce que les éleveurs font ensemble, des histoires et des compositions différenciées de ces activités collectives, ne seront pas détachées de ce que ces derniers « en pensent », de la façon dont ils ont pu m'en parler, et plus exactement, des *évaluations* qu'ils font de la valeur de ces activités au regard de leur apprentissage de l'homéopathie. C'est là le deuxième objectif de cette première partie, qui en fait plus qu'une partie de « contexte », mais également une véritable partie d'analyse. Ainsi, tout en précisant les formes de ce que nous appellerons par la suite la « dynamique collective du Diois » (objet central des questionnements de ce mémoire), nous commencerons de qualifier le rôle de ces activités collectives dans l'apprentissage de l'homéopathie.

A. Des outils pour saisir une dynamique multi-située

Avant de nous attacher à la description des activités qui caractérisent la dynamique collective du Diois, je voudrais donc expliquer pourquoi j'ai choisi d'en rendre compte en entrant par la porte des « activités », concept issu de la sociologie de Howard Becker (2002). Ce point conceptuel se fera notamment au regard de la formulation initiale de la problématique de recherche de mon offre de stage, et de la façon dont cette problématique est venue s'articuler avec les observations que je tirais de mes premiers pas sur le terrain. Il s'agira donc de préciser au lecteur pourquoi, méthodologiquement parlant, il me semblait plus approprié de procéder ainsi vis-à-vis des phénomènes que j'entends documenter. En l'occurrence, le recours au concept d'activité trouve sa justification dans mes difficultés à identifier un collectif aux contours à la fois multiples et informels. Aussi, derrière cette opération de clarification de mon approche, le lecteur trouvera de premières analyses de la dynamique collective du Diois.

Du « Groupe Homéopathie du Diois »...

Si nous prenons pour point de départ les problématisations de mon offre de stage, le questionnement central de mon enquête porte donc sur le rôle d'un collectif dans l'apprentissage de la pratique de soins qu'est l'homéopathie. Autrement dit, c'est l'identification d'un groupe existant, le « *Groupe Homéopathie du Diois* » et de son action supposée, qui se trouve au principe même de cette recherche. En effet, et comme nous l'avons déjà précisé en introduction, c'est dans l'optique d'une contribution au projet Cotrae qu'Élisabeth Lécivain a eu l'idée de proposer une recherche sur ce groupe d'éleveurs homéopathes du Diois. Un programme de recherche, dont le projet scientifique consiste précisément dans le fait d'identifier le rôle des collectifs d'agriculteurs dans les processus de transitions agroécologiques de pratiques agricoles.

Partant, travailler sur le rôle de ce collectif impliquait de définir ce qu'il était possible d'entendre par le recours au terme de collectif. S'agit-il d'un groupe d'éleveurs dont la définition se trouve partagée par ces derniers ? Sur quoi repose cette dénomination ? Si le collectif a un « rôle », cela veut-il dire qu'il existe une entité (collective) dont il est possible de distinguer les contours, et surtout d'observer l'activité ? Afin de prendre ses marques, mon enquête me semblait nécessairement devoir répondre à ces questions. Assez rapidement, je me suis donc donné pour objectif de pouvoir documenter, directement ou par l'intermédiaire de ses participants (c'est-à-dire par entretien), les situations au sein desquelles le rôle du collectif pouvait s'observer en actes.

Ce premier travail de dépistage avait déjà été entamé. En effet, à l'issue du travail de construction de l'offre de stage opéré par Elisabeth Lécrivain et Aurélie Cardona, le « Groupe Homéopathie du Diois » avait été identifié autour des participants aux journées de formation en homéopathie organisées par Christel Nayet, référente en élevage biologique à la Chambre d'Agriculture de la Drôme. Des journées de formation, rassemblant une quinzaine d'éleveurs entre l'automne et l'hiver, et auxquelles mes deux encadrantes avaient d'ailleurs eu l'occasion de se joindre à plusieurs reprises afin de préparer mon stage. Comme nous le verrons plus loin, c'est au travers de ces formations que la dynamique collective du Diois s'incarne sous sa forme la plus institutionnalisée, c'est-à-dire celle d'un groupe constitué d'éleveurs inscrits à un programme de formation dispensé par un organisme public, se retrouvant à intervalles réguliers, pour certains d'entre eux depuis plus de vingt ans, pour la majorité depuis 2012.

Mais alors que ces formations ont principalement lieu à l'automne, le calendrier de mon stage a fait que mon enquête s'est déroulée entre les mois de février et de juillet. Cette situation d'enquête a sans doute contribué à me faire prendre conscience que l'existence d'un « collectif » identifiable autour de ces formations n'allait pas de soi. De fait, cherchant à saisir le collectif en action, une place importante dans mes analyses aura mécaniquement été accordée à d'autres formes d'agir en collectif, comme par exemples les veillées, auxquelles j'ai assisté à trois reprises, ou encore les entraides entre éleveurs dans le quotidien de leur métier ; entraides qui seront étudiées dans la deuxième partie de ce mémoire. Mais ce n'est pas tout, car dès le début de mon enquête c'est surtout par les acteurs du terrain eux-mêmes que l'accent a été mis sur le caractère « informel » de ce que j'envisageais comme le « 'groupe' ou le 'collectif' homéopathie du Diois ».

... À la « dynamique collective du Diois »

« En fait il n'y a pas à proprement parler de collectif ou même de Groupe Homéopathie du Diois, mais plutôt une dynamique collective, qui n'est pas figée, avec des entrées et des sorties » : c'est ce que nous a d'emblée souligné Christel Nayet au cours d'un rendez-vous téléphonique fin février, organisé afin qu'elle me fasse part de ses remarques sur le guide d'entretien que je m'apprêtais à utiliser pour mes rencontres avec les éleveurs⁷. Pourquoi cette dernière a-t-elle voulu insister sur ce point ? Parce qu'elle avait remarqué que la plupart de mes questions étaient formulées en évoquant tantôt l'idée d'un « groupe », tantôt l'idée d'un « collectif ». Or, nous a-t-elle expliqué, s'il est vrai qu'il lui arrive, à elle comme aux autres, d'utiliser ce terme de « groupe » pour désigner ceux qui s'inscrivent aux formations, ce n'est que par habitude de langage. En réalité, a-t-elle expliqué, la dynamique du Diois repose sur une logique plus « informelle » du point de vue de ce qu'on entend

⁷ Les italiques dans la citation sont les miens, et correspondent aux termes que Christel appuyait à l'oral, et que j'avais soulignés dans ma prise de note. Je fais par ailleurs référence à un « nous » pour évoquer ce rendez-vous téléphonique, car Elisabeth et Aurélie y participaient elles aussi.

habituellement lorsqu'on parle de collectif d'agriculteurs. Une logique informelle, dont la marque la plus probante est qu'elle ne repose sur l'existence d'aucune structure et fonctionne sans système d'adhésion.

Ce même jour, Christel m'a donné une autre information importante, en établissant une distinction entre l'association *Homéopathie à la Ferme*, créée – en partie seulement – avec des éleveurs du Diois pour la rédaction du livre éponyme, et le « groupe des formations », constitué principalement d'éleveur-ses ayant fait leurs débuts en homéopathie plus récemment. Car sur ce point encore, mes questions faisaient un amalgame. Ayant principalement préparé mon guide en m'appuyant sur ce livre *Homéopathie à la Ferme*, j'en étais en effet venu à le considérer comme une trace matériellement palpable de l'existence de ce collectif dont je cherchais à documenter l'existence, et l'avait ainsi placé au cœur de mes interrogations. Or Christel m'apprenait ce jour-là, que la continuité qui s'établit entre ce livre et les formations en cours, est indirecte. Sur la petite dizaine d'éleveurs ayant contribué à la rédaction de ce livre, seuls Christel, Alain Boutonnet (le vétérinaire qu'elle fait intervenir en formation) et Agnès participent aux formations que Christel organise actuellement avec la chambre d'agriculture. Est-ce à dire que les formations n'ont rien à voir avec l'association et le livre *Homéopathie à la Ferme* ? Nous verrons par la suite que l'affaire est plus compliquée.

Suite à ce rendez-vous téléphonique, je retenais donc l'idée du caractère informel de ce qu'on appelle communément le « groupe homéo Diois », et décidais de m'y montrer attentif dans la suite de mon enquête. Et j'en suis rapidement arrivé à constater qu'il était difficile de délimiter les contours de la dynamique collective du Diois du point de vue de ses participants. Cela est très vite ressorti lors de mes discussions avec Jean-Louis et Danielle Meurot, deux éleveurs qui ont participé à l'écriture du livre *Homéopathie à la Ferme*. Ces derniers, qui ont accueilli chez eux les veillées du printemps 2017 auxquelles j'ai assisté, m'avaient proposé l'hébergement et c'est ainsi que je fis mon premier entretien avec eux. La discussion fût riche sur la question de l'homéopathie en collectif qu'ils pratiquent depuis les années 80. Mais, à ma grande stupeur, et alors que la fin de l'entretien approchait, ces derniers m'annoncent qu'avec Victor, un berger participant lui aussi aux veillées, ils ne faisaient pas partie du groupe. Ou plutôt d'un groupe, qu'ils appelaient le « groupe des jeunes » ou encore « le groupe de Valdrôme »⁸, par opposition aux « anciens », aux « vieilles branches » dont ils sont (comme m'a dit Danielle en rigolant).

Stupéfaction oblige, j'ai cherché pendant une quinzaine de jours ce que pouvait bien être ce « groupe des jeunes » de Valdrôme qui surgissait tout d'un coup. Et j'ai compris par la suite que les Meurot, bien qu'installés comme éleveurs dans le Diois, et ayant pratiqué l'homéopathie depuis les années 80, ne s'étaient effectivement « rattachés » que récemment, c'est-à-dire depuis leur récente retraite, à ce qu'ils appelaient le groupe de Valdrôme. Mais cela uniquement par le biais des veillées, puisqu'ils m'ont par ailleurs expliqué ne jamais

⁸ Valdrôme est une petite commune du Haut Diois, située à l'extrême sud de la vallée de la Drôme.

avoir « vraiment participé » aux formations de la Chambre d'Agriculture. Ils se sont en effet formés plus tôt, alors qu'ils étaient encore bergers en Aveyron et en Hérault ou, par la suite, une fois installés dans la Drôme, en se rendant jusqu'en Ardèche pour assister aux formations en homéopathie organisées par *AgribioArdèche* autour d'un vétérinaire nommé Pierre Froment. Quant à Christel et Alain, ils les connaissaient donc d'avant ou d'ailleurs. D'avant pour Alain, qu'ils ont rencontré au tournant des années 80-90 en venant s'installer dans la Drôme ; d'ailleurs pour Christel, qu'ils ont rencontrée à son arrivée comme conseillère en élevage biologique à la Chambre⁹. D'autre part, tous se sont côtoyés durant l'écriture du livre *Homéopathie à la Ferme*.

Le qualificatif de « groupe des jeunes », utilisé par les Meurot pour désigner les éleveurs se rendant actuellement aux formations de la Chambre d'Agriculture commençait ainsi à prendre un sens. La discontinuité entre l'association *Homéopathie à la Ferme* et le groupe des formations s'incarnait donc ici, en écho à la seconde remarque de Christel. Mais une trompeuse discontinuité en somme, puisque pour moi qui arrivais tout juste dans le Diois, mes premières présences sur le terrain étaient liées aux veillées. Or, ces veillées rassemblaient, chez des éleveurs de l'association n'ayant jamais participé aux formations, des éleveuses des formations. À ce stade de mon enquête je commençais donc à me demander ce que j'allais bien pouvoir faire de ces distinctions qui semblaient faire sens chez les acteurs mais dont, au premier abord, je ne retrouvais pas l'explication dans ma découverte progressive de l'homéopathie telle qu'elle se pratique en collectif dans le Diois. En effet, durant les veillées, tous ces gens se retrouvaient ensemble pour traiter leurs cas, sans distinction d'appartenance.

Ainsi, je ne m'expliquais toujours pas pourquoi Danielle et Jean Lou désignaient parfois le « groupe des jeunes » par l'expression « groupe de Valdrôme ». Sans doute parce qu'Agnès, éleveuse à Valdrôme, par sa présence aux formations, par son investissement capital dans l'organisation des veillées, mais surtout, par la commune appartenance qu'ils ont avec elle à l'association *Homéopathie à la Ferme*, constituait leur principale porte d'entrée avec ce « groupe des jeunes ». Pourtant, dans les éleveurs participants aux formations, tout comme aux veillées, Agnès est la seule à être installée sur la commune de Valdrôme...

Quelques jours plus tard, alors que je me rendais dans la dite commune de Valdrôme et que je fis part à Agnès de mes problèmes de repérage au sein de ce qui apparaissait petit à petit comme une dynamique faite de sous-groupes, cette dernière a rigolé et m'a dit que c'était la première fois qu'elle entendait parler de « groupe de Valdrôme ». Pour sa part, je note que dans notre discussion, elle m'a parfois parlé du « groupe homéo-diois », d'autres fois du « groupe de l'association », d'autres fois encore du « groupe des veillées », et même

⁹ Les souvenirs sont lointains pour tous ces personnages que j'ai rencontrés, mais il semblerait même que Jean Lou et Danielle aient contribué (avec d'autres) à la rencontre entre Alain et Christel, rencontre qui donnera par la suite naissance aux formations en homéopathie de la Chambre d'Agriculture (auxquelles ils ne sont rendu qu'à de rares occasions).

du « groupe homéo-diois élargi », c'est-à-dire du « groupe des formations quand tout le monde est présent ». Je me trouvais ainsi avec un nouveau panel d'appellations venant préciser un peu mieux la complexité de la dynamique collective du Diois. Mais mes entretiens avec les autres éleveurs n'avaient pourtant pas fini d'en faire surgir de nouvelles. Et je pourrais continuer ainsi longtemps, en mentionnant les nombreuses autres dénominations utilisées par ces derniers : le « comité homéo » (Isabelle) ; les interrogations de Alain qui se demande avec Christel s'il vaut mieux parler de « groupe du Haut-Diois » de « groupe du Diois » et même, lui aussi, de « groupe de Valdrôme » ; ou encore pour finir, les dénominations qui laissaient apparaître une relative proximité entre le groupe des formations en homéopathie et un autre groupe de formation lié à la Chambre d'Agriculture, un certain groupe « groupe phyto »...

Autant d'appellations qui marquent le caractère non stabilisé de la définition de ce « collectif » dont mon enquête cherche à identifier le rôle, au sens d'un groupe aux contours définis. Pour autant, toutes avaient leurs significations, et me donnaient des informations pertinentes pour comprendre les complexités de cette dynamique collective. Ainsi, il me fallut par exemple quelques temps pour me rendre compte d'une réalité assez simple : les différentes dénominations utilisées par Agnès pour parler de l'homéopathie telle qu'elle se pratique à plusieurs dans Diois, variaient en fonction du type d'activités de chacun de ces sous-groupes. Tout simplement donc, le groupe des formations est celui qui rassemble les éleveurs participant aux formations, celui de l'association celui rassemblant les contributeurs du livre *Homéopathie à la Ferme* etc. C'est en prenant acte de cette réalité que j'ai donc commencé à questionner les différents contours de la dynamique collective du Diois du point de vue de ces activités.

Une dynamique multi-située

Afin de proposer au lecteur une compréhension plus synthétique de cette dynamique aux contours multiples, faite de plusieurs sous-groupes d'activités dont les compositions se différencient, tout en se recoupant, il m'a semblé intéressant d'en proposer une représentation sous forme de tableau. Un tableau pour lequel j'ai retenu trois types d'activités : les formations et les veillées, mais aussi l'association qui est toujours active au-delà de la production du livre qui l'a vu naître.

Lecture du tableau. Ce tableau classe, sous forme de profil, les éleveurs du Diois dont j'ai pu retracer la participation à au moins une de ces trois activités collectives, liées à la pratique de l'homéopathie en élevage. Ces profils sont donc des profils de participants. Notons que cette classification des éleveurs – ou autres acteurs de la dynamique du Diois, est valable pour l'année 2017. C'est à dire qu'elle n'exclut pas, par exemple, que certaines personnes n'ayant pas participé aux formations ou aux veillées en 2017 y aient participé les années précédentes. Ces exceptions restent toutefois marginales et ne viennent pas entraver les enseignements qu'il est possible de tirer de ce tableau. À mon sens, ce que ce dernier

permet de voir, ce sont les rapports de proportion tout comme les recoupements qui existent entre ces différents groupes d'activités du point de vue de leur composition. Mais il permet aussi de rendre compte de la diversité des profils de participation à la dynamique du Diois.

Profil par activité des éleveurs participants

Activités Profils	Membres de l'association Homéopathie à la Ferme, présents dans le Diois	Participants aux formations en 2017	Participants aux veillées en 2017	Total par profil
Profil 1	X	X	X	1 <i>Agnès*</i>
Profil 2		X	X	5 <i>Élodie, Isabelle, Chantal, Audrey, Julie</i>
Profil 3	X		X	3 <i>Jean Louis et Danielle, Victor</i>
Profil 4	X	X		2 <i>Alain, Christel</i>
Profil 5	X			4 V. Ducomet, A.Marty, N.Gruet et F.Vacher
Profil 6		X		5 <i>Céline, Laurence, Fanny, Delphine, Aline, Alexandra.</i>
Profil 7			X	2 Pauline, Mathieu
Total par activité :	10 dont 3 participants aux formations et 4 participants aux veillées.	13 dont 6 participants aux veillées en 2017, et 3 membres de l'association.	11 dont 6 participantes aux formation, 4 membres de l'association.	22 dont <i>Alain Boutonnet</i> et <i>Christel Nayet</i>

* En italiques, les personnes avec qui j'ai pu effectuer un entretien, au nombre de 14

Plus précisément encore, ce tableau donne à voir que :

→ Pour trois activités auxquelles les éleveurs sont susceptibles de participer, les profils issus de toutes les combinaisons possibles sont représentés (soit 7 profils différents). En partant du profil central d'Agnès, caractérisé par une participation au livre, comme aux

veillées et aux formations, jusqu'à des profils de contributions plus localisées comme ceux des éleveuses qui ne se rendent qu'aux formations.

→ Autre enseignement de ce tableau qui nous aide à saisir le caractère nébuleux de la dynamique du Diois : chaque activité collective liée à l'homéopathie vétérinaire dans le Diois comprend des participants qui ne se joignent pas aux autres activités, ainsi que des éleveurs qui assistent à une ou à deux autres activités. Il s'agit là de ce que montre la ligne « Total par activité », et de ce que j'évoque au travers de l'idée d'un *recoupement partiel* des différents contours de la dynamique du Diois.

Conséquence logique : au sein de toutes les activités il y a au moins une personne qui pratique les deux autres activités. On peut donc supposer que, par l'intermédiaire de seulement une personne, chaque acteur participe à ces activités en connaissance des autres activités. Ainsi, si Alain le vétérinaire, et Christel, la conseillère élevage biologique de la Chambre d'Agriculture, participent aux formations qu'ils animent et organisent, mais ne viennent pas aux veillées, ce n'est pas pour autant qu'ils ne savent rien de ces dernières. Par le biais de l'association *Homéopathie à la ferme*, comme par celui des éleveurs présents en formations, ils connaissent presque tous les personnes qui s'y rendent et discutent avec elles de ce qui s'y passe. Et vice-versa pour les Meurot et Victor qui n'ont jamais véritablement assisté aux formations de la Chambre d'Agriculture mais qui savent en quoi ces dernières consistent ; ou encore Delphine, une jeune éleveuse qui ne s'est jamais rendue en veillée et n'est pas membre de l'association, mais qui a lu le livre *Homéopathie à la Ferme*, connaît certains de ses contributeurs, et sait, au moins par sa voisine Isabelle, ce qui se passe durant les veillées.

→ Enfin, ce tableau montre aussi que, même si l'activité de formation se détache des deux autres (elle compte 13 participants, contre 10 et 11 pour les autres, et les profils 2 et 6 sont les plus représentés dans le tableau), aucune des trois activités ne rassemble la totalité des éleveurs participants de la dynamique collective du Diois. De sorte que, numériquement parlant, il est difficile de trouver dans l'une d'entre elles une sorte de pôle principal de la dynamique du Diois. Nous montrerons toutefois que, par leurs fréquences, les formations constituent bien le cœur dynamique autour de l'homéopathie telle qu'elle se pratique en collectif dans le Diois. La nuance valait le coup d'être soulignée.

En conclusion donc, la dynamique du Diois se caractérise par l'existence de plusieurs activités liées à l'homéopathie en élevage, rassemblant des groupes aux compositions différenciées, bien que se recoupant significativement. Significativement, c'est à dire suffisamment pour considérer que ces activités collectives participent d'une même dynamique, mais pas assez pour les confondre (ce à quoi ne m'invitaient d'ailleurs pas les distinctions faites par les éleveurs que j'ai rencontrés). Une chose est sûre en tout cas, tous ces éleveurs ont en commun de pratiquer l'homéopathie avec leurs animaux et de ne pas le faire de façon isolée. Et s'il semble donc difficile de parler de collectif pour désigner ce qui se passe dans le Diois, il y a bien quelque chose de l'ordre du collectif qui s'observe en matière d'homéopathie en élevage.

« *Voir les gens comme des activités* », la ficelle d'Howard Becker

Cette nouvelle façon d'approcher la dynamique collective du Diois avait donc un certain potentiel heuristique. Elle permettait de comprendre qu'il n'existait pas à proprement parler de « collectif homéopathie du Diois », tout en nous donnant une idée plus claire des multiples contours d'un agir en collectif qui existe bel et bien en termes d'homéopathie vétérinaire. Mais, bien que classant ses participants par « activité », elle ne me permettait toujours pas de saisir ce qui se jouait dans ces activités du point de vue de la pratique de l'homéopathie. Quelques éléments manquaient afin d'affûter mon approche, et c'est la relecture conjointe de mes retranscriptions d'entretiens ainsi que des travaux de Howard Becker qui a permis cet affûtage.

Car le lecteur aura peut-être remarqué que c'est jusque-là surtout le terme de « groupe » que nous avons vu revenir dans la bouche des acteurs pour désigner les différentes formes de leur expérience collective. Quand est-il du terme de « collectif » ? Il se trouve qu'une recherche systématique dans les retranscriptions de mes entretiens m'a permis de me rendre compte que j'étais le seul à l'utiliser systématiquement, là où les éleveurs n'y avaient que très rarement recours. À deux types d'exceptions près. Tout d'abord, celles de certains de leurs débuts de réponses qui reprenaient la formulation de mes questions. Ensuite, et je tiens à souligner cette distinction, celle d'une utilisation du terme de « collectif » non pas en tant que nom propre ou commun, mais en tant que complément circonstanciel de manière d'un verbe, venant qualifier leur pratique de l'homéopathie durant les formations ou les veillées. Je parle ici de la modalité « en collectif » que j'ai vu apparaître au détour de certaines phrases. Comme par exemple Isabelle qui me disait dans son entretien « *qu'en collectif les idées circulent* » et qu'on en « *apprend beaucoup plus* ».

Mon interprétation de ces observations fût capitale. Ainsi, plutôt que de chercher dans les dires des éleveurs de quoi établir une définition stable de ce collectif (ce à quoi je peinais), il m'a semblé plus intéressant de me défaire d'une approche de ce collectif en tant que groupe institué, pour m'attacher à saisir et qualifier ce qui *en actes* relevait de l'ordre d'activités collectives, au sens où ces dernières font intervenir une pluralité d'acteurs. De la sorte, mon travail d'identification du – supposé – collectif homéopathie du Diois se voyait affiné avec une nouvelle problématique, centrée autour des pratiques de l'homéopathie en collectif et de la nature essentielle de cette modalité du point de vue de leur apprentissage. Car en matière d'homéopathie, il se passe bien quelque chose de l'ordre du collectif dans le Diois, et ce n'est point faire le deuil de son analyse que de faire celui d'un collectif agricole au sens d'une définition à laquelle les acteurs ne semblent pas s'attacher outre mesure¹⁰. Cette redéfinition méthodologique de mon approche du collectif était par ailleurs directement issue de mes lectures de Bruno Latour [2006], évoquées en introduction de ce

¹⁰ Par ailleurs, cette nouvelle approche me semblait plus fidèle au concept de *dynamique collective* proposé par Christel Nayet. Même si pour être encore plus fidèle à cette conception, nous verrons plus loin qu'il est intéressant de questionner ce qui fait le caractère proprement *dynamique* de cet agir en collectif.

mémoire, ou encore des postures proposées par les auteurs de « *Sociologie pragmatique : mode d'emploi* » [Barthe et al. 2013], qui invitent toutes les deux à penser les analyses sociologiques en se gardant de donner une place à des entités sociales au rôle déterminant, pour se concentrer sur le monde social tel qu'il est « en train de se faire ».

Plus directement encore, un choix se trouve derrière ce basculement de mon approche ; un choix méthodologique s'il en est, inspiré de la ficelle « voir les gens comme des activités » proposé par Howard Becker dans son livre *Les ficelles du métier* [2002]. Cette ficelle consiste lorsque qu'une enquête peine à définir ou distinguer les caractéristiques d'un groupe individu, à ne pas chercher à s'intéresser à ce que ces individus *sont* de par leur appartenance à un groupe social, c'est à dire à un « type d'individus », mais de s'intéresser à ce qu'ils *font*, et à faire la typologie des activités auxquelles ils s'adonnent. Ainsi, chez Becker, qui a forgé cette approche en étudiant des fumeurs de marijuana, les individus ne sont pas des fumeurs de marijuana en raison de leur appartenance à un type d'individu déviant – ou disposé à la déviance, mais ils sont déviants parce que, dans une situation donnée, ils agissent de façon déviante.

Appliqué à notre enquête et à l'intérêt qu'elle porte à l'apprentissage en collectif de l'homéopathie, cette ficelle me conduisait donc à m'intéresser à la nature de ce que les éleveurs *font ensemble* lorsqu'ils se retrouvent autour de leur pratique commune de l'homéopathie. Une approche légèrement différente donc de celle dont je vous ai restitué les résultats au paragraphe précédent, et qui classait les individus par leur appartenance à un ou plusieurs groupes de la dynamique du Diois. Que font les éleveurs du Diois ensemble donc ? De quelle manière font-ils collectif dans leur pratique de l'homéopathie avec leurs animaux ? Et surtout que se passe-t-il dans ces activités du point de vue de leur apprentissage de l'homéopathie vétérinaire et de la constitution de cette pratique comme pratique alternative aux antibiotiques et aux antiparasitaires ? Car c'est bien dans la réponse à cette dernière question que réside l'objet de ma recherche, et c'est quelque chose que nos efforts d'analyse et tout particulièrement le tableau des pages précédentes ne permettaient pas de prendre en compte.

En fait, l'avantage analytique de cette perspective qui consiste à s'intéresser au rôle du collectif comme qualité plutôt que comme entité, réside dans le fait d'aller droit au but et d'éviter l'écueil d'une réflexion engourdie par « l'informalité du collectif homéo-diois », par les appartenances de chaque acteur à un ou plusieurs groupe. En effet, rentrer par la porte des activités offre la possibilité d'arriver directement sur des descriptions du collectif en action, qui peuvent être analysées au regard de ce que ce dernier produit, ou rend possible. En fait, au regard de notre problématique sur le rôle du collectif, explorer les dimensions formelles et informelles du collectif, n'eut certes pas été inutile, mais m'a semblé moins essentiel. En six mois de recherche, plutôt que de concentrer mes efforts d'analyse sur une définition de ce collectif dont l'identité est incertaine et dont les contours sont informels et multiples, c'est à la pratique de l'homéopathie et à la construction d'une alternative en collectif que j'ai préféré m'intéresser.

À présent que le caractère informel et multi-situé de la dynamique du Diois est saisi, il s'agira pour nous de nous concentrer sur les activités qui la constituent. Ce n'est donc plus seulement à des groupes (le groupe des formations, des veillées, de l'association) que nous nous intéresserons pour le reste de cette première partie mais à des activités au sens propre du terme, c'est à dire à ce que les éleveurs font en collectif et à ce qu'ils en retirent

B. Les formations de la Chambre d'Agriculture

Ce premier point sera destiné aux formations de la Chambre d'Agriculture de la Drôme, en tant qu'elles constituent une activité rassemblant les éleveurs du Diois autour de l'homéopathie. Nous l'avons déjà évoqué plus haut, c'est au travers des formations que la dynamique collective du Diois s'incarne sous sa forme la plus institutionnalisée. C'est-à-dire celle d'un groupe, constitué d'éleveurs inscrits à un programme de formations dispensées par un organisme public, et se retrouvant à intervalles réguliers, pour certains d'entre eux depuis plus de vingt ans, pour la majorité depuis 2012. Ce sont par ailleurs ces formations de la Chambre d'Agriculture qui se trouvaient au cœur des questionnements ciblés par mon offre de stage. Pour ces raisons, l'analyse que nous leur consacrerons occupera une place plus importante que celle dédiée aux veillées et aux activités de l'association *Homéopathie à la Ferme*. Dans quelle dynamique historique s'inscrivent ces formations ? Comment se compose le groupe des formations, et comment les éleveurs y arrivent-ils ? Qu'est ce qui se passe dans ces formations et en quoi constituent-elles un appui pour les éleveurs dans leur pratique de l'homéopathie ? C'est à ces questions que nous apporterons des éléments de réponses dans les pages qui suivent.

1° Histoire, déroulé et objectifs

Histoire : un long cheminement

Les premières formations spécifiquement dédiées à l'homéopathie et organisées par Christel Nayet avec la Chambre d'Agriculture de la Drôme, datent du tournant des années 90-2000. Mais il est possible de remonter plus en arrière pour en déceler les origines.

À la fin des années 80, le vétérinaire Alain Boutonnet, qui vient de s'installer à Nyons, est en contact avec quelques jeunes éleveurs fraîchement installés dans la région et dont il a fait la connaissance sur les alpages des Hautes-Alpes au début de sa carrière. Parmi eux, il y a notamment deux couples d'éleveurs, les Mennesson installés à Rosans (05) et les Gruet installés à Valdrôme dans le Haut-Diois (26). Bien qu'éloignés de son rayon d'action en tant que vétérinaire, Alain commence dès cette époque à rencontrer ces éleveurs sous forme de « réunions », où il leur apprend à faire « *les intraveineuses, les perfusions de calcium pour leurs vaches qui faisaient des fièvres de lait* » (Alain). À cette même époque, et à côté de ces réunions, de premières petites formations à l'homéopathie commencent à s'organiser et se tiennent dans la salle à manger d'Alain, avec, entre autres, ces deux éleveurs du Diois qui se déplaçaient donc jusqu'à Nyons. Alain avait eu l'occasion de leur faire pratiquer de

l'homéopathie en alpage, et ces derniers voulaient en savoir plus. Ces formations avaient lieu ponctuellement et étaient « *beaucoup moins structurées que depuis qu'on a Christel* » note Alain.

Une dizaine d'années plus tard, en 1998, c'est au tour de Christel Nayet d'entrer en scène, en arrivant à la Chambre d'Agriculture de la Drôme comme conseillère en élevage ovin et caprin, autour de projets de conversion en bio. Elle rencontre rapidement les Gruer, ou encore les Meurot, qui eux aussi se sont entre temps installés en brebis laitières dans la vallée de Quint (au nord de Die), après avoir travaillé pendant plusieurs années comme bergers dans l'Hérault, l'Aveyron et même l'Aude. Or, « *qui dit conversion bio en élevage, dit approche différente de son système d'élevage, des terres, des animaux, de l'alimentation, de la conduite sanitaire du troupeau etc.* », m'explique Christel alors que je lui demande comment elle avait rencontré Alain. Cherchant à organiser des formations pour accompagner les éleveurs dans leur conversion, c'est donc par l'intermédiaire de Jean Louis Meurot (lui aussi avait fait la connaissance d'Alain) mais également des Gruer, que Christel a été amenée à rentrer en contact avec Alain. On lui avait recommandé ses qualités de pédagogue. Dès 1998 donc, de premières formations sont organisées avec la Chambre d'Agriculture de la Drôme et Alain Boutonnet. Mais ces formations « *n'étaient pas spécifiquement homéo* » se rappelle Christel ; elles s'intitulaient « *approche de la santé animale* », et leur dimension était plus globale. Y étaient abordées différentes pratiques vétérinaires, « *autour de la question des avortements notamment et de comment procéder au nettoyage d'un vagin avec de l'eau.* » « *Parmi différentes façons de soigner les bêtes, Alain abordait avec les éleveurs de l'époque les traitements en homéopathie* », poursuit Christel. C'est à cette époque que des éleveuses comme Agnès ou encore Aline, commencent leurs premières formations avec la Chambre. Cette formation est reconduite durant deux ans, puis, progressivement « *une demande est apparue avec des éleveurs qui se rendaient compte que l'homéopathie relevait d'une méthode plus compliquée que la simple prescription d'un antibiotique* » et qu'ils étaient intéressés de pouvoir travailler sur cette méthode en particulier.

C'est ainsi qu'à partir de l'automne 2001 Christel trouve les moyens d'organiser de premières formations afin « *d'avoir le temps d'approfondir et d'échanger spécifiquement autour l'homéopathie* ». Cette première série de formations rassemble des éleveurs venus de l'ensemble du territoire Drômois, du Diois, mais aussi du Crétois. Un groupe se constitue ainsi dans la durée, comprenant notamment Nicolas et Framboise Gruer, mais aussi Agnès, Aline et Isabelle, trois éleveuses qui participent encore aux formations actuellement. Les journées de formations se tiennent chez les éleveurs participants qui les accueillent à tour de rôle. Cette première série sera reconduite chaque année pendant huit ans, jusqu'en 2009.

À partir de 2009, les formations de la Chambre d'Agriculture se sont interrompues, car le nombre des éleveurs inscrits n'était plus suffisant pour pouvoir les faire financer par le

Fond Vivea¹¹. Un nombre d'inscrits qui diminuait notamment parce que ces formations rassemblaient des éleveurs venant de zones géographiques relativement éloignées, depuis le Diois, jusqu'au nord de la Drôme, en passant par le Crétois. Les déplacements rendaient compliqué le maintien d'une dynamique de groupe sur un espace géographique trop étendu. Concernant cette période Agnès me précise *qu'un certain nombre d'entre eux sont restés en contact avec Alain, et que pour sa part « dès qu'[elle] avait un problème »* sur une de ses bêtes, elle savait qu'elle pouvait l'appeler pour lui demander conseil. Entre temps il y eut la création de l'association *Homéopathie à la Ferme*, rassemblant certains des éleveurs de ces formations. Puis vint l'écriture du livre, en 2011, et sa publication dont nous reparlerons plus loin (1-D).

En 2012, Christel parvient à former un nouveau groupe, composé d'éleveurs principalement issus du Diois, et de quelques éleveurs qui participaient déjà aux formations d'avant 2009 (Aline, Agnès, Isabelle et pour les premières années Nicolas Gruet qui a depuis pris sa retraite). Une nouvelle génération d'éleveurs vient à ces formations, principalement des éleveuses là où la composition des formations précédentes était semblait-il plus équilibrée. C'est au travers de ces formations que l'actuelle dynamique du Diois prend sa forme la plus institutionnalisée. Et c'est d'ailleurs uniquement dans ce contexte là que Christel juge pertinent de parler de « groupe » (au sens administratif d'un groupe formalisé par une inscription régulière à des formations). De même, Agnès me dit lors de notre entretien que lorsqu'elle parle de « groupe homéo-diois » c'est pour désigner ce groupe d'éleveuses qui ont commencé les formations en 2012. Par leur régularité (5 à 6 rendez-vous d'une demi-journée par an), et leur renouvellement (les formations sont depuis lors reconduites chaque année), elles constituent aujourd'hui le cœur de la dynamique du Diois.

Comme pour la série de formations qui eurent lieu durant la période 2001-2009, Alain Boutonnet est le principal vétérinaire à intervenir. D'autres collègues homéopathes sont toutefois intervenus depuis 2012, Michel Bouy par exemple, un vétérinaire du Crétois qui est par ailleurs l'intervenant principal des formations phyto-aroma. Ces dernières sont organisées elles aussi par Christel Nayet et la Chambre d'Agriculture, autour d'un groupe d'éleveurs de composition similaire au groupe des formations homéopathie. Alain Boutonnet étant par ailleurs à la retraite, j'ai compris en discutant avec lui et les éleveurs, qu'un des enjeux qui lui tient à cœur pour les années à venir est de « *passer le témoin* » à d'autres vétérinaires homéopathes. C'est ainsi que Patrice Rouchossé, un vétérinaire installé à Lamastre dans le Vivarais (Ardèche) est intervenu sur une journée de formation de l'année 2016, expérience qui sera renouvelée dès la rentrée prochaine.

¹¹ Le fonds Vivea, ou « fond pour la formation des entrepreneurs du vivant » finance la plupart des formations dans monde agricole et notamment les formations de la Chambre d'Agriculture de la Drôme.

Déroulé et contenu des formations : allier la théorie et la pratique

Les formations organisées depuis 2012 par Christel Nayet ont lieu 5 demi-journées par an, à cheval entre l'automne et l'hiver et se déroulent chez les éleveurs, sur un format de 4 heures (13h30 – 17h30). Pour les éleveurs avec qui j'en ai discuté, ce format à la demi-journée est doublement approprié : au niveau de leurs disponibilités et de leurs difficultés à quitter leurs fermes durant une journée entière ; mais aussi au niveau pédagogique, puisque comme me l'ont souligné Chantal, Agnès, Audrey ou encore Christel, le contenu d'une demi-journée de formation étant déjà relativement dense, une journée entière de formation serait sans doute trop conséquente. Ces dernières préfèrent « *avoir le temps de bien digérer* » ce qu'elles apprennent (Chantal). Qu'apprennent-elles donc et en quoi consistent ces demi-journées ? Comment s'organisent-elles ?

Les demi-journées de formations se découpent généralement en deux temps. Un premier temps « théorique » durant lequel Alain Boutonnet propose aux éleveurs d'étudier un ou deux remèdes homéopathiques en particulier, ou bien alors de concentrer ses enseignements sur un type de « problème » spécifique que les éleveurs sont susceptibles de rencontrer avec leurs bêtes, par exemple des problèmes de mises bas, d'avortement ou encore de mammites. En amont de ce premier temps théorique, ou en début de formation, Céline et Delphine m'expliquent que Christel prépare les formations en demandant aux éleveurs s'il y a des problèmes particuliers qu'ils souhaiteraient travailler. « *Par exemple quand les mises bas approchent Alain nous prépare quelque chose dessus* » (Delphine). Une fois que le remède où les problèmes que les éleveurs souhaitent aborder a été déterminé, Alain entame donc leur étude dans les détails, en s'appuyant sur des exemples tirés de situations concrètes observées durant sa carrière. À mesure que sa présentation avance, les éleveurs lui posent des questions et interviennent en rapportant leur propres expériences. Pour « *les études de remèdes, Alain apporte en général des fiches* » m'explique Isabelle. Ce sont des fiches d'une page qui font la synthèse du remède, de ses symptômes caractéristiques, des cas de figures dans lesquels ce remède peut être attribué. Pour les éleveurs, cela facilite son utilisation une fois de retour dans leurs élevages. Par ailleurs, souligne Isabelle, le mérite de ces fiches est de fournir « *des synthèses de remèdes au niveau vétérinaire* » car, ajoute-t-elle, « *initialement les remèdes ne sont pas destinés à un usage vétérinaire et viennent de l'homéopathie telle qu'elle se pratique au niveau humain* ». Notons l'importance de ces fiches, sur laquelle nous reviendrons plus loin, pour montrer qu'elles constituent un appui important pour les éleveurs (3-A). Notons aussi la référence à la dialectique entre homéopathie humaine et vétérinaire à laquelle nous intéresserons dans nos questionnements sur la relation éleveur-animal lors du diagnostic homéopathique (2 -C).

Mais revenons au déroulé de ces formations. Après ces études de remèdes et/ou de problèmes spécifiques rencontrés par les éleveurs, le second temps des demi-journées correspond à un temps plus pratique, celui des « études de cas » auxquels les éleveurs font face, et pour lesquels ils ont besoin d'un appui du collectif et d'Alain. Ce deuxième temps commence en général par « *un tour de table* », où « *chacun présente ses cas* » (Delphine), ce qu'il a donné comme remède et ce que, de manière générale, il a pu faire par rapport à ces

derniers, les résultats qu'il a pu observer (le remède donné a-t-il eu des effets bénéfiques ou non), etc. En compagnie d'Alain et Christel, les éleveurs échangent entre eux sur les problèmes auxquels ils font face au cas par cas. Si le cas n'est pas résolu au moment de sa présentation, une rapide recherche collective d'un nouveau remède est souvent opérée, et Alain guide les éleveurs dans la répertorisation des symptômes de leurs bêtes malades, et/ou dans la recherche d'un remède via la Matière Médicale.

Les demi-journées de formations se déroulent donc sur deux temps, un temps théorique, et un temps pratique. Mais notons que cet ordre de déroulement n'est pas nécessairement le même à chaque séance. Et *« quand chaque séance commence, la question c'est toujours : est-ce qu'on commence par parler des cas, ou est-ce qu'on commence par une étude de remèdes »*. *« Une question cruciale »* me précise ici Céline, car le fait est que, si le format des formations sur une séance de quatre heures est le plus approprié du point de vue pédagogique comme du point de vue de la disponibilité des éleveurs, il s'agit là d'un format relativement court, durant lequel le programme envisagé est rarement suivi. Ainsi, *« s'il y a des cas urgents qui doivent être traités »*, il arrive que le collectif décide de commencer par traiter les cas afin de s'assurer que l'éleveur regagne son élevage avec un remède pour sa bête malade.

Des formations tournées vers l'échange entre éleveurs

Cette description du déroulé et du contenu des formations laisse apparaître leur caractère proprement collectif. Durant la partie théorique, les éleveurs sont invités à questionner Alain et alimenter de leurs propres expériences la présentation des remèdes. Durant la partie pratique, celle des études de cas qui sont propres aux éleveurs et à leurs animaux, là encore, c'est le collectif qui est sollicité dans sa capacité à rechercher des solutions aux problèmes rencontrés par les participants via l'échange autour de leurs expériences respectives en matière de soin des animaux. Une dimension d'échange dont plusieurs éleveurs, comme Agnès ou encore Isabelle, m'ont affirmé le caractère nécessaire du point de vue de la méthode homéopathique elle-même. *« L'homéopathie seule dans ton coin, je ne pense pas que ça soit possible, t'es obligé d'échanger si tu veux avancer »*, m'a expliqué Isabelle. Une nécessité, qui représente d'ailleurs pour Alain l'un des enseignements fondamentaux qu'il a retenu de son expérience de formateur en homéopathie avec des groupes : *« très vite, ce qu'on a découvert, c'est que l'homéopathie, en tout cas en vétérinaire, pouvait se travailler en groupe, et que c'était même très enrichissant de procéder de cette façon là »*.

D'où une visée proprement collective dans ces formations, du point de vue d'Agnès par exemple, qui souligne l'idée de ne pas venir en formation uniquement dans l'objectif de résoudre ses propres problèmes, mais aussi d'en découvrir d'autres, tout en apprenant *« à être en contact et travailler ensemble »*. Une dimension collective, que Christel m'a elle aussi présentée comme une visée, celle de *« créer une dynamique de groupe qui s'inscrive*

dans la durée et qui aille au-delà du modèle de formation où les élèves viennent pour prendre des recettes prêtes à l'emploi et régler leurs problèmes ».

2° Composer un groupe de formation en homéopathie

Comment créer une dynamique de groupe dans la durée ? Parmi les nombreuses pistes de réflexions sur lesquelles peut déboucher cette question, l'une d'entre elles touche nécessairement à la question des processus de composition de ce groupe. C'est à cette question que ce point est dédié. Ceci, non pas pour prolonger la réflexion du 1-A qui, partant d'un point de vue général, cherchait à cerner les distributions des acteurs du Diois dans les différents sous-groupes, mais pour questionner cette dimension de groupe d'un point de vue pragmatique, c'est à dire en tant qu'il est un groupe de formation en homéopathie. Après avoir évoqué le caractère évolutif du groupe des formations et la nécessité d'un « noyau dur », nous concentrerons notre réflexion sur la question du « recrutement » et de comment les élèves sont susceptibles d'arriver en formation.

En dépit d'une composition évolutive, la nécessité d'un « noyau dur »

L'effectif des élèves qui s'inscrivent chaque année aux formations de la Chambre d'Agriculture se situe autour d'une quinzaine d'élèves. Cependant, Christel Nayet l'avait précisé précédemment (1-A), la composition de ce groupe n'est pas figée, elle comprend des entrées et des sorties, elle est évolutive. Tout d'abord d'une séance à l'autre. J'ai pu comprendre en discutant avec les élèves qu'il était difficile d'être présents à toutes les séances d'une session :

« C'est difficile de faire les 5, parce que tu as toujours un jour où il va y avoir quelque chose qui fait que tu ne pourras pas y aller, parfois tu as le mauvais temps, moi j'ai l'agnelage... il suffit de pas grand-chose en fait, donc ça dépend des années pour moi ».
(Isabelle)

Ensuite, d'une année sur l'autre. On l'a vu précédemment, le groupe des élèves de 2012 est différent de celui des formations de la série terminée en 2009. Seules trois élèveuses ayant suivi des formations dans les années 2000 y ont participé depuis 2012. Le groupe de 2012 n'est pas non plus le même que celui de 2017. Car chaque année de nouveaux participants se rajoutent. Récemment, par exemple, Fanny Christophe et Céline Certano, deux jeunes élèveuses de brebis, ont commencé à suivre les formations (2015/2016). De nouveaux élèves arrivent donc, tandis que d'autres cessent de venir, pour des raisons de disponibilités ou encore de problèmes de transport. Car, même si la majorité du groupe depuis 2012 est composé d'élèves du Diois, certains viennent parfois d'autres régions de la Drôme, voire du Vaucluse ou même de l'Isère. Certains cessent aussi de venir après avoir décidé de se tourner vers d'autres techniques thérapeutiques, notamment celle de l'aromathérapie (huiles essentielles) et plus généralement celle de la phytothérapie

(médecine par les plantes). On notera aussi la présence d'invités, c'est-à-dire d'élèves assistant aux formations pour la première fois et à qui Christel a proposé de venir pour essayer.

Plus généralement, Christel m'a pointé l'importance que représentait pour elle le fait de « laisser ouverte » la participation à ces formations, aux sorties comme aux entrées, afin que le groupe n'avance pas tout seul mais se nourrisse de l'arrivée de nouveaux élèves. Toutefois, bien qu'ouvert par principe, le groupe de formations ne peut pour autant connaître une composition trop volatile, et doit se constituer autour d'un « noyau dur » de participants réguliers, sur une durée plus ou moins longue. En filigrane, on retrouve dans cette question du noyau dur la visée d'échange des formations. Car « *si on veut créer quelque chose dans le temps, c'est vrai que c'est nécessaire d'avoir un noyau dur, un noyau dur qui évolue, mais qui permet d'établir un échange entre ceux qu'on pourrait appeler les anciens et les nouveaux, ceux qui viennent pour la première fois et qui ne sont pas forcément à l'aise* », m'a souligné Christel.

Le recrutement : comment les élèves arrivent-ils en formations ?

1) Le rôle du bouche à oreille et le facteur déterminant des conversions en bio

Ces questions de la composition évolutive du groupe des formations, du rôle des « anciens » et des primo-participants, nous conduit à celle du recrutement, c'est-à-dire du comment des élèves sont susceptibles d'arriver en formation. Nous avons abordé le sujet avec Christel, dans la foulée de nos échanges autour de cette idée d'un noyau dur. Au fil de notre discussion, j'en ai conclu que les élèves étaient susceptibles d'arriver en formation par trois canaux principaux. D'abord et avant tout par le bouche à oreille. Selon Christel, c'est là « *le premier point de réussite* » de la dynamique collective du Diois et, en particulier, du rôle du « noyau dur » d'élèves qui discutent entre eux, en parle à d'autres élèves, et les font venir en invités à une séance. Deuxième point d'entrée, celui des contacts qu'elle établit elle-même, en tant que conseillère en élevage biologique de la *Chambre d'Agriculture*. Notamment avec des élèves qui rentrent en conversion. Des situations où, les élèves changeant leurs pratiques, Christel est amenée à les rencontrer et à les accompagner, « *à remettre tout à plat* »¹². « *C'est comme ça, me raconte-t-elle que j'ai invité Fanny par exemple, je suis allée la voir à propos de son projet de conversion bio, on a parlé de santé animale et puis on est arrivé aux formations* ». Le troisième point d'entrée que j'ai pu identifier dans mes échanges avec Christel est d'importance moindre. Il s'agit des informations que les élèves du département reçoivent via un document « flash

¹² Car la labellisation agriculture biologique implique pour les élèves une réduction de leur usage des antibiotiques à un minimum de trois traitements par an et par bête. D'où la relative nécessité pour les élèves de trouver des alternatives qui leur permettent de maîtriser la santé de leur troupeau. Nous retrouvons ici les termes de la problématisation qui fut celle de ce mémoire dans son introduction générale.

élevage » diffusé par la *Chambre d'Agriculture de la Drôme*, document qui annonce la tenue de ces formations.

Menant mon enquête auprès des éleveurs, j'ai pu retrouver un certain nombre de récits qui faisaient écho à ces points mentionnés avec Christel. Elodie, par exemple, m'a raconté qu'elle était arrivée par Nicolas Gruer (éleveur désormais retraité) qui lui avait proposé de venir à une formation autour de 2012/2013. À l'heure qu'il est, elle me raconte qu'elle est à son tour en train « *d'essayer de faire venir une amie qui a des chevaux* » et qu'elle juge susceptible d'être intéressée. En 2015, il semblerait qu'elle ait par ailleurs contribué à faire venir Céline, puisque cette dernière m'a raconté qu'elle était arrivée par Elodie qui avait commencé par en parler à son compagnon, mais c'est elle qui avait fini par venir « *étant plus sensibilisée que lui à l'homéo* » et s'occupant plus que lui des bêtes.

Féminisation de l'homéopathie, un sujet de taille

Une caractéristique majeure de l'homéopathie dans le Diois, et plus particulièrement de la composition du groupe des formations depuis 2012, est celle de sa très forte féminisation. Et comme me l'a précisé Agnès, « *en formation, on est très souvent que des filles* ». Une question s'est donc logiquement posée à l'occasion de ce mémoire, celle de la place que j'allais accorder à un phénomène si marqué. En effet, une étude de cette surreprésentation du genre féminin aurait été particulièrement intéressante du point de vue des explications que les acteurs en donnent. Et lorsque j'ai eu l'occasion d'aborder ce sujet avec les éleveuses, elles disposaient d'un grand nombre de théories pour expliquer cela, allant d'une analyse de la division du travail au sein des exploitations (ce sont plus souvent les femmes dans le couple qui se chargent du soin des animaux), à des théories soulignant une certaine appétence au savoir et à la connaissance sensible, qui serait le propre des femmes. Un sujet passionnant mais que j'ai fini par me résoudre à abandonner, considérant qu'il s'agissait d'une autre enquête.

Plus précisément ce choix consistait à ne pas en faire un élément problématique à part entière, afin de nous concentrer sur la problématique de la pratique de l'homéopathie en élevage et du rôle du collectif (comme qualité) dans la construction de l'homéopathie comme alternative. En fait, ce renoncement à une analyse du caractère majoritairement féminin des formations en homéopathie est une conséquence directe de la ficelle de Becker « *voir les gens comme des activités* » ; approche qui, rappelons-le, ne s'intéresse pas au type d'individus pratiquant une activité mais au type d'activités que pratiquent ces individus et à leur parcours de « pratiquant » – si l'expression n'est pas trop galvaudée. Toutefois, et au regard de cette problématique, l'affaire posait tout de même des questions. En effet, ces femmes sont loin d'être toutes célibataires, et une fois chez elles, elles sont la plupart du temps amenées à travailler avec leurs maris. Ces derniers ne reconnaissant pas systématiquement la valeur d'une telle méthode, se posait donc la question de la nature de ce collectif, en tant qu'il peut-être considéré comme un collectif d'expérimentation d'une alternative aux antibiotiques. Nous reviendrons sur cet enjeu crucial dans la troisième partie de ce mémoire.

Plus généralement, j'ai pu observer que les éleveurs ne viennent pas pour une seule de ces raisons mais ont plutôt tendance à les cumuler. Ainsi, Céline qui me raconte être arrivée via Elodie, se trouve par ailleurs en cours de conversion bio avec son élevage de brebis viande. Autre exemple, celui d'Audrey, une jeune éleveuse récemment installée à Chamaloc dans le nord du Diois, qui a commencé les formations en 2014. À cette époque elle était en contact avec Christel du fait de son installation en bio. Mais aussi avec Agnès, de par ses expériences professionnelles précédentes. Son témoignage illustre bien le phénomène de « bouche à oreille » évoqué plus haut par Christel.

« Avant qu'on reprenne le troupeau [elle et son mari NDLR], je bossais au contrôle laitier et j'allais chez Agnès parce qu'elle en était adhérente. Du coup tous les 40 jours à peu près, j'allais contrôler ses chèvres, voir ce que chaque chèvre produisait, avec des analyses faites sur le lait de chacune etc. À cette époque-là, par passion et parce qu'on avait déjà pour projet de s'installer, on avait quelques chèvres avec mon mari pour se faire la main. Un jour que j'avais un pépin sur une de mes chèvres, j'ai dit à Agnès : "ben tiens, toi qui t'y connais en homéo" - puisqu'on avait déjà eu l'occasion de parler homéo, "qu'est-ce que tu ferais ? ». Et c'est là qu'elle m'a dit "ah non, mais c'est pas si simple que ça l'homéo". Elle m'a sorti ses répertoires qui me paraissaient énormes : "alors tu vois les symptômes, les cas, les remèdes". Et là j'ai atterris (...) je me suis dis "ah oui d'accord, en fait, il faut regarder tout ça pour trouver un remède homéo". Et donc c'est comme ça que petit à petit, elle m'avait dit "mais viens en formation homéopathie", qu'elle m'avait offert le livre Homéopathie à la ferme, que j'avais lu et qui m'avait intéressé (...) ». (Audrey)

Sur la question des contacts qu'elle effectue elle-même avec les éleveurs, via son rôle de conseillère à la Chambre d'Agriculture, Christel m'a toutefois pointé une limite, celle de ne rencontrer que « des éleveurs qui ont un projet de conversion en bio, ou qui sont déjà en bio ». Une limite selon elle, puisqu'elle ne « touche pas toujours les producteurs qui sont en conventionnel et qui pourraient potentiellement être intéressés ». Et ce, d'autant plus qu'être labellisé agriculture biologique n'est pas une condition pour venir à ces formations :

« Je suis conseillère élevage bio, donc c'est vrai que ça cible (...). Mais dans mes formations je ne mentionne pas que c'est bio. Parce que pour moi l'homéopathie est une technique qui est utilisable partout (...). Et le fait de ne pas être en bio pour moi c'est important que ça ne soit pas gênant, qu'on ne te pose pas la question quand tu arrives : est-ce que tu es bio ou pas ». (Christel)

Une dimension importante que cette non-discrimination envers les éleveurs non labellisés que Christel n'est pas la seule à souligner. Ainsi, Isabelle m'a raconté que c'était une des premières choses qu'elle avait remarquée. Cela lui avait plu d'avoir affaire à un groupe d'éleveurs qui n'étaient pas fermés sur cette question :

« Mon histoire avec l'homéopathie, c'est vraiment par rapport à ces formations qui m'avaient tout de suite bien plu, parce qu'il y avait une super ambiance, que les gens étaient

vraiment ouverts, tu vois tu pouvais être en bio pas en bio, il n'y avait pas de conditions... ce n'était pas fermé ». (Isabelle)

2) « Avoir une motivation à échanger », « être prêt » et « croire » en l'homéopathie

Au-delà de ces facteurs d'entrée, de nombreuses éleveuses, ainsi que Christel, m'ont pointé l'importance, voire la nécessité, de « faire le choix » de venir aux formations. Autrement dit, l'arrivée d'un éleveur en formation ne peut reposer uniquement sur le bouche à oreille, mais sur une démarche volontaire et impliquée. Nous touchons là à un élément fondamental de notre enquête, cette idée qu'il faut « être prêt pour venir » en formation :

« Pour qu'un éleveur vienne en formation, il faut aussi qu'il soit prêt. Parce que ce n'est pas comme si les éleveurs voyaient une annonce des formations et que tout de suite ils se disaient "hop, bah tiens je vais faire cette formation". En général, quand on vient en formation, c'est parce qu'on y a déjà pensé, parce qu'on a voulu faire de l'homéopathie, qu'on en a discuté avec un tel, qu'on a essayé chez soi, sur soi et sa famille et qu'on veut aller plus loin, etc. Donc avant d'arriver en formation il y a tous ces préalables. Parce que ça demande quand même de la motivation, il faut se rendre disponible, il faut se déplacer, et puis de la motivation aussi au niveau de qu'est-ce qu'on veut faire, comment est-ce qu'on voit les choses et est-ce qu'on est prêt à travailler ensemble notamment, comme c'est l'idée de ces formations. » (Christel)

On trouve dans cet extrait de mes discussions avec Christel deux idées importantes : celle de préalables et, directement liée, celle d'une motivation chez les éleveurs. Pour ce qui est des préalables, elle s'est confirmée dans mes entretiens et la totalité des éleveurs que j'ai rencontrés m'ont expliqué qu'ils avaient déjà une pratique de l'homéopathie avant de commencer les formations. C'est le cas par exemple de Audrey qui, au moment où elle a rencontré Agnès, utilisait déjà quelques remèdes homéopathiques. Je pourrais aussi citer celui de Chantal qui, avec son mari Robert, se sont « toujours soignés soit en phyto, soit en homéo », et ce « depuis plus de 40 ans ». Ainsi pour elle, venir en formation correspondait à « une conviction personnelle qu'elle voulait appliquer sur les bêtes ».

Quant à la question des motivations, on retrouve ici encore la question du déplacement des éleveurs et plus généralement celle de « se rendre disponible », qui notons-le, semble occuper une place importante. Mais aussi et surtout, celle d'une visée d'échange dont nous avons aussi parlé plus haut. Par ailleurs, il apparaît que les discussions entre éleveurs (bouche à oreille) sont d'autant plus importantes qu'elles leur permettent de mieux identifier les intérêts et le fonctionnement de ces formations. Entre autres, Christel insiste sur les différents niveaux de compétence en homéopathie des éleveurs présents aux formations (autre caractéristique notable de l'hétérogénéité de leur composition) :

« Comme ce sont des formations qui se répètent, tu as des éleveurs qui avant de venir pensent que ça pose un problème si "les autres savent" et que "eux ne savent pas". Ça fait partie des raisons pour lesquelles je pense qu'il est important qu'ils discutent des formations avant, avec d'autres éleveurs, qui les réassurent et leur disent que si, ils peuvent

venir, ou bien alors qu'on en discute ensemble et que je leur montre qu'il y a des nouveaux, des anciens, et que le principe c'est l'échange, qu'il n'y a pas de niveau de compétence minimum à avoir avant de participer à ces formations ».

Parmi les ingrédients susceptibles de conduire au choix de venir suivre les formations homéopathie, on compte donc l'existence d'une pratique préalable et la motivation pour un travail en groupe. Mais mes discussions avec les élèves ont laissé apparaître d'autres éléments se trouvant à la base de leur choix. Ainsi, j'en suis arrivé à la conclusion qu'« être prêt » à venir faire des formations en homéopathie, c'est aussi, et tout simplement, « être prêt » à pratiquer l'homéopathie elle-même. Sur ce point, Agnès, Isabelle, Céline, Aline, Danielle, Elodie ou encore Delphine m'ont toutes évoqué l'importance d'avoir une certaine sensibilité pour pratiquer cette méthode qui ne convient pas forcément à tout le monde. Comme en témoigne ici cet extrait particulièrement significatif de mes discussions avec Delphine :

Delphine - *Oui, comme te disait Elodie, c'est sûr qu'en homéopathie, il y a de l'observation et tout ça, mais il y a aussi un côté sensitif, tu vois. Et je ne pense pas que tout le monde puisse faire de l'homéopathie. Ou alors il y en a qui lâchent. Par exemple j'ai une amie, Dominique¹³, elle n'a pas tenu, parce que pour elle c'était trop compliqué, ça ne lui allait pas. Après c'est vrai que quand tu travailles en gros troupeau...*

Louis - *Ok je vois... parce qu'elle a quoi elle ?*

Delphine - *elle a des brebis, beaucoup de brebis... autour de 200...*

Louis - *Isabelle aussi elle en a 200 ! Même plus non ?*

Delphine - *Oui c'est vrai. Mais Isabelle, ça lui va. Donc tu vois c'est ça, c'est un peu une question de comment dire... est-ce que tu te sens la fibre ou non d'aller faire des recherches, de passer du temps à observer tes bêtes et puis aussi venir aux formations, rien que le fait de se déplacer, c'est déjà compliqué parfois.*

Surgissent ici des éléments ayant trait au cœur de la pratique de l'homéopathie sur lesquels nous reviendrons plus en détail dans la deuxième partie de ce mémoire. Mais il nous faut retenir cette idée d'une « fibre », c'est à dire d'une certaine affinité avec la pratique de l'homéopathie, comme constituant essentiel dans la venue des élèves en formation, et de leur persévérance dans l'apprentissage. Une idée qui s'est par ailleurs souvent trouvée complétée par les élèves que j'ai rencontrés, sur la croyance en l'homéopathie et en son efficacité. C'est le cas par exemple avec Isabelle, qui m'explique que :

« Tu peux encourager les gens à aller aux formations, oui... à venir échanger et faire l'expérience des uns et des autres. Mais il faut que la personne d'elle-même ait envie, quoi... et surtout qu'elle y croit. Si tu ne crois pas à l'homéopathie, si tu ne crois pas aux bienfaits de l'homéo, ce n'est pas la peine de venir ». (Isabelle)

Concernant l'efficacité de l'homéopathie, avec ce dernier verbatim, apparaît une nouvelle dimension pouvant nous aider à comprendre ces questions de l'« être prêt », d'un préalable

¹³ Ce prénom a été rendu anonyme

de « croyance », de la « conviction » ou encore de la « certitude », en fonction des éleveurs que j'ai rencontrés. À la question « *qu'est-ce qui selon vous est susceptible de faire venir des éleveurs en formation homéopathie* » ? Aline m'a répondu en me donnant quelques éléments susceptibles de nous éclairer sur cette question de la « croyance » qu'ont (ou non) les éleveurs en l'homéopathie et plus particulièrement encore de comment celle-ci est susceptible de s'installer :

« Ce qui peut amener les gens en formation ? Un gros problème dans leur élevage ! Hein, en général c'est comme ça que ça commence. Pour que quelqu'un s'implique vraiment dans un truc comme l'homéopathie, c'est qu'il a tout essayé en allopathie sur des problèmes qu'il avait, que ça n'a pas du tout marché, que ça été un fiasco, et que, enfin, il avait dans son arrière tête quelque chose comme un "mais oui on m'avait parlé de l'homéopathie, peut être que je devrais essayer". Voilà, c'est comme ça. Après comment on peut... si tu veux on ne peut pas obliger des gens à en faire... il faut quand même avoir une certaine affinité. Mais pour quelques cas de ce type-là, des cas qui marchent... Parce que ça se dit quand même, lorsqu'il y a vraiment des trucs exceptionnels qui se passent après avoir eu un gros problème dans une bergerie. Et là par désespoir, des gens se disent "eh bien pourquoi pas". Parce qu'il n'y plus que ça. Bien souvent c'est comme ça ». (Aline)

Même constat pour Élodie qui remarque que les échecs de l'allopathie constituent souvent une raison susceptible de conduire les gens à essayer l'homéopathie. Surtout souligne-t-elle, si après avoir essayé de nombreuses solutions différentes, ces personnes obtiennent des « *résultats lisibles* ». Alors « *la porte s'ouvre* » et les gens sont disposés. À ces motivations, elle ajoute par ailleurs une dimension financière qui selon elle peut jouer un rôle non négligeable. Car un tube de granules homéopathiques coûte en moyenne 2,80 €, ce qui, si le remède s'avère efficace, ne constitue pas une maigre économie comparé au coût d'un traitement par antibiotiques, ou par antiparasitaires.

3) Des « *parcours* » propres à chaque éleveur

Au-delà des motivations qui font arriver un éleveur à la formation, se pose le problème de la persévérance, soulevé par Agnès. Cette persévérance dans la pratique homéopathique est souvent liée au parcours de chacun. Des parcours dont la particularité est de se recouper fréquemment avec ceux d'une pratique en aroma et phytothérapie. Deux techniques qui conviennent parfois mieux à certains éleveurs, m'explique Christel, et vers lesquelles ces derniers vont parfois se tourner dans un premier temps, avant de revenir quelques années plus tard vers l'homéopathie. C'est apparemment le cas de Chantal, qui lorsqu'elle a commencé les formations en homéopathie en 2012, suivait déjà les formations en phytothérapie avec la *Chambre d'Agriculture*. Une technique « *plus générale* » m'a-t-elle dit, et donc « *plus facile* », car elle nécessite moins de précision pour trouver une solution à chaque cas. Aujourd'hui, elle a régulièrement recours aux deux méthodes, qu'elle utilise souvent en complément l'une de l'autre. Des exemples différents existent aussi. Comme celui de Céline qui a commencé à suivre des formations en phyto-aroma et en homéopathie

à peu près dans le même temps, mais qui m'a dit qu'elle comptait plus s'orienter vers l'homéopathie que vers la phytothérapie pour les années à venir.

Ce qui s'observe au regard de ces différents parcours de formations et de pratiques vétérinaires, c'est donc un pluralisme, sur lequel nous reviendrons dans la troisième partie de ce mémoire, mais surtout une corrélation prononcée entre des parcours de formation en phyto et aromathérapie, et des parcours de formation en homéopathie. Ceci est certainement lié au fait que Christel soit à l'origine de l'organisation de ces deux formations avec la *Chambre d'Agriculture de la Drôme*. Notons d'ailleurs que cette corrélation est si forte, que la composition des « formations phyto-aroma » et celle des « formations homéo » est quasiment la même. Comme je l'ai compris avec Aline, qui au mois de mars m'a même suggéré de venir à une formation phyto afin de « *pouvoir voir le groupe* » (car les formations en phyto ont lieu au printemps). Et sans doute est-il possible de considérer ces formations phyto comme partie prenante de la dynamique du Diois, au sens propre du terme de dynamique, puisqu'elles contribuent à entretenir un espace de rencontre pour ces éleveurs, au-delà de la saison d'automne où se tiennent la plupart des formations homéopathie.

En conclusion de ces réflexions sur la composition du groupe des formations en homéopathie, on retiendra les nombreux facteurs qui interviennent dans la participation des éleveurs. Outre les différents canaux qui peuvent les y conduire (le bouche à oreille des autres éleveurs, une conversion en bio etc.), la motivation pour un travail collectif et une « *affinité* » (Aline) avec la méthode homéopathique elle-même jouent un rôle important.

On retiendra aussi de ces formations et du groupe qui les compose, l'importance de son caractère à la fois stable et non figé. À mon sens, ceci représente un atout majeur. Car, au-delà des parcours propres à chaque éleveur, si l'un d'entre eux choisit de marquer « *une pause* » avec l'homéopathie, le jour où il souhaite y revenir, le groupe est toujours là. Et le groupe est là aussi pour accueillir les nouveaux, le mélange entre les plus expérimentés comptant pour beaucoup dans la transmission des savoirs propres à l'homéopathie et dans l'accompagnement des néophytes. Une composition évolutive donc, mais sur le fond, un groupe qui, par son noyau dur relativement stable, offre un espace et des rendez-vous réguliers pour envisager une pratique collective de l'homéopathie.

Ces considérations nous amènent tout droit à l'enjeu premier de cette enquête qui consiste à saisir l'intérêt de ces formations du point de vue de ce qui s'y passe et de la pratique de l'homéopathie des éleveurs. C'est à cette question que sera dédiée le dernier point de cette sous-partie sur les formations en homéopathie de la *Chambre d'Agriculture*.

3° Un double intérêt pour les élèves

Qu'est-ce qui relève de l'ordre du collectif dans ces formations ? Et en quoi, selon les évaluations des élèves, cette dimension joue-t-elle un rôle positif dans leur pratique de l'homéopathie ? Ce troisième et dernier point de notre sous-partie sur les formations entend apporter des éléments de réponses à ces questions fondamentales. Nous montrerons qu'au-delà d'un appui technique en termes de connaissances pratiques des remèdes homéopathiques, des situations et des cas de figures dans lesquels ils peuvent être utilisés par la suite, les formations constituent un espace de rencontre et de retrouvailles entre élèves. Un espace où ils peuvent « *partager leurs expériences* » respectives, « *prendre du recul sur leurs problèmes, trouver du courage* » (Agnès) pour persévérer dans l'apprentissage et la pratique de l'homéopathie.

Une pédagogie « parlante » et participative

C'est un point fondamental que Céline m'a de suite souligné, alors que nous commençons à discuter des formations et de leur format. Depuis deux ans qu'elle participe aux formations, Alain Boutonnet et Patrice Rouchossé ont eu en commun de construire leurs cours et leur présentation des remèdes en partant d'expériences d'élèves et des problèmes qu'ils rencontrent pour illustrer leur propos. Une façon de faire qu'elle trouve « *très parlante* » puisqu'elle renvoie directement à des cas de figures qui signifient quelque chose pour elle. Sur un autre registre, elle a par ailleurs ajouté que partir des élèves, de leurs problèmes et de comment ils y font face, leur montre qu'ils ne servent pas à rien, que ce qu'ils font, les expériences qui sont les leurs, méritent d'être reconnues. Agnès a aussi tenu à me souligner ce point fort de la pédagogie d'Alain. Car afin de présenter ses remèdes, les récits d'Alain ont la particularité d'être agrémentés d'anecdotes. Des anecdotes qui lui parlent et qui font qu'elle retient d'autant mieux ces récits qui lui serviront par la suite de référence face à ses propres problèmes. Même appréciation chez Aline : elle me parle des métaphores d'Alain qui ont le mérite de rester inscrites dans sa mémoire et qui lui permettent de gagner du temps dans le choix de ses remèdes. Pour sa part, Chantal apprécie particulièrement le fait de prendre le temps dans les formations. Notamment au niveau des études de remèdes avec Alain. Une séance de quatre heures fait en général l'objet de l'étude de seulement deux remèdes, mais avec cet avantage « *d'aller au fond du remède* ». Couplées aux fiches qu'Alain leur distribue, ces explications détaillées lui conviennent parfaitement.

Nous l'avons montré plus haut, ces séances de formation ne relèvent pas seulement d'un moment d'enseignement unilatéral vétérinaire-élève. C'est ce que m'ont précisé Audrey et Delphine ; elles m'ont raconté qu'au-delà de l'expérience d'Alain qui leur permettait de partager plein de cas, un des intérêts de ses formations était qu'il « *l'a joué collectif avec les élèves* » (Audrey), en les encourageant à partager leurs réussites et leurs échecs, à raconter les « cas » auxquels ils sont confrontés. Ce qu'Alain m'a confirmé dans son entretien. Il m'a expliqué qu'une des principales leçons qu'il avait tirée, aussi bien du

point de vue de son expérience de formateur d'élèves dans la pratique de l'homéopathie, que de sa propre expérience de vétérinaire homéopathe, était que « *si tu travailles en groupe et que tu te nourris des succès ou des échecs des uns ou des autres, tu progresses à pas de géants, tandis qu'isolé (...), même si tu achètes des bons bouquins, tu mettras des années pour progresser un tout petit peu* ».

Précisions sur le cadre conceptuel mobilisé, ainsi que sur la posture d'enquête adoptée

Par son recours au concept « d'évaluation », la problématisation de ce point n°3 se réfère à l'approche qu'en propose Nathalie Heinich dans *Des valeurs, une approche sociologique* (2017). En d'autres termes il ne s'agit pas d'user de cette notion en son sens courant (celui de l'évaluation d'un dispositif de politique publique par exemple), mais en son sens « premier » - ou en tout cas « propre », c'est à dire dans le sens de l'évaluation comme produit de l'activité de juger de la valeur de quelque chose. En l'occurrence, ce qui fait la valeur des formations telle qu'elle sera analysée dans cette partie est le produit d'une activité d'évaluation dans laquelle les élèves se sont engagés durant les entretiens qu'ils m'ont accordés.

Toute approche sociologique de la question des valeurs se heurte à la question de la neutralité axiologique. La posture que j'ai choisi d'adopter pour cette enquête consiste à suivre un des *leitmotiv* de la sociologie pragmatique, telle qu'elle fut initiée dans le contexte français par Luc Boltanski et Laurent Thévenot (1991). Il s'agissait donc pour moi de « prendre au sérieux » les acteurs et s'en remettre à eux pour rendre compte des éléments critiques inhérents à mon enquête ; en somme, ne pas rentrer dans la mêlée (Boltanski, 1990). Mais s'il est envisageable, avec Cyril Lemieux, de faire dialoguer sociologie des sciences et sociologie pragmatique, il existe un autre principe de sociologie des épreuves (c'est sous cette appellation qu'il propose de rassembler ces deux sociologies), le « principe de symétrie » qui consiste à documenter avec la même rigueur les différents points de vues autour d'une controverse.

Or peut-être qu'il n'aura pas échappé au lecteur que mon enquête a surtout questionné des acteurs dont on pouvait supposer qu'ils n'avaient que de bonnes choses à dire des formations (ceux qui les suivent depuis longtemps, qui viennent aux veillées etc.). Pire même, j'ai souvent, dès le début de nos rencontres, présenté mon travail aux élèves comme une enquête sur le rôle positif des apprentissages en collectif. Et on peut sur ce point à nouveau supposer que si ces derniers avaient eu des éléments de critiques à l'égard des formations, ils ne me les auraient pas livrés, ou en tout cas différemment de si je n'avais pas moi, livré mes hypothèses de recherche. Ce sont là des suppositions, dont le bien-fondé me semble en partie critiquable. Principalement parce que, en sous-jacent, il me semble qu'elles reposent sur l'idée que si les élèves n'avaient pas été d'accord avec mes hypothèses de recherche, ils n'auraient pas « osé » me le dire. Je me refuse d'y croire.

Reste que chaque fois que nous avons discuté de la « valeur » de leur expérience collective avec l'homéopathie, je crois pouvoir dire que tous se sont non seulement montrés intéressés par cette problématique, mais aussi prolixes et originaux dans leur réponses. À mon sens, la qualité d'une enquête sociologique, ne réside pas tant dans sa capacité à produire des données « neutres », que dans celle, peut-être moins ambitieuse, de rendre descriptible des phénomènes sociaux et d'engager les jugements qu'en font les acteurs qui sont parties prenantes, quitte à ce que le sociologue, cet acteur qui se néglige, s'engage lui-même.

Autre point important de la pédagogie d'Alain, souligné de nombreuses fois lors de mes discussions avec les élèveuses : la dimension d' « invitation à la recherche », à l'appropriation de la démarche homéopathique par les éleveurs. C'est là notamment une des finalités de la seconde partie des séances de formation, celle consacrée aux études de cas rencontrés par les éleveurs : donner à ces derniers les moyens de comprendre les situations auxquelles ils sont confrontés, comment les analyser, comment les diagnostiquer plutôt que de leur livrer un savoir « prêt à l'emploi », des « recettes toutes faites » (Audrey). Nombreux sont ceux qui m'ont dit apprécier cette dimension d'autonomie acquise dans ces formations et qui veulent apprendre à « chercher par eux-mêmes » et ne pas être « des automates de la santé animale » (Audrey).

Une volonté d'autonomie, qui se conjugue parfois avec l'expression d'une véritable « passion » (Céline, Delphine) pour l'activité de recherche des remèdes homéopathiques et l'observation des animaux. À noter toutefois que cette passion pour la recherche se heurte à des besoins parfois plus terre à terre, comme celui de trouver rapidement un remède pour soigner un animal, dans des situations où le temps presse. Ainsi, les fiches d'Alain, ou encore le tableau des maîtres, que Patrice Rouchossé a donné aux éleveurs à l'automne dernier, sont autant d'éléments importants que les éleveurs retirent de ces formations.

Un moment de re-stimulation pour « ne pas lâcher »

Au-delà de l'acquisition de compétences mobilisables par la suite, les éleveurs s'accordent à reconnaître que les formations de la Chambre d'Agriculture satisfont un besoin de se retrouver avec d'autres personnes pratiquant l'homéopathie. Tout d'abord, du point de vue de la pratique de l'homéopathie en tant que telle, comme me l'a expliqué Aline. Sur ce point, son témoignage prend une valeur particulière car elle suit des formations depuis près de 20 ans déjà :

« Les formations, ça te restimule. Ça te redonne de la rigueur, ça te refait te dire 'ha bah oui il faut vraiment que je suive le protocole pour chercher ce qui ne va pas, il me faut bien prendre la température, observer la bête' etc. Parce que des fois en fait t'as juste besoin de te remettre dans le bain, de prendre conscience de ce que tu zappes, de ce que tu ne fais pas en voulant aller trop vite. Ça te redonne la ligne à tenir. Ou alors ça te fait connaître d'autres remèdes, ou repenser à certains que tu n'utilises plus. Parce que tous on fonctionne un peu avec nos remèdes hein... » (Aline)

En filigrane de cet extrait d'entretien, la pratique de l'homéopathie apparaît comme un exercice voué à s'accomplir dans une dimension collective, selon un long processus d'apprentissage. En ce sens les formations, tout autant qu'un moment où les éleveurs acquièrent des compétences, peuvent être vues comme un « suivi » (Aline), voire comme un espace où se capitalisent les expériences au fur et à mesure que les années passent :

« Parce que c'est un suivi après hein. On suit les cas qu'on a à la maison, on les retraduit la fois d'après, quand on se revoit. On raconte comment ça s'était passé, si ce qu'on a donné a marché, et puis, si ça n'a pas marché, où ce qu'on en est depuis, etc. » (Aline)

Le besoin d'établir de la continuité dans leur pratique de l'homéopathie, se retrouve aussi du point de vue d'une restimulation d'ordre psychologique. Alors que je demandais à Delphine si elle pensait qu'il y a des élèves qui pratiquaient l'homéopathie dans le Diois sans être jamais venu aux formations, elle m'a répondu qu'il y en avait sûrement, mais qu'elle ne pouvait pas véritablement me répondre là-dessus. Puis elle a ensuite rebondi pour me dire en quoi elle trouverait la chose compliquée. Une réponse intéressante qui fournit une bonne définition de la dynamique du groupe des formations en homéopathie :

« Après je pense qu'en homéo malgré tout... Si tu veux comme c'est très compliqué... enfin 'c'est compliqué' ... parce que c'est ça, en fait, la dynamique du groupe : c'est qu'on est ensemble et qu'on ne lâche pas (...) moi ce que j'aime avec les formations c'est que ça te remets dedans à chaque fois, ça te rebooste. Parce que seul dans son coin, c'est dur. Alors oui, je ne sais pas s'il y en a qui pratiquent sans venir aux formations (...). Mais moi en tant qu'élèveuse, en plus et comme on est quand même assez retirés du reste, avoir ces petites formations l'automne et l'hiver, là c'est essentiel. C'est bien, tu échanges, tu vois du monde. Voilà, tu reviens t'es boostée quoi ! (...) et c'est convivial ces formations, c'est surtout ça , c'est tous les échanges qu'on a ensemble... C'est quand on arrive, avant que ça commence, on discute, on a plein d'échanges, et tu vois c'est ça aussi, c'est cette dynamique qui fait que tu t'accroches, que tu continues à faire de l'homéopathie. Moi c'est comme ça que je le ressens. Et j'adore venir parce que ça me rebooste à chaque fois. » (Delphine)

« Au-delà de l'homéopathie »

La valeur de ces formations semblent donc trouver une part non négligeable de son sens dans le fait de « voir les autres » et d'être ensemble, dans une optique de rupture avec l'éloignement géographique et l'isolement de l'élève face aux problèmes de santé de son troupeau ; mais aussi dans le fait échanger et aborder des sujets qui dépassent le strict cadre de l'homéopathie.

Une dimension du lien aux autres qu'on retrouve à nouveau chez Aline, dans la rétrospective qu'elle donne de son expérience. Une citation capitale pour cette enquête, qui laisse entrevoir plusieurs points clés : le lien d'amitié entre élèves de la dynamique du Diois et, surtout, cette idée des formations comme un espace de mise en relation de personnes qui partagent une même optique¹⁴, celle de se former à une médecine comme l'homéopathie :

« Je me suis mise à fond dans ces formations, et d'une part ça m'a aidé à me former, d'autre part c'était aussi un lien avec les autres. Parce qu'ici, on en quand même un peu éloignés les uns des autres, et si tu veux ça me permettait d'aller voir mes copines en faisant

¹⁴ On reviendra sur cette citation en partie 3 pour avancer la thèse que le groupe des formations, par le fait qu'il rassemble des gens dans la même optique, rend possible une expérimentation de l'homéopathie, parfois compliquée dans le strict cadre des élevages pris au cas par cas (en raison de la présence d'acteurs sceptiques vis-à-vis de l'homéopathie).

d'une pierre deux coups, quoi. Retrouver des gens qui avaient la même optique que moi, qui aimaient les mêmes choses que moi, tout en nous formant en même temps. (Aline).

Isabelle est une autre élèveuse qui a tenu à souligner l'importance de ces rendez-vous. Son témoignage est tout aussi capital pour comprendre ce qui fait l'intérêt de ces formations au-delà de la santé animale dans les élevages de ses participants :

*« Quand tu es seule dans ton coin, tu es bien contente d'aller à ces formations homéo, où d'ailleurs tu fais des échanges au-delà de l'homéo. Tu t'aperçois que t'es pas toute seule, quoi (...) parce qu'on est quand même dans des régions où il n'y a pas tellement d'habitants au km², quoi hein ! Et le métier veut qu'en plus on soit assez pris : chacun est dans son travail, et chacun dans la journée n'a pas le temps de voir les autres. Et si justement, **on ne prend pas ce temps...** là ces formations ça nous oblige à le prendre, ce temps de partager. Parce que moi sinon, je ne prendrai pas le temps d'aller voir quelqu'un ou quoique ce soit, quoi. Je ne le prendrai pas parce que je ne l'ai pas ce temps, j'ai d'autres choses à faire. » (Isabelle)*

Rien, ou très peu à rajouter à cette citation où on retrouve synthétisées les questions de l'isolement des éleveurs, du partage des problèmes qui sont les leurs, et surtout cette idée formulée de façon très intéressante par Isabelle qui est celle de se forcer à prendre le temps d'échanger (les mots en gras dans le verbatim marquent le fait qu'elle a appuyé ce point).

Dernier point souligné par Isabelle dans notre discussion : la possibilité d'aborder des questions importantes, essentielles, très variées et allant « au-delà de l'homéo » en tant que telle. En d'autres termes, ces formations constituent un espace de regroupement et de discussion autour des problèmes rencontrés au quotidien, problèmes (et réponses) qui n'ont pas forcément trait à l'homéopathie. Sans doute est-ce là un héritage de la première série de formations qu'avait organisée Christel et qui n'était pas encore spécifiquement dédiée à l'homéopathie. En discutant de ce sujet avec cette dernière et Alain, j'ai eu la confirmation d'une vision des formations comme moment où sont aussi abordées des questions dépassant le cadre de l'homéopathie, parfois cruciales et douloureuses, comme celle de l'euthanasie par exemple.

À ce sujet, en évoquant le cadre des formations, Delphine m'a confié qu'elle aimerait bien apprendre à autopsier. Elle voudrait comprendre ce que ses animaux ont pu avoir. Elle voit dans cette compétence un nouveau pas vers l'autonomie de l'éleveur.

C. Les Veillées

Avec la sous-partie qui vient de se clore, nous avons pu observer l'importance des formations organisées par Christel Nayet et la *Chambre d'Agriculture de la Drôme* dans ce qui fait la dynamique collective du Diois autour de l'homéopathie en élevage. En 2017, pour la deuxième année consécutive, un autre type d'activité collective a constitué pour certains des éleveurs une occasion de se retrouver autour de leur pratique commune de l'homéopathie. Il s'agit de rendez-vous qu'on appelle communément les « veillées ». Les veillées ont lieu le soir, et les éleveurs s'y retrouvent pour étudier et diagnostiquer leurs propres cas, dans l'idée de travailler en autonomie leurs compétences à établir des diagnostics. C'est à dire à observer leurs animaux et les symptômes qu'ils expriment, à rechercher ces symptômes dans le *Répertoire*, à choisir un remède dans la *Matière Médicale*, à en interpréter les effets, etc. Des veillées auxquelles j'ai eu l'occasion d'assister à trois reprises entre le mois de février et d'avril. Après avoir restitué l'inscription historique de ces veillées dans la dynamique du Diois, ainsi que certaines modalités de leur présente organisation, nous nous intéresserons aux enjeux de ces rendez-vous du soir, du point de vue de ce qu'il s'y passe. Enfin, et selon une perspective identique à celle adoptée pour la sous-partie précédente, nous rendrons compte de ce qui fait la valeur des veillées du point de vue de l'expérience qu'en font les éleveurs rencontrés.

1° Histoire, composition et organisation des veillées

Une histoire récente, née d'une volonté d'autonomisation

Initiées il y a deux ans avec le soutien de Christel (conseillère à la Chambre d'Agriculture) et Alain (vétérinaire formateur), les veillées sont principalement organisées par Agnès (éleveuse à Valdrôme). Quatre veillées ont eu lieu en 2016, à tour de rôle chez les éleveurs ; et trois au printemps 2017, qui ont toutes eu lieu chez les Meurot, un couple d'éleveurs tout juste retraités mais ne suivant pas les formations de la Chambre d'Agriculture.

Historiquement, il est possible de trouver une continuité entre ces veillées et un autre type de rendez-vous, parallèle aux journées de formation, qui a semble-t-il existé jusqu'à une période récente (2014-2015) mais qui s'est depuis interrompu : les « *journées complémentaires* » (aux formations). Ces dernières étaient organisées par Christel, dans l'objectif spécifique de traiter en groupe les « cas » des éleveurs, et ce en présence de Alain

qui se déplaçait depuis Nyons. Si la constitution du groupe de ces journées complémentaires étaient la même que celle du groupe des formations, ces dernières étaient toutefois plus informelles que les demi-journées de formation de la Chambre d'Agriculture puisque non comprises dans le programme qui les consacrait, et donc non financées.

Qu'est-ce qui change entre ces journées complémentaires et les veillées qui leur ont succédé, puisque l'objectif de traiter les cas des éleveurs reste le même ? La nouveauté tient à ce que Alain (le vétérinaire) n'est pas présent lors des veillées et à ce que l'initiative de se retrouver en collectif est prise par les éleveurs eux-mêmes. Il s'agit là d'un renversement dans l'impulsion de la dynamique collective du Diois ; renversement qu'Agnès me présente comme une évolution aux significations importantes :

« Il y avait ces journées non financées par la chambre où Alain venait, et où on faisait des cas. Mais ce n'était pas formel, certes ça ne passait pas par la Chambre, mais pour nous ça ne changeait absolument rien par rapport aux formations, le contenu était le même. Alors que les veillées, c'est bien différent, hein. Puisque là on est complètement autonome, et ce n'est ni chapeauté¹⁵ par la chambre ni rien du tout, c'est nous qui décidons de nous retrouver. Et il n'y a pas non plus de formateur. Et ça, tu vois, je trouve que c'est une sacrée évolution dans la façon d'aborder notre mission en tant qu'éleveur, qui est quand même à la base de soigner nos bêtes quoi. Donc pour ces veillées, ce n'est plus quelqu'un qui nous dit " je vais organiser une formation est-ce que vous voulez venir ? ". C'est vraiment nous qui disons : "on a besoin de ça, et on va se retrouver ensemble pour travailler ensemble". La démarche est complètement différente ». (Agnès)

Soulignons donc bien cette idée avec Agnès d'une sorte de double autonomie des éleveurs. Tout d'abord sur le plan technique : les éleveurs sont amenés à traiter leurs cas sans qu'Alain ne les aide. Sur un plan organisationnel ensuite, vis-à-vis de la Chambre d'Agriculture, du fait que l'initiative devient celle d'éleveurs dont la « mission première » est de « soigner les bêtes » et de « travailler ensemble ». Dans nos discussions, Danielle aussi avait tenu à me souligner le caractère autonome de ces veillées, parlant de « prise en main des éleveurs ». Une dimension d'autant plus importante selon elle, qu'elle est porteuse de pérennité pour la pratique de l'homéopathie :

Ce qui est intéressant avec ces veillées, c'est que ce sont les éleveurs qui en prennent l'initiative. Dans un contexte où on dit parfois qu'il n'y a pour l'instant plus beaucoup de vétos qui soient formés, ça montre qu'on en veut, quoi [souligné à l'oral]. Et ça c'est bien, parce que c'est de cette manière-là que ça va rester. (Danielle)

¹⁵ Seul le fait d'avoir fait 14 entretiens pouvait permettre de le comprendre, mais l'expression de « chapeauté » n'est pas du tout une expression péjorative dans le discours des éleveurs du Diois, tout comme dans celui de Christel. Ils l'utilisent pour désigner toute personne se trouvant à l'initiative de quelque chose. Ainsi, le livre fût « chapeauté » par Alain et Christel (m'ont dit les Meurot), les formations le sont par Christel (Victor, Agnès, les Meurot), le fameux « groupe de Valdrôme » par Agnès (Alain, les Meurot), les veillées par Agnès (Alain et Christel) etc.

Mais il ne semble pas que ce soit là les seuls éléments qui sont au principe de la naissance de ces veillées. En réponse à une de mes questions sur comment l'idée des veillées est née, Agnès me répond par ailleurs que :

Les veillées c'est aussi parce que suite au livre, on s'était demandé comment est-ce qu'on pouvait continuer (...) et je m'étais dit que ce serait pas mal de continuer justement ce groupe de homéo-diois des formations et de se prendre un peu en charge nous-mêmes, quoi. Ça serait un peu la continuité de Homéo à la Ferme et de ce qu'on peut apporter aux autres. (Agnès)

Pour le lecteur qui s'est probablement perdu dans les prénoms de cette multitude d'acteurs, précisons le profil singulier d'Agnès du point de vue du tableau présenté en 1-A. Agnès est en effet centrale dans cette enquête car elle est la seule personne que j'ai rencontrée dans le Diois qui participe aux trois activités que j'ai identifiées comme constitutives de la dynamique du Diois en matière d'homéopathie en élevage. Après avoir rencontré Alain au début des années 90, Agnès a participé aux formations organisées par Christel, dès la fin des années 90. À partir de 2006, elle a pris part à la rédaction du livre de l'association *Homéopathie à la Ferme*, dont elle est la seule représentante élèveuse au sein des formations qui ont lieu depuis 2012. Ainsi, avec l'extrait ci-dessus, une information importante me semble devoir être notée. Il montre qu'Agnès fait le pont entre le groupe des formations et celui de l'association et que, via sa médiation, les veillées peuvent être vues comme un prolongement de l'association et du livre. Au-delà de la continuité que nous avons évoqué plus haut entre les journées complémentaires aux formations et les « veillées », s'observe donc ici une imbrication entre la dynamique de l'association et celle des formations via les veillées.

Les veillées, point de jonction entre l'association et le groupe des formations

Et c'est sans doute pour ces raisons que des acteurs comme les Meurot ou encore Victor, un berger homéopathe, se trouvent parties prenantes des veillées, alors que tous les trois sont membres de l'association, sans être pour autant rattachés au groupe des formations. Hormis ces trois personnes, dont nous allons montrer le rôle central, le groupe des veillées est à peu de choses près le même que celui des formations. À peu de choses près, car le nombre de personnes qui sont venues aux veillées tourne autour de 7. En comptant les Meurot et Victor, il y a donc en moyenne 4 élèveuses venant des formations qui se rendent aux veillées (soit moins d'un tiers du groupe). Ajoutons que, durant les veillées du printemps 2017 auxquelles j'ai pu assister, j'ai aussi noté la présence de deux jeunes éleveurs, qui ne font pas partie du groupe des formations (présents dans le tableau en 1-A).

Au total 10 personnes sont venues aux veillées en 2017. Comme pour le groupe des formations, la composition du groupe des veillées est évolutive :

- Certains éleveurs ont participé à toutes les veillées. On notera qu'il s'agit des quatre qui sont membres de l'association : Jean Lou et Danielle Meurot (retraités, hôtes des veillées), Victor (berger saisonnier), et Agnès (éleveuse organisatrice des veillées et présente aux formations).
- Quatre éleveurs ne sont venus qu'à une des trois veillées. Parmi eux, un éleveur et une éleveuse ne suivant pas les formations de la Chambre. Le premier est arrivé par l'intermédiaire d'Agnès et d'une formation qu'il avait suivie quelques mois plus tôt au Cfppa de Nyons organisée par Alain Boutonnet et des membres de l'association *Homéopathie à la Ferme*. La seconde parce qu'en lien avec les Meurot (via la *Confédération Paysanne* où Jean Lou est engagé de longue date) et Julie (chevrière suivant les formations). Elodie et Julie, deux participantes des formations sont elles aussi venues une seule fois aux veillées du printemps dernier.
- Audrey (chevrière), Chantal et Isabelle (éleveuses de brebis allaitantes), toutes les trois participantes au groupe des formations, sont venues à deux des trois veillées du printemps 2017.
- Enfin, certaines personnes, issues du groupe des formations, et qui étaient venues à une ou plusieurs veillées en 2016, n'ont pas pu se libérer pour y assister en 2017. Notamment Céline ou encore Fanny, deux éleveuses de brebis, mais aussi Christel (conseillère de la Chambre d'Agriculture, organisatrice des formations et membre de l'association), qui avait assisté à certaines veillées en 2016, mais qui n'a pas pu se rendre disponible en 2017.

Comme pour les formations, la principale raison du caractère évolutif de la composition de ces veillées tient aux emplois du temps incertains des éleveurs qui ne trouvent pas toujours le temps nécessaire pour se libérer et qui ne sont pas en mesure de se décider avant la dernière minute (surtout en période de mises bas). J'ai ainsi remarqué que les trois veillées auxquelles j'ai participé avaient en commun de commencer par une interrogation sur les personnes que l'on devait attendre : les éleveuses dont on était certain qu'elles venaient ; celles pour lesquelles, on ne savait pas encore si elles pourraient venir, alors même que la veillée commençait ; ou encore celles qui dans la journée, voire l'après-midi, avaient annoncé qu'elles ne pourraient finalement pas venir à cause d'une contrainte d'emploi du temps.

D'autres facteurs de contraintes possibles sont par ailleurs ressortis de mes discussions avec les éleveurs, comme par exemple celui d'avoir des enfants en bas âge ou encore celui de l'éloignement géographique de certaines éleveuses, qui couplé aux conditions météorologiques parfois ardues du Diois, peut rendre difficile le déplacement. Cet extrait de mon entretien avec Isabelle (elle doit pour se rendre chez les Meurot faire 1h30 de voiture aller-retour de nuit) le montre bien :

« J'essaye de venir à chaque veillée, oui. Mais pour la dernière par exemple, il faisait tellement mauvais... c'était terrible le vent qu'il y avait. En plus j'étais toute seule pour faire le trajet, donc je me suis dit : 'bon on va rester là' (...). Après, pour les veillées moi je suis de

toute façon quelqu'un qui veille tard, donc ça ne me gêne pas. On va dire que je suis plus stressée par la météo que par le fait de travailler jusqu'à minuit. » (Isabelle)

Une composition donc incertaine jusqu'au dernier moment, qui ne va pas sans compliquer l'organisation des veillées par Agnès, comme j'ai pu m'en rendre compte par mes contacts avec elle, les jours qui précédaient chacune des trois veillées. En effet, cherchant à m'y rendre depuis Avignon où est basée *l'Unité Ecodéveloppement*, j'avais besoin d'anticiper un minimum mes trajets pour le Diois (2h30 de route pour me rendre chez les Meurot à Saint-Roman). Or, en fonction des disponibilités des éleveurs, la date des veillées était susceptible de changer jusqu'au dernier moment. D'où mes contacts fréquents avec Agnès dans ces jours précédant les veillées :

« Parfois c'est vraiment difficile de faire bouger les gens dans le Diois, de trouver une date qui convienne à tout le monde et tout ça. Avec leurs bêtes, leurs enfants, leurs occupations, il y a comme une inertie et les gens ne répondent pas ou alors attendent le dernier moment pour répondre. Parfois je désespère presque, hein ! » (Agnès)

C'était donc cela que signifiait le terme « chapeauter », utilisé communément dans le Diois ! Et, comme me l'a pointé Christel, qui doit certainement rencontrer des difficultés similaires dans l'organisation des journées de formation, cette complexité rend nécessaire le fait que quelqu'un – en l'occurrence Agnès – prenne en main l'organisation des veillées :

« Pour les veillées, on s'aperçoit que pour que ça fonctionne, il faut qu'il y ait un animateur, quelqu'un qui, à un moment, donne une impulsion, prenne l'initiative de proposer des dates, des lieux, parce que sinon on reste dans le vague, et le risque c'est qu'il ne se passe rien. » (Christel)

2° Déroulé et objectifs des veillées

Échanger en collectif

Les veillées ont donc lieu le soir chez les éleveurs. Vers 20 heures environ le rendez-vous est donné chez l'un ou l'une d'entre eux. Ceux qui ont trouvé le moyen de se rendre disponibles s'y retrouvent, ceux qui habitent loin du lieu de rendez-vous viennent parfois en covoiturage. Chacun vient avec ses « cas » mais aussi avec son carnet, dans lequel sont notées les observations qu'il a faites sur ses animaux malades. La plupart du temps, les éleveurs emmènent aussi leur *Répertoire* et/ou leur *Matière Médicale*, afin de pouvoir les utiliser pendant la soirée. Autour d'une table sur laquelle on trouve jus de fruit, tartes et tisanes, l'objectif principal de ces rendez-vous nocturnes est de traiter les cas d'animaux malades auxquels les éleveurs sont confrontés au moment où ils viennent. Plus généralement, l'objectif est aussi d'échanger sur des cas déjà passés, dont il est possible de tirer des enseignements. Nous retrouvons ici un trait essentiel de la pratique de

l'homéopathie (déjà évoqué plus haut) et que les éleveurs ont tenu à me souligner de nombreuses fois, celle de la dimension collective de l'homéopathie.

« Prendre le temps » pour chaque cas

Le cœur de ces veillées consiste donc en la description de ces cas et en leur diagnostic collectif, à l'aide du *Répertoire* et de la *Matière Médicale*. Je ne préciserai pas dans ce point les détails d'un tel processus, car j'aurai l'occasion d'y revenir dans la deuxième partie de ce mémoire. Mais notons que l'activité des veillées repose donc sur un modèle similaire à celui de la seconde partie des formations, la partie pratique, durant laquelle les éleveurs étudient et traitent leurs propres cas avec l'aide d'Alain Boutonnet. Mais à la différence des formations, où les nombreux cas que les éleveurs apportent sont en général traités sans que puisse être pris le temps de bien détailler les différentes étapes du diagnostic homéopathique, les veillées sont un moment où le temps est pris pour traiter chaque cas. C'est là un des avantages de se retrouver en comité restreint comme me l'a fait remarquer Danielle. Car même si sur le principe, « *plus il y a de monde, mieux c'est* », le fait de se retrouver quatre heures durant à 7 ou 8 dans une salle à manger permet parfois de passer jusqu'à 45 minutes sur une bête, dont le cas n'est pas évident à diagnostiquer.

L'utilisation du Répertoire et de la Matière Médicale au cœur des veillées

En quoi est-il nécessaire de prendre le temps d'effectuer un diagnostic ? Lors de ma première semaine de stage, l'occasion d'assister à l'une de ces veillées s'est présentée et Elisabeth m'a annoncé : « *tu verras, vous allez être autour d'une table et vous allez passer des heures à chercher des symptômes et des remèdes dans un livre qu'on appelle le Répertoire et un autre qu'on appelle la Matière Médicale* ». Cette description était exacte. Dès la première demi-heure, je comprenais que l'utilisation de ces deux livres n'avait rien d'évident pour les éleveurs. Ainsi, au delà de l'objectif de traiter les cas en cours, l'autre but des veillées était d'apprendre à se servir de ces livres.

Très exactement, ces deux ouvrages constituent des outils pour effectuer le diagnostic. Le *Répertoire* tout particulièrement, classe par rubriques des milliers de symptômes observables sur un individu malade, et propose pour chacune des variations de ces symptômes une série de remèdes susceptibles de guérir le malade. Mais encore faut-il être en mesure de s'y retrouver dans ce qui constitue un vrai dédale pour le non initié. En la matière, certains éleveurs sont plus expérimentés que d'autres et guident les novices dans leurs recherches en les aidant à trouver les symptômes les plus proches de ce qu'ils observent sur leurs animaux. Une question « *d'habitude* » et « *d'aisance* » m'a précisé Victor, qui, avec Jean Lou, et par sa familiarité avec l'usage du *Répertoire* et de la *Matière Médicale* se trouve être l'une des personnes sur lesquelles repose cette opération de transfert de compétence :

« C'est une question de pratique... je pense que les difficultés que les éleveurs rencontrent se situent au niveau de leur compréhension du Répertoire. C'est-à-dire de la compréhension de comment il fonctionne. Parce qu'il y a une logique dans le Répertoire... et un langage aussi, le langage du Répertoire avec lequel certains ont un peu de mal. L'interprétation des signes, quoi. Parce que c'est un langage un peu particulier le langage du Répertoire, hein (...) ». (Victor)

Par ces points décrits ici par Victor, se trouve toute – ou presque toute – la difficulté du diagnostic homéopathique. Surgit notamment la question de la *traduction* des symptômes observés sur un animal malade, en symptôme correspondant au langage du répertoire. Nous aurons l'occasion d'y revenir largement dans la suite de nos réflexions (2-C).

3° Des intérêts multiples (à nouveau)

Présenter de la sorte les difficultés du diagnostic homéopathique, les objectifs d'échanges et cette occasion de prendre le temps qui sont le propre des veillées, ou encore la volonté d'autonomisation qui se trouve au principe même de l'initiative qui les a vues naître, permet déjà de donner au lecteur une vision détaillée de la valeur des veillées comme activité collective. Comme c'était déjà le cas avec la question de ce qui fait la valeur des formations, mes discussions avec les participants des veillées ont permis de faire émerger d'autres éléments d'analyse, susceptibles d'alimenter une réflexion sur ce qui en fait l'intérêt. Des éléments qui parfois feront échos à ceux présentés à l'instant, mais qui ont le mérite de venir les illustrer dans les mots des éleveurs. Comme pour les formations, et dans leur prolongement, j'entends montrer dans ce point consacré aux évaluations¹⁶, que les éleveurs font des veillées et que ces dernières offrent à la fois un appui technique à leur pratique de l'homéopathie et un moyen d'entretenir la dynamique collective du Diois, voire de créer des liens d'entraide entre générations, qui ne se côtoient pas forcément dans les formations.

« *Maintenir la flamme* »

C'est une expression particulièrement évocatrice que j'ai retenue de mes discussions avec Céline. Selon elle – qui n'a pas pu se libérer cette année pour assister à une veillée mais qui en a suivi une l'année passée – l'importance des veillées réside tout d'abord dans le fait de pouvoir « *entendre parler de cas qui marchent* », mais aussi et tout simplement, dans le fait de faire des recherches avec d'autres éleveurs. Ainsi a-t-elle pu observer, dans les jours qui suivirent sa venue en veillée, que cette soirée, passée à diagnostiquer à plusieurs,

¹⁶ Toujours selon la perspective présentée plus haut dans ce mémoire (1-B-3).

lui avait permis de se maintenir, et même de se relancer dans une dynamique de recherche. Et ce, à une période de l'année où les regroupements des formations sont suspendus :

Les veillées, c'est bien parce que ça maintient la flamme (rire), ça permet de continuer à avoir le réflexe de chercher quand tu as quelque chose qui ne va pas (...). La seule façon d'avoir envie de se servir du Répertoire, et d'arriver à l'ouvrir, c'est d'aller à ces veillées, parce que sinon c'est tellement... Je le vois bien, il suffit que j'aille à ces veillées et après, ben moi-même quand je suis seule, je me retrouve à veiller avec le Répertoire, quoi (rire). Céline

Capitaliser sur l'expérience des autres, tout en apprenant à « chercher soi-même avec le Répertoire »

Pour Chantal, les veillées comme les formations lui permettent de « s'ouvrir aux autres élèveuses et aux problèmes qu'elles rencontrent ». Car, souligne-t-elle, celles-ci rencontrent souvent des problèmes très similaires à ceux qu'elle rencontre avec Robert et leur troupeau de brebis à Charens. Alors si certains ont réussi à s'en sortir, elle « prend note », et « enregistre » ce qui se raconte afin de pouvoir s'y reporter par la suite. Pour autant, me précise-t-elle ensuite, ce n'est pas possible de tout connaître et dans sa pratique quotidienne elle est amenée à faire face à beaucoup de cas pour lesquels elle doit se débrouiller toute seule. D'où la nécessité de pouvoir « aller plus loin et de compléter le Répertoire », c'est à dire d'être en mesure de diagnostiquer soi-même ses propres cas lorsque nécessité se fait. Et c'est entre autre en cela qu'elle voit un intérêt spécifique aux veillées : celui de pouvoir prendre le temps d'apprendre à se servir du *Répertoire*, là où le temps limité des formations implique de traiter plus rapidement les nombreux cas rapportés par les élèveuses.

Le témoignage d'Elodie sur cette question de la pratique de la recherche dans le *Répertoire*, telle qu'elle se trouve enrichie par les veillées, est par ailleurs très intéressant du point de vue de notre problématique portant sur le rôle du collectif. Il est en effet une bonne illustration de l'épreuve que constitue la « recherche avec le Répertoire », épreuve dont j'avais par ailleurs pu observer moi-même que son processus de résolution ne suivait que rarement un cours linéaire durant les veillées et connaissait au contraire de nombreuses inflexions rendues possibles par la présence de plusieurs acteurs :

Élodie - *Ce qui est génial [avec les veillées], c'est qu'on met en commun des cas, et que chacun les discute. Et comme chacun a sa propre perception, ça nous amène dans la discussion à affiner nos perceptions du problème et à nous mettre d'accord sur la traduction qu'on veut donner à un signe, parce que certains détails peuvent être décisifs, et des fois, bah...*

Louis - *Ça frotte !*

Elodie - *Oui ça frotte et ça c'est bien. Parce qu'à un moment donné, tu prends parti, quoi. Tu dis : bon ben ok, je prends ce chemin-là et puis l'autre il dit : "ben non, pour moi, c'est ça qui est important dans ce qu'exprime la bête" et qui propose un autre chemin. Parfois on se met d'accord, et parfois il y en a qui sont fâchés, hein (rires). Après le verdict, c'est que tu essayes, et si ça a fonctionné, et ben t'as bien fait (...). Mais au final ça te fait progresser, ça*

te fait chercher, ça t'aide à traduire tous ces symptômes en langage homéopathique pour pouvoir aller trouver les remèdes.

Mettre en lien les éleveurs du Diois au-delà du groupe des formations

Autre intérêt que Chantal voit dans les veillées : avoir l'occasion de rencontrer des gens comme Jean Lou et Danielle Meurot, éleveurs qu'elle connaissait mal auparavant du fait qu'ils ne participent pas aux formations de la *Chambre d'Agriculture*. De par leur expérience, ils lui « *donnent du souffle* » autant qu'un appui technique en termes de diagnostic homéopathique. Mais surtout, cette rencontre fait qu'elle osera mieux leur demander de l'aide par la suite :

Chantal - *On a toujours eu ces cours avec Alain, qui sont très bien, parce que tu y étudies des médicaments, mais que tu as aussi des cas qui sont échangés. Et ça, c'est important. Mais après pendant l'année si on a des problèmes, on est un peu tout seul... alors je vais demander un peu à Agnès, mais c'est vrai que des gens comme Danielle et Jean Louis (...) ou Victor, on n'avait pas l'occasion de les voir avant les veillées (...). Et ce sont des aides vraiment précieuses parce qu'ils ont l'habitude de chercher. Et je pense qu'ils te donnent... du souffle pour bien continuer. Donc le fait de se retrouver en veillée pour travailler ensemble avec le répertoire, c'est récent et je trouve ça bien parce qu'après on ose mieux demander aux gens quand on a un souci avec nos bêtes.*

Louis - *À des gens comme les Meurot tu veux dire ?*

Chantal - *oui ! Voilà... ou d'autres hein. Mais comment te dire... c'est une dynamique, on se sent plus reliés... Ce n'est pas comme les cours où tu peux poser des questions mais faut aller un peu vite, là ça va plus loin, il y a quelque chose en plus...*

Apparaît avec ce dernier témoignage de Chantal le rôle clef des Meurot et de Victor, qui « *se rendent disponibles* » (Isabelle) pour les autres éleveurs afin de partager leur expérience avec le *Répertoire*, mais aussi leur connaissance des remèdes. Sur ce point, et alors même qu'elle pratique depuis déjà de nombreuses années, Agnès m'a confié qu'elle ne se sentirait pas capable d'occuper leur place : « *sans eux on est perdu hein, si on ne les a pas pour les veillées, on descend d'un cran* ». Même constat pour Céline qui estime que sans Victor et Jean Lou les veillées « *pataugeraient* » et les éleveurs « *se sentiraient vite coincés avec le Répertoire* ». Nous aurons d'ailleurs l'occasion de documenter, dans la deuxième partie de ce mémoire, les relations d'entraide face à un cas que ces veillées ont permis de tisser entre les Meurot et d'autres éleveurs issus du groupe des formations. C'est notamment le cas de Chantal, mais aussi d'Audrey, dont la chèvre Pampille a été soignée en février dernier en coopération avec les Meurot et Victor.

Un espace d'ouverture dans le quotidien de la vie d'éleveur

En complément de ces témoignages, je voudrais pour finir souligner une dernière dimension de l'intérêt des veillées, souvent pointées par les éleveuses que j'ai rencontrées,

et qui fait écho à ce dont nous avons pu rendre compte concernant l'intérêt des formations. À savoir le fait que, au-delà d'un appui technique, les veillées permettent aux éleveurs de « se voir », de ne pas « se sentir seuls », de « partager leurs problèmes », et de se « remotiver ». Ce sont principalement mes entretiens avec Chantal et Agnès qui ont fait émerger cette vision des veillées et de leur rôle, comme relevant presque de l'ordre d'un soutien moral face aux difficultés du métier d'éleveur. Car « seul dans son coin », on « se retrouve vite démoralisé » si on n'arrive pas à gérer les problèmes de santé de ses animaux (Agnès). D'où l'intérêt de disposer d'un espace pour pouvoir demander conseil aux autres, et tout simplement « en parler ».

Durant notre entretien, Agnès m'a fait part d'une discussion qu'elle avait eue avec Chantal sur le chemin du retour de la veillée de mars dernier. Selon elles, la valeur des veillées vient de pouvoir sortir de sa solitude et parler de ses problèmes. Une expérience « d'ouverture » sur les autres qui a changé leur rapport aux autres éleveurs, mais aussi au métier d'éleveur, au-delà du fait même que l'homéopathie représente un changement de pratique pour elles. Voici un extrait de cette discussion – extrait si riche que je n'ai pu me résoudre à le couper plus – dans lequel Agnès me résume, tout en l'illustrant, cette idée d'ouverture dont elle me soulignera le caractère fondamental pour mon enquête à plusieurs reprises, dans son entretien et jusqu'en conclusion :

« Tu vois j'en parlais justement avec Chantal quand on revenait en voiture l'autre soir. Et elle, elle est toute nouvelle en homéo, elle en fait depuis trois ans, c'est rien du tout. Mais ce qu'il nous semble important de dire et de se rendre compte, c'est que ces veillées ça change... déjà ça change notre façon de travailler avec les animaux, mais ça change aussi nos rapports entre éleveurs (...). Tu vois les éleveurs ils ont tendance à cacher un peu leurs soucis et leurs problèmes. S'ils ont des bêtes malades, hé bien ils ne le disent pas : c'est comme si c'était un petit peu un secret... Il ne faut pas le dire quoi.

*Mais nous, ce qu'on essaye justement de retrouver avec l'homéopathie et ces veillées, ce sont les échanges entre nous. Parce qu'un jour ou l'autre on a tous un problème hein. Et ça n'a rien de honteux quoi. Et **du coup**, tu ne te sens pas seule (...). Chantal elle me disait que ça lui a changé la vie, parce qu'elle sait qu'elle peut compter sur d'autres. Et même si c'est quelqu'un qui n'est pas très doué : elle va quand même pouvoir lui demander son avis, et essayer de travailler un peu, à deux ou à trois, pour trouver un remède. Ça c'est vachement important, il faut que tu le prennes en compte dans ton étude. Je pense que dans l'homéo, c'est le plus important... Enfin non (rire) : le plus important c'est quand même de trouver le bon remède ! Mais voilà, ça fait parti d'une démarche qui ne peut que **aider** les éleveurs. Le fait de ne pas sentir tout seul. Tu vois ? (...) Tu le vois bien de toute façon, en veillée, on arrive, on déballe nos cas et ... bah rien que le fait de **le dire**... hé bien ça nous fait du bien quoi... Voilà, le fait de pouvoir se confier à quelqu'un et de dire " ha bah, cette chèvre elle ne va vraiment pas bien, quoi". (...) Donc voilà, moi je trouve que ce que ça peut apporter au niveau des relations entre éleveurs c'est au moins aussi important que la technique de l'homéo. C'est une **ouverture**. Franchement. (Agnès)*

*

Sur un modèle similaire à celui des formations, les veillées constituent un espace de pratique de l'homéopathie en collectif. Ici encore on retrouve deux types d'intérêt du point

de vue de l'expérience des éleveurs : un intérêt technique, celui d'un travail sur les compétences en matière de diagnostic homéopathique, mais aussi un intérêt social, qui dépasse le cadre de la pratique de l'homéopathie en tant que telle et fait de ces veillées un espace de sociabilité et d'échanges autour des difficultés de l'élevage. Mais ces rendez-vous se trouvent accentués d'une dimension singulière, celle d'une activité en autonomie et à l'initiative des éleveurs, qui plus qu'un prolongement des formations en font un véritable complément. Enfin, les veillées sont l'occasion d'une rencontre entre éleveurs au-delà du groupe des formations, mettant en lien ce dernier avec une génération aux compétences plus affinées.

D. L'association « Homéopathie à la Ferme »

Le dernier temps de la première partie de ce mémoire sera consacré à l'association *Homéopathie à la Ferme*, créée à l'occasion de la publication du livre du même nom. Un type d'activité lié à l'homéopathie en élevage – au sens de la typologie qui s'articule dans cette première partie – que les différents acteurs m'ont invité à bien distinguer des formations et des veillées. Notamment Christel dès nos premiers échanges autour de mon guide d'entretien, mais aussi Jean Lou et Danielle, Agnès, Audrey ou encore Aline. Distinction dont je tiendrai compte dans cette sous-partie, en montrant notamment comment l'histoire de l'association *Homéopathie à la Ferme* et de son livre éponyme se distingue en partie de celle des formations et des veillées. D'autant plus que cette association dépasse le cadre géographique du Diois. Toutefois, comme j'ai déjà commencé de le faire dans la sous-partie précédente dédiée aux veillées, je tenterai dans le même temps de montrer les liens qui s'établissent entre certains membres d'*Homéopathie à la Ferme* qui habitent le Diois et la dynamique des formations-veillées. Nous évoquerons aussi la présence accompagnatrice du livre *Homéopathie à la Ferme* dans l'expérience des éleveuses en formation. Puis enfin, la façon dont les projections futures de l'association (se renouveler du point de vue de ses membres et poursuivre une mission de transmission de l'homéopathie en élevage sous une forme qui dépasse la promotion de leur livre) peuvent s'incarner au sein du territoire du Diois en entrant en interaction avec la dynamique en cours.

1° Histoire et composition

La naissance de l'association *Homéopathie à la Ferme* qui remonte administrativement à 2008, est directement liée au projet du livre portant le même nom. Il s'agissait de disposer d'une structure juridique permettant de faciliter la publication et la commercialisation de ce dernier. Le projet du livre en tant que tel, dont l'idée et la rédaction furent amorcées à partir de 2006, trouve son origine dans une expérience de longue durée, celle qu'Alain Boutonnet a pu avoir tout au long de sa carrière. Cela depuis les Hautes-Alpes, où il a d'abord été installé comme vétérinaire, jusque dans la Drôme où il réside encore aujourd'hui.

Comme nous l'avons évoqué au moment où nous avons fait la généalogie des formations, dans le Diois ou ailleurs et avant même les années 2000 et le début des formations avec Christel et la Chambre d'Agriculture, Alain avait déjà eu l'occasion d'échanger et de travailler avec des groupes d'éleveurs autour de l'homéopathie. C'est de cette expérience, celle d'une pratique de l'homéopathie en collectif pendant plus de vingt ans à l'époque, qu'est née dans l'esprit d'Alain l'idée de faire un livre. L'idée vient donc de

lui, et, m'a-t-il raconté, lui est venue dans sa voiture un jour qu'il regagnait Nyons depuis le Diois où il avait donné une formation. Ce jour-là, il lui est apparu évident qu'il fallait rendre compte sur papier de ces années d'échanges avec les éleveurs et de leur pratique collective de l'homéopathie.

Un groupe relativement restreint d'une douzaine de personnes, dont dix éleveurs et bergers, s'est alors constitué. Ce groupe de l'association, qui est donc dans un premier temps un groupe d'écriture, connaît une composition « *hétéroclite* » (Agnès). Il rassemble des éleveurs installés dans le Diois, comme Agnès, les Meurot, les Ducomet ou encore les Gruer ; mais aussi dans le Cantal, comme les Mennesson, anciennement installés à Rosans dans les Baronnies Provençales (05) ; ou encore des bergers travaillant depuis le Queyras dans les Hautes-Alpes, comme Yveline Hélias, et jusqu'en Suisse comme Victor. Globalement, ce groupe d'écriture s'est formé autour d'éleveurs qui à l'époque pratiquaient déjà l'homéopathie depuis de nombreuses années. C'est la fameuse « *première génération* » dont nous ont parlé Jean Lou et Danielle Meurot au début de cette première partie. Ainsi la majorité des membres de l'association sont des éleveurs qui ont commencé à travailler avec Alain au début des années 90, voire dès les années 80. Parmi tous ces éleveurs, Agnès est actuellement la seule à participer aux formations de la Chambre d'Agriculture.

Au cours de mon enquête nécessairement lacunaire, les membres d'*Homéopathie à la Ferme*, dont j'ai pu observer les « traces » d'une activité liée à l'homéopathie en élevage dans le Diois, sont : Agnès, qui participe aux formations et « *chapeaute* » les veillées ; les Meurot et Victor, qui ne participent pas aux formations mais accueillent les veillées chez eux ; Christel, qui organise les formations ; Alain qui, bien que vétérinaire retraité, continue d'intervenir pour les formations de la Chambre d'Agriculture. Et plus marginalement, les Ducomet et les Gruer, qui semblent avoir contribué à faire venir certains éleveurs en formation (Céline et Elodie), et que je sais en contact avec d'autres éleveurs des formations, par l'intermédiaire de l'homéopathie ou non.

La plupart des éleveurs de ce qu'on pourrait appeler la nouvelle génération, c'est-à-dire ceux qui se rendent aux formations depuis 2012, ne font pas partie de cette association. Ou, du moins, si certains ont pu y adhérer pour la soutenir financièrement au moment de la publication du livre (comme Aline il me semble), ils ne sont pas impliqués dans ses activités récentes. Car l'association continue d'être active, nous y reviendrons plus loin.

2° Le livre « Homéopathie à la Ferme, des éleveurs racontent »

« *On a mis 5 ans à l'écrire, donc ça a mis un certain temps, avec des hauts et des bas, mais alors qu'on nous avait promis les pires difficultés en nous disant que le meilleur moyen de s'engueuler c'est de faire un livre à plus de trois, c'est en fait surtout des bons moments qu'on a passés ensemble* », me raconte Alain. En 2011, le livre *Homéopathie à la*

Ferme, sous-titré « *des éleveurs racontent* » est publié dans la collection « Pratiques Utopiques » des éditions REPAS.

Lectures de l'enquêteur

Le livre compte environ 200 pages. Outre quelques annexes, un lexique et une bibliographie indicative, il se construit autour de quatre chapitres.

- Le chapitre n°1, intitulé « *Paroles d'éleveurs* », constitue une sorte de présentation de la démarche des auteurs, plus particulièrement de leur façon de concevoir leur métier d'éleveur et/ou de berger, ainsi que leurs rapports aux animaux. Se dessine postere aux antipodes de la recherche de gain de temps, prônée par la doxa d'une discipline comme la zootechnie. On y trouve aussi une réflexion sur la taille du troupeau et sur la responsabilité de l'éleveur vis-à-vis de la santé ou de la souffrance de ses bêtes. On note enfin quelques mots sur la façon dont ces éleveurs envisagent leur relation aux animaux et, pour finir, des précisions sur le sens que prend pour eux le choix thérapeutique de l'homéopathie dont la pratique fait l'objet de ce livre.
- Le chapitre n°2, intitulé « *A la découverte des fermes* » est une occasion pour chacun des contributeurs de présenter son élevage ainsi que son parcours en homéopathie avec ses animaux : les échecs, les réussites, les angoisses, les progrès, la rencontre avec Alain, avec Christel, les échanges en groupe autour de leur pratique.
- Le chapitre n°3 déroule, sur une cinquantaine de pages, des descriptions étoffées de nombreux cas rencontrés par chacun des éleveurs contributeurs, des remèdes donnés, de leur recherche et de leurs résultats parfois miraculeux, parfois suffisants pour sauver une bête, d'autres fois absents.
- Le chapitre n°4 enfin, propose au lecteur une explication des notions clefs et des gestes de la pratique homéopathique. Alain y présente l'homéopathie uniciste, puis, entre autres, le rôle des symptômes et de leur recherche en homéopathie vétérinaire, ainsi que les deux outils du praticien homéopathe que sont le *Répertoire* et la *Matière Médicale*.

Je dois l'avouer, c'est avec un certain sentiment de désarroi que j'ai refermé ce livre après en avoir lu les dernières pages lors de ma première semaine de stage. Qu'allais-je bien pouvoir rajouter de plus à cet ouvrage, moi, qui n'avais que six mois de stage, une douzaine d'entretiens et quelques journées passées avec des éleveurs, pour découvrir leur pratique de l'homéopathie en élevage, leurs relations avec leurs animaux et leurs échanges en collectif ? Que pouvais-je dire de plus sur ces éleveurs qui allaient se trouver impliqués dans mon enquête ? N'étaient-ils pas aux prises avec les mêmes questions depuis plus de vingt ans, ne venaient-ils pas tout juste d'en faire un livre, préfacé de surcroît par une sociologue de renom, Jocelyne Porcher, qui en cinq pages répondait à la plupart des interrogations de mon offre de stage ? Pour le jeune lecteur que je suis en matière de littérature ethnométhodologique (courant qui invite à repenser le rôle des chercheurs en sciences sociales en pointant la capacité des acteurs à produire eux-mêmes les documentations de leurs propres activités (Garfinkel, 1967), il y avait là un paradoxe, une contradiction

presque, qu'il m'était difficile de résoudre. Heureusement pour moi, mes premières semaines d'enquête et mes premiers entretiens allaient vite me rassurer. Et ce, en me donnant l'occasion de voir émerger des problématiques et des sujets qui, tout en faisant écho aux thématiques qui sont celles de ce livre, venaient les compléter, les prolonger, et me montrer qu'il existait encore de nombreux plis de l'expérience des éleveurs du Diois avec l'homéopathie, dont il était possible de rendre compte. Par ailleurs, je comprenais que mon enquête gardait quelques spécificités. Tout d'abord l'enquête arrivait 5 ans *après* la rédaction du livre et pouvait se penser comme une forme d'actualisation de l'effort réflexif qui fut celui des membres de l'association. Une actualisation donc, mais aussi une extension de l'enquête à des éleveurs ayant commencé l'homéopathie plus récemment. Une relocalisation également, autour de l'homéopathie telle qu'elle se pratique sur le territoire du Diois. Une focalisation enfin, sur la question de l'apprentissage *en collectif*, thématique présente dans le livre mais ne constituant pas le cœur de sa problématique. D'autre part, la spécificité de mon enquête tenait aux publics auxquels elle allait s'adresser : aux éleveurs entre autres, mais aussi au groupe de chercheurs participant du projet de recherche COTRAE.

Ainsi, si ma lecture du livre *Homéopathie à la Ferme*, couplée à ma participation à la première veillée du 7 février, a constitué un des matériaux de base sur lequel j'ai construit le guide d'entretien pour engager la discussion avec les éleveurs sur leur pratique collective de l'homéopathie, je l'ai par la suite vite mise de côté (sur les conseils d'Elisabeth), pour n'y revenir que plus tard, au moment de la construction des analyses qui s'articulent dans ce mémoire.

Lectures des éleveurs : quelle valeur pour les récits d'Homéopathie à la Ferme ?

Reste que, plutôt qu'à un sentiment désarroi, le fait de considérer ce livre comme un *account* de l'expérience des éleveurs du Diois¹⁷, aurait d'avantage dû inviter à une réflexion sur les usages et les appropriations qui en sont faits. Car un *account*, au sens de Garfinkel ne saurait être qu'un produit destiné à la seule contemplation de ce qu'il représente : il est le véhicule de nos façons de faire telles qu'elles sont *à venir*. Quelle place ce livre tient-il au sein de l'expérience des éleveurs du Diois concernés par mon enquête ? Comment se saisissent-ils des histoires qui y sont racontées ?

C'est sur ce point que peut être observé un nouveau lien entre l'association et la dynamique du Diois qui existe autour des formations et des veillées. Car si nous avons pu voir que la plupart des éleveuses participant aux formations n'est pas impliquée dans les activités de l'association, notons en revanche que nombre d'entre elles sont en possession du livre *Homéopathie à la Ferme*. Et rares sont les fermes sur l'étagère desquelles je n'ai pas vu le livre, qui constitue souvent pour ses lecteurs un véritable élément d'accompagnement

¹⁷ C'est le terme qu'utilise Garfinkel pour qualifier les comptes rendus que les acteurs font de leurs activités et ethnométhodes (1967).

dans leur pratique de l'homéopathie. Des quelques discussions que j'ai pu avoir à ce sujet, il est apparu que les éleveuses tiraient de sa lecture à la fois des connaissances pratiques – qu'elles intègrent dans leur quotidien ; mais aussi un sentiment d'émotion, qui leur redonne confiance, notamment face à des coups durs, la mort d'une bête à laquelle elles étaient attachées, par exemple. Une fois de plus, on retrouve sur ce point la double valeur de l'homéopathie telle qu'elle se pratique en collectif dans le Diois : celle d'un appui technique (via les nombreux cas détaillés par le livre) et celle d'une *ouverture* aux autres éleveurs du point de vue de l'enjeu souvent douloureux que représente la santé animale au sein d'un élevage (selon l'expression d'Agnès). Le témoignage de Delphine ci-dessous est particulièrement évocateur de cette seconde dimension :

Delphine - *Homéopathie à la Ferme : ce bouquin je l'ai lu 4 fois, j'en ai même pleuré, hein.*

Louis - *Ouais...?*

Delphine - *Oh oui... C'est... et pourtant ce n'est que de l'homéopathie tu vas me dire, mais ça m'a touché, je trouve ça fabuleux (...). C'est plein d'histoires dans lesquelles on se retrouve. Je veux dire, on s'attache à nos animaux et c'est dur des fois de les voir partir... t'as certains animaux quand ils partent ça fait chier quoi. Parce que tu n'y es pas arrivée, que tu te sens responsable et... Parce que forcément l'homéopathie ce n'est pas 100 % de réussite hein. C'est bien moins... et parfois tu as des cas miraculeux, et là c'est beau... et ça tu le retrouves dans le livre (...) Et puis je crois aussi que ce qui m'a fait pleurer avec ce livre, c'est son humanité. C'est à dire qu'on est éleveurs, donc forcément on est blindés : on ne va pas à chaque fois vivre ça mal parce que sinon on s'en sortirait pas mais... Mais on reste humains, sensibles, et il y a des fois où, c'est dur à vivre, de perdre une bête. Et ça, le livre en parle, il met très bien les mots dessus.*

3° Activités récentes de l'association Homéopathie à la Ferme

Nous venons de voir dans les pages précédentes que l'association s'est historiquement constituée autour du projet d'écriture du livre *Homéopathie à la Ferme, des éleveurs racontent*. Pour autant, et depuis la publication de ce dernier en 2011, le groupe des éleveurs qui la composent, ainsi que Christel et Alain, ont continué de se voir, intégrant même une nouvelle personne, et s'impliquant dans de nouvelles activités. Je ne m'étendrai que très brièvement sur ces activités de l'association, parce que je n'ai pas rassemblé suffisamment d'informations sur la façon dont elles s'organisent et sur les objectifs qui les sous-tendent, pour pouvoir en traiter dans les détails. Mais je tiens toutefois à en rendre compte, car elles montrent le caractère dynamique de cette association, qui continue de se projeter dans son rôle de transmission autour de l'homéopathie en élevage, celui-là même qui avait motivé la rédaction du livre.

Trois types d'activité me semblent pouvoir être distingués dans ce qui rassemble aujourd'hui les membres du groupe de l'association. Tout d'abord l'activité historique de

promotion du livre ; ensuite, une activité de formation à destination de groupes d'éleveurs situés en dehors du territoire du Diois ; enfin, et de nouveau, une activité de rédaction, d'un petit fascicule ou guide pratique, dédié aux éleveurs et bergers.

Promotion du livre « Homéopathie à la Ferme »

La promotion du livre se traduit concrètement par la participation de membres de l'association à des évènements liés à l'élevage et/ou à la santé animale de manière générale. Ainsi l'association a ces dernières années tenu ou partagé des stands dans des salons, comme le Salon Tech & Bio à Bourg-lès-Valence dans la Drôme, un salon professionnel et international de techniques agricoles bio et alternatives. Elle s'est aussi déplacée jusqu'en Bretagne à l'occasion du salon de la vache nantaise, Victor me l'a raconté, afin de répondre à l'appel d'un groupe de vétérinaires qui avait fait appel à leur témoignage, dans l'optique de monter eux aussi un groupe d'échange avec des éleveurs. Cette année encore l'association sera présente sur le salon Tech & Bio.

Formations en homéopathie

La participation des membres de l'association à des formations en homéopathie en tant qu'intervenants est plus récente. Elle date de l'année 2016. Sur trois journées en octobre de l'année passée, l'association a ainsi organisé, en partenariat avec le Cfppa de Nyons¹⁸, une formation s'adressant « *aux éleveurs et aux bergers désireux de découvrir l'homéopathie vétérinaire ou d'approfondir leurs connaissances personnelles* ». Le déroulé de ces trois journées a été animé par Agnès, Victor, Jean Lou, Alain, ainsi que par Françoise, une bergère, devenue récemment active dans l'association. Une première journée, celle du 24 octobre, était consacrée à la présentation de la méthode homéopathique et de ses outils (le *Répertoire* et la *Matière Médicale*), ainsi qu'aux témoignages de Victor, Agnès et Jean Lou. Durant la seconde journée, celle du 25 octobre, la visite de deux élevages laitiers, caprins et ovins était organisée. L'objectif était de travailler l'observation des animaux, leur écoute, et l'examen complet d'une bête malade. La troisième et dernière journée de ce programme de formation, en salle de nouveau, avait pour objectif d'illustrer la recherche des remèdes dans le *Répertoire* et la *Matière Médicale*, à partir des symptômes observés. Cette journée s'est terminée par « *une table ronde pour envisager les modalités d'un futur accompagnement* » pour les éleveurs participants de ces formations – accompagnement à la constitution d'un groupe. Comme me l'a expliqué Victor, « *maintenant que le livre a été écrit, le but de l'association c'est de participer à la mise en place d'autres groupes comme celui du Diois* ». Ces derniers mots sont intéressants, puisqu'ils signifient en quelque sorte que lorsqu'ils interviennent dans ce type de formation, les éleveurs agissent comme porte-paroles, ou témoins de l'expérience du Diois.

¹⁸ Cfppa : Centre de Formation Professionnelle et de Promotion Agricole. Il s'agit d'un établissement public d'enseignement technique.

C'est une volonté « *d'exporter le modèle* » et de « *faire des petits* » m'a dit Alain ironiquement, au sujet de ces diverses interventions des membres de l'association dans le cadre de formations en homéopathie. L'expérience de formations en collaboration avec le Cfppa de Nyons sera d'ailleurs renouvelée, dès le mois d'octobre prochain (2017). Notons par ailleurs que, principalement sous l'impulsion d'Alain, d'autres groupes d'éleveurs sont nés ces dernières années, notamment à Ribiers dans les Hautes-Alpes, autour de propriétaires de chevaux.

Ces formations organisées par l'association *Homéopathie à la Ferme* à Nyons ne sont pas les seules occasions pour ses membres de partager leur expérience au-delà des frontières du Diois. Ainsi, Alain a été contacté par l'AVEM et la COPAV, une association et une coopérative d'éleveurs et de vétérinaires de l'Aveyron, pour intervenir dans une formation en tant que vétérinaire homéopathe. Il s'est rendu sur place en compagnie de Jean Lou et Victor. 25 éleveurs ont fait le déplacement, ce jour-là, pour les écouter, m'a souligné Alain, précisant qu'une dizaine seulement était attendue à l'origine. Cette première journée de formation ayant connu un certain succès, l'expérience a été renouvelée : en avril dernier, Jean Lou et Victor se sont déplacés seuls afin d'intervenir une seconde fois pour l'association *Homéopathie à la Ferme*.

Rédaction d'un livret pratique à l'attention des éleveurs et bergers

C'est le dernier projet en date sur lequel travaille l'association, il est en train de voir le jour, cet été 2017. Certains membres de l'association avaient en effet rendez-vous chez les Meurot durant la deuxième quinzaine de juillet, afin d'entamer la rédaction d'un petit livret. De quoi s'agit-il exactement ? J'en sais peu chose car l'idée était encore à l'état de projet lorsque j'ai fini mon enquête. Pour ce que j'en ai compris, il s'agit d'un fascicule au format plus léger que le livre *Homéopathie à la Ferme*. Un guide, facile d'utilisation, qui pourra être emporté et utilisé par des éleveurs et/ou bergers depuis leurs alpages. Via Françoise Saunier, nouvelle membre active de l'association *Homéopathie à la Ferme*, le projet de ce petit fascicule s'effectue en partenariat avec une autre association, l'association des bergers Rhône-Alpins.

*

Initialement créée autour du projet de publication du livre, l'association *Homéopathie à la Ferme*, comprenant un certain nombre d'éleveurs du Diois, est donc toujours active dans le domaine de l'homéopathie en élevage. Son rayon d'activité se situe au niveau national, ou du moins sur le quart sud-est de la France, si l'on excepte l'intervention au Salon de la Vache Nantaise. Un rayon qui dépasse donc largement le territoire du Diois, voire en est indépendant, car je n'ai pas identifié d'activité de l'association qui soit à proprement parler dans le Diois. En effet, les formations organisées par Christel (membre de l'association) le sont au nom de la Chambre d'Agriculture, et les veillées le sont avant tout au nom des éleveurs et de leur dynamique. Toutefois, et comme

nous avons pu le montrer dans la sous-partie précédente, les veillées se voient consacrées par la participation active et essentielle de quatre membres de l'association. De plus, elles semblent correspondre dans l'esprit d'Agnès, leur initiatrice, à des réflexions qui sont en cours au sein de l'association.

Je veux parler ici d'une réflexion autour du renouvellement de ses membres que je sais présente au sein de l'association. Ainsi, comme le précisait Alain sur le ton de l'humour, dans un contexte où la plupart des membres de l'association « *commencent à se faire vieux* » et que, le concernant, il envisage de se mettre petit à petit en retrait dans les années à venir (notamment du point de vue de son rôle de formateur), se pose donc la question de ce qui fait la pérennité non seulement de l'association et de ses activités de transmission-diffusion, mais aussi et plus largement de la dynamique du Diois en tant que telle. Car cette dernière repose en grande partie aujourd'hui sur le rendez-vous des formations de la Chambre et la présence d'Alain. Et c'est sans doute à ces enjeux là que faisait référence Danielle dans la sous-partie précédente, lorsqu'elle soulignait l'importance des veillées en ce qu'elles venaient des éleveurs eux-mêmes, précisant que c'était là un gage de « *durabilité* ».

La nouvelle génération des éleveuses présentes en formation pourrait-elle envisager de rejoindre l'association Homéopathie à la Ferme, afin de disposer d'une structure juridique dans laquelle inscrire la dynamique du Diois ? C'est une question que j'ai vu soulevée par Danielle et Agnès qui en discutaient avec Isabelle et Chantal à la fin de la veillée du mois de février, et que je me suis par la suite posée durant cette enquête. Comme me l'a fait remarquer Christel en juin, la réponse est sans doute un peu plus compliqué qu'il n'y paraît. Car il n'est pas impossible que ce qui fasse le succès de cette dynamique du Diois, son caractère précisément « *dynamique* », réside dans le fait qu'elle ne se fige pas autour d'un groupe aux contours définis par un système d'adhésion et que les entrées et les sorties soient possibles.

Conclusion

Par leur existence sur une durée plus ou moins longue et par leur formalisation à des degrés variables, les formations de la Chambre d'Agriculture, les veillées, et l'association *Homéopathie à la Ferme* constituent les trois pôles d'activités ayant trait à l'homéopathie en élevage, autour desquels s'incarne ou du moins s'est trouvée saisissable la dynamique du Diois.

Une définition de la dynamique du Diois ?

Il est donc possible d'esquisser une définition de la dynamique du Diois par le biais de ces trois activités, qui rassemblent une pluralité d'acteurs autour de l'homéopathie. C'était là l'enjeu du recours à la ficelle « *voir les gens comme des activités* » [Becker 2002]. Bien évidemment, cette définition ne doit pas être prise pour ce qu'elle n'est pas : une

définition normative de ce que l'ont *doit entendre* par dynamique du Diois. Elle ne se veut ni formalisante (ce serait un comble), ni fixe, ni exhaustive : c'est une photo, plus ou moins animée, qui a été prise afin de nous permettre de saisir comme objet de réflexion cette dynamique collective du Diois et son originalité¹⁹.

Qu'en avons-nous retenu ? Que cette dynamique s'inscrit dans un pluralisme de pratiques collectives de l'homéopathie, qui s'enracinent dans une histoire commune autour d'acteurs centraux comme Alain (vétérinaire), Christel (conseillère de la Chambre d'Agriculture) ou Agnès (éleveuse). En fonction des activités qui la consacrent, la dynamique du Diois rassemble des groupes aux compositions différentes, se recoupant néanmoins partiellement. Via les veillées notamment, des ponts s'observent entre la génération du Livre, et le groupe des récentes formations de la Chambre d'Agriculture.

Nos analyses de ce qui se joue dans les formations, dans les veillées et dans les lectures du livre *Homéopathie à la Ferme*, ont par ailleurs permis de mettre en avant certains éléments qui font la valeur de ces activités collectives, du point de vue de l'apprentissage de l'homéopathie par les éleveurs du Diois. Ainsi, nous avons pu observer que ces activités constituent tout d'abord un appui technique dans la pratique de l'homéopathie, en permettant notamment des partages d'expérience entre éleveurs et un perfectionnement de leur méthode de diagnostic homéopathique. Mais nous avons aussi mis en évidence combien cette pratique de l'homéopathie en collectif dépasse le cadre d'un appui technique. Elle révèle aussi d'une expérience primordiale *d'ouverture* aux autres, sur les enjeux cruciaux et souvent éprouvants que représente la santé animale au sein d'un élevage. En ce sens, les formations et les veillées peuvent être appréhendées à la fois comme des espaces de perfectionnement d'une technique nécessitant un apprentissage sur le long terme mais aussi comme des espaces de sociabilité nécessaire à une émancipation de la « *paysannerie triste* », selon l'expression d'Agnès.

À ce stade de notre rapport, nous avons surtout appréhendé d'un point de vue global les trois activités et les espaces qui les consacrent. À de rares occasions seulement, avons-nous vu apparaître des éléments ayant trait à la pratique homéopathique en soi, pratique destinée avant tout au soin d'animaux d'élevages (lesquels sont absents ou presque de ces cinquante premières pages). Ceci nécessite un passage obligé, si nous voulons prolonger notre enquête sur « *le rôle d'un collectif dans l'apprentissage de l'homéo* ». Saisir et qualifier la dimension collective dans la pratique même de l'homéopathie, est l'objectif de la seconde partie de ce rapport.

¹⁹ Si tant est que cette expression de « dynamique collective du Diois » soit communément partagée par plus de deux personnes (Christel et moi), il n'est pas impossible que je sois le seul à avoir pensé avec autant d'acharnement le phénomène du Diois en ces termes. C'est sans-doute là le propre des sociologues : ils passent tant de temps à dire le social, que tels les curés qui font la religion en disant la messe, ils en finissent par devenir les instituteurs. Un rôle dont je ne cherche pas à me défaire dans l'absolu – c'est là ma façon d'envisager une « sociologie impliquée », mais à l'égard duquel je compte bien cultiver quelques capacités réflexives.

Partie 2

Une pratique collective de l'homéopathie

Introduction

À ce stade de notre réflexion, nous avons abordé des activités collectives et leur rôle dans l'apprentissage de l'homéopathie, mais sans nous être intéressés à la pratique de l'homéopathie elle-même. L'objectif de la première partie de ce mémoire était en effet de nous donner des points de repères, pour appréhender au mieux une dynamique collective relevant de l'enchevêtrement de plusieurs types d'activités, différents par leurs objets comme par leurs compositions respectives. Partant, et décrivant ces activités avec les éleveurs qui y participent, nous avons même commencé à qualifier ce qui fait la valeur de ces expériences : d'une part un appui technique à la pratique de l'homéopathie, d'autre part un espace d'ouverture et d'échanges entre éleveurs à l'emploi du temps obligeant. Mais procédant ainsi, plutôt qu'une analyse de la pratique de l'homéopathie telle qu'elle se trouve travaillée lors de ces rendez-vous, ce sont avant tout des espaces et des moments dans leurs aspects généraux dont nous avons pu saisir la teneur.

Cette partie a pour objectif d'illustrer comment, en situation, et « *face à un cas* » d'animal malade, la dynamique collective, que nous avons commencée d'identifier en première partie, se trouve prolongée. Cette approche par l'activité de diagnostic, c'est-à-dire par les situations de soins aux animaux en tant qu'elles constituent le dénominateur commun des expériences en homéopathie des éleveurs que j'ai rencontrés, permet de faire apparaître d'autres formes « d'agir à plusieurs », caractéristiques de la dynamique du Diois :

- Des entraides entre éleveurs en dehors des moments spécifiquement dédiés aux formations et veillées.
- Mais aussi le rôle d'Alain (vétérinaire homéopathe à la retraite) qui, en dehors des formations qu'il dispense, se rend disponible pour accompagner par téléphone de nombreux éleveurs lorsqu'ils font face à des cas d'animaux malades.
- Enfin, *last but not least*, cette approche fait apparaître la place prépondérante et originale de l'animal soigné par homéopathie en tant qu'il se trouve interrogé comme individu.

À l'appui d'un premier cas, celui d'une chèvre nommée Pampille, et du processus de sa résolution, nous proposerons, sous forme de *réseau* (Latour 1993, 2006), une représentation graphique de la liste des acteurs et des entités susceptibles d'être mobilisés dans le processus d'un diagnostic homéopathique (2-A). Ce schéma constituera le point de départ d'une série de questionnements qui organisera nos réflexions pour cette deuxième partie. Ainsi, avec d'autres cas, celui de Mélusine ou encore de Ressuscitée, nous questionnerons, dans les termes d'une sociologie de la traduction (Akrich et *al.*, 2006), les relations qui se nouent entre éleveurs, animaux et vétérinaires (2-B), puis plus spécifiquement encore, celles qui s'établissent entre les éleveurs et leurs animaux, au travers du processus de diagnostic homéopathique (2-C).

A. « Face à un cas », un réseau d'acteurs mobilisables

Pourquoi s'intéresser à des cas et à leurs diagnostics ? Parce qu'ils constituent à mon sens l'activité la plus typique de la pratique de l'homéopathie à laquelle s'attachent les éleveurs que j'ai rencontrés. Qu'est-ce en effet que pratiquer l'homéopathie pour un éleveur, sinon le fait de se retrouver en situation de soigner un animal avec un remède homéopathique ? Or, et c'est ce que mes participations aux veillées m'ont très vite fait comprendre, chercher et trouver le bon remède, celui qui guérira l'animal malade, n'est pas une mince affaire. Souvenons-nous, c'était d'ailleurs aussi ce que avait pointé Géry Dufernez, éleveur de porcs et de veaux dans son interview de trois minutes à France 3 Hauts-de-France: « *quand on pique, on cherche la tranquillité, tandis qu'avec l'homéopathie on est obligé de **faire une recherche*** ». Autrement dit, s'il existe une séquence de la pratique de l'homéopathie pour laquelle il serait justifié de parler en termes d'apprentissage, de perfectionnement, ou encore d'expérience de l'éleveur, c'est bien celle du diagnostic homéopathique.

D'où la raison de cette attention particulière que nous accorderons à l'activité de diagnostic durant la suite de ce mémoire. L'objectif ? Saisir l'homéopathie en actes, analyser le processus de diagnostic homéopathique, en proposer une représentation sous forme de réseau, et pouvoir ainsi décrire et questionner le plus finement possible le rôle du collectif comme qualité de l'agir à plusieurs des éleveurs du Diois, ainsi que la relation éleveur-animal telle qu'elle se définit au travers de ce processus.

1° Le cas de Pampille, récit d'une guérison collective

Pampille est une chèvre du troupeau de la Ferme de la Tournelle. Un après-midi d'hiver, pendant les premières traites à la mi-février, Audrey remarque que Pampille se comporte bizarrement. Le problème arrive « *d'un seul coup* » pour cette chèvre « *qui avait fait une belle mise bas de nuit, à l'automne dernier* » et qui était « *sèche dès le lendemain* ». Les symptômes qu'elle observe chez Pampille ne sont pas des moindres : Pampille se tient à l'écart du reste troupeau, reste debout, prostrée. Elle a le regard hagard, grince des dents, sa salive est écumante et blanche. Si Audrey remarque tout de même qu'elle fait encore des crottes normales, elle s'aperçoit très vite qu'elle ne s'alimente plus. En lui prenant sa température, elle découvre qu'elle est en état d'hypothermie. Sa température est de 37,4° au lieu des 39° normaux pour une chèvre. Les symptômes sont donc graves, car les chances de vie d'une chèvre en hypothermie sont généralement peu élevées. Une fois la traite terminée, Audrey se met aussitôt à chercher un premier remède à l'aide de son *Répertoire* et de sa *Matière Médicale*. Elle trouve *Nux vomica*.

Aucune évolution positive ne s'en suit dans la soirée, une aggravation progressive des symptômes répertoriés s'observe même. Audrey « *panique* » devant l'état de sa chèvre qui empire. Comme il est tard, elle renonce à appeler Alain : « *c'est plutôt le matin qu'on l'appelle normalement* ». Sauf que Pampille ne pourra vraisemblablement pas attendre le lendemain matin. Avec Yann son mari, ils se questionnent sur la bonne stratégie à adopter. Ils hésitent à la « *soulager* », pour ne pas la laisser souffrir toute la nuit et la retrouver morte le lendemain²⁰. Une chose est sûre en tout cas, il n'est pas possible pour eux d'avoir recours à un médicament de la médecine allopathique, car il leur est difficile de savoir ce qui est arrivé à Pampille et de quoi elle souffre. L'homéopathie, parce qu'elle soigne le malade et la façon dont il signe sa maladie, indépendamment de la nature de cette dernière, est, dans cette situation précise, leur seul recours possible.

Quelques jours plus tôt, le 8 février, Audrey avait participé à la première veillée de la saison 2017 qui s'était tenue au Bès à Saint-Roman, chez les Meurot. Rappelons-le, Jean Lou et Danielle Meurot sont un couple d'éleveurs de brebis laitières de Vachère en Quint. Jeunes retraités, ils possèdent une solide expérience de l'homéopathie qu'ils ont pratiquée avec leurs bêtes depuis les années 80. Membres de l'association et co-auteurs du livre *Homéopathie à la Ferme, des éleveurs racontent*, ils en sont venus à participer aux veillées par leur contact avec Agnès. Si la plupart des éleveurs rencontrés connaissent les Meurot de par leur « *engagement* » pour une agriculture paysanne depuis de nombreuses années, beaucoup m'ont expliqué ne pas avoir eu l'occasion de les fréquenter régulièrement, avant qu'ils ne s'impliquent dans les veillées organisées par Agnès. C'est le cas de Chantal comme nous l'avons vu plus haut, mais c'est aussi celui d'Audrey. Depuis la veillée du 8 février, elle a recroisé les Meurot sur le marché de Die et ils lui ont demandé des nouvelles de ses chèvres tout en lui répétant de ne pas hésiter à les appeler si jamais elle avait un problème.

C'est ainsi qu'Audrey décide d'appeler Jean-Lou, afin de lui demander un conseil pour Pampille. « *On va tenter* » se dit-elle, « *on verra bien s'ils sont disponibles, si ça les embête ou pas...* ». « *Pas du tout* » répondent les Meurot depuis Le Bès, « *ne bouge pas, on est avec Victor, on va sortir le Répertoire et on va chercher* ». Ce n'est pas une soirée de *Répertoire* de plus qui leur fait peur. Audrey entreprend donc de leur décrire les symptômes, et ce qu'elle a déjà donné comme remède. Les autres prennent note, lui posent des questions, demandent plus de précisions sur certains points, commencent de réfléchir à haute voix. « *On te rappelle* ».

Qu'est-ce qu'une bonne observation ? Comment s'y prend-t-on pour choisir le bon remède dans l'immensité de la *Matière Médicale* qui compte plusieurs centaines de remèdes différents pouvant chacun être indiqués pour les milliers de symptômes recensés dans le *Répertoire* ? Ce sont là deux questions que j'ai posées à Jean Lou et Danielle, quelques jours

²⁰ C'est du terrible dilemme de l'euthanasie qu'il s'agit lorsqu'Audrey évoque ici son hésitation et celle de son mari Yann face au cas de Pampille.

plus tard au lendemain de la seconde veillée de ce printemps, celle du 6 mars. « *Les homéopathes disent souvent qu'il faut trois signes bien observés et bien établis* » pour qu'une observation soit suffisamment complète, m'ont-ils répondu. C'est ce qu'on appelle **le trépied**. Si possible, les trois symptômes du trépied sont de nature variée (locaux, généraux, et psychologiques). Lorsque les observations sont riches, il convient de prioriser certains symptômes, ceux qui formeront le trépied, par rapport à d'autres symptômes qu'une bête est susceptible d'exprimer. Cette étape de distinction porte elle aussi un nom, on parle de **hiérarchisation des symptômes**. Elle s'effectue « *en fonction de la valeur* » des symptômes obtenus. C'est-à-dire, « *de ce qui semble le plus important, le plus typique au regard de ce qu'exprime la bête* ».

Une fois le trépied établi, il s'agit ensuite de le répertoire, c'est-à-dire de « *chercher des correspondances* » entre ces symptômes observés et ceux qui se trouvent dans les différentes rubriques du *Répertoire*. Car ce que les animaux donnent à voir ne trouve pas toujours de **signification homéopathique** du premier coup. Les symptômes ainsi répertoriés, il faut alors noter sous forme de liste les remèdes auxquels chacun d'entre eux conduit. Vient ensuite le moment de choisir un remède. Un choix qui s'établit autant sur une connaissance « *intuitive* » des vertus de chaque remède et sur une capacité à « *sentir l'expression* » d'un remède chez le malade observé, que sur une opération de croisement systématique des listes de remèdes obtenues pour chacun des symptômes du trépied. En fonction de la fréquence d'apparition des différents remèdes, un ou plusieurs remèdes se distingueront des autres. Lequel d'entre eux sera le bon ? C'est pour finir la *Matière Médicale* qui permet à l'homéopathe de se décider. L'ouvrage, par la description fine qu'il donne de chaque remède, assure à l'éleveur de ne pas se tromper. Si le remède initial ne correspond pas tout à fait à ce qu'exprime le malade diagnostiqué, il peut l'orienter sur d'autres remèdes possibles.

C'est donc à cette activité faite de recherche de correspondances, de hiérarchisation, de sensations, et de croisements, que Jean Lou, Danielle et Victor se sont attelés ce soir de février, afin de trouver le remède de Pampille. Quelques dizaines de minutes plus tard, la maisonnée Meurot rappelle Audrey : à trois, ils ont bien débattu entre eux, ils ont eu plusieurs raisonnements différents, et ils ont fini par s'entendre sur le polychreste *Arsenicum album* dans l'intention de faire remonter la température de Pampille²¹. Durant le reste de la soirée, Audrey descend trois fois jusqu'à sa bergerie pour donner *Arsenicum* à Pampille, tout en lui prenant sa température régulièrement. Mais l'état de la chèvre ne semble pas évoluer favorablement, et aux alentours de minuit Audrey remonte se coucher avec « *tel que c'était parti* », la certitude « *de ne pas la retrouver vivante le lendemain* ».

²¹ On trouve une définition des polychrestes dans le lexique du livre *Homéopathie à la Ferme*. Le terme désigne « *un groupe de remèdes qui sont les plus fréquemment indiqués, donc prescrits, dans la pratique quotidienne des homéopathes. Il s'agit des remèdes sur lesquels nous avons le maximum de symptômes dans la Matière Médicale et qui se trouvent donc inscrits dans un grand nombre de rubriques du répertoire.* »

Le lendemain matin à 6h00, à la grande surprise de Yann et Audrey, les symptômes manifestés par Pampille ont évolué, et celle-ci est toujours vivante. Elle n'est pas guérie, mais elle semble aller mieux : elle mange de nouveau, et surtout, sa température est remontée, ce qui constituait son symptôme le plus grave. Toutefois, les autres symptômes persistent, et en fin de matinée, de nouveaux symptômes apparaissent même. Audrey remarque que Pampille cligne fréquemment des yeux, « *comme si elle était atteinte nerveusement* ». Ce à quoi s'ajoute le fait que sa salive, blanche et écumeuse la veille, prend peu à peu une couleur rouge sang. Au téléphone avec les Meurot, qui rappellent pour prendre des nouvelles, un deuxième processus de diagnostic s'enclenche et l'ensemble des nouveaux signes observés par Audrey, puis répertoriés par le groupe, conduisent les éleveurs à opter pour un second remède, un autre polychreste, *Belladonna*, en 9 CH²². Les heures passent, une nouvelle journée se termine durant laquelle Pampille est transférée dans l'infirmerie de la chèvrerie de La Tournelle. Bien qu'elle continue toujours de grincer des dents, son état s'améliore peu à peu et elle multiplie les signes témoignant d'une possible guérison. Le lien est maintenu entre Audrey et les Meurot, qui s'appellent régulièrement pour se donner des nouvelles de Pampille et suivre l'évolution de son état. La progression est toutefois lente. Au bout de quelques jours, Jean Lou décide de monter à la Ferme de la Tournelle accompagné de Victor, un trajet d'une demi-heure environ depuis Le Bès. Ils viennent voir Pampille de leurs propres yeux. Leur constat est plutôt rassurant : s'ils la savaient en meilleure forme, ils imaginaient toutefois une chèvre plus mourante que celle qu'ils ont en face d'eux ! Audrey confirme alors combien son état a progressé depuis le premier soir. Mais Pampille n'est pas guérie. Démarre ainsi une troisième séquence de diagnostic, prenant en compte la persistance des symptômes mais aussi et surtout la dynamique de guérison dans laquelle la chèvre se trouve depuis que *Belladonna* lui est donné. Ces évolutions positives conduisent les réflexions des trois éleveurs à décider de ne pas prendre le risque de bouleverser cette dynamique et de « *continuer avec Belladonna* mais en augmentant la dilution, c'est-à-dire en passant de *Belladonna* 9 CH à *Belladonna* 15 CH. « *C'est à partir de ce moment-là que la bête a desserré les dents, qu'elle a cessé de les faire grincer, qu'elle a diminué ses sécrétions de baves et ses clignements des yeux* », m'expliquera Jean Lou une quinzaine de jours plus tard.

Au fil des heures puis des jours qui suivent, la chèvre finit par se rétablir. À la fin du mois, Pampille quitte l'infirmerie et rejoint le reste du troupeau. Une « *réintroduction rapide qui s'est très bien passée* », raconte Audrey. Ce qui, précisons-le, n'est pas toujours le cas au sein d'un troupeau de chèvres, du fait de leur tempérament grégaire. Bref, « *Pampille est redevenue ce qu'elle était avant* », me dit Audrey. Et moi de conclure durant notre entretien

²² « 9 CH » : il s'agit de dilution, les remèdes homéopathiques étant préparés sur la base de dilutions de teintures mères. Une première dilution au centième aboutit à la 1^{ère} CH, une deuxième à 2CH etc. Le choix de la dilution est partie intégrante du diagnostic homéopathique. Car par un effet de dynamisation, les dilutions influent sur la puissance d'un remède. J'ai toutefois choisi d'écarter la question des dilutions des analyses de ce mémoire en raison de ma compréhension trop lacunaire des enjeux qui sont inhérents à cet aspect de la pratique homéopathique.

qu'elle était donc « *redevendue une chèvre normale* »... « *Ah non pas du tout !* » me répond-elle du tac au tac : c'est seulement dans le sens où elle a retrouvé le comportement qui était le sien avant. Car Pampille a toujours été « *une chèvre spéciale, difficile à attraper, très sauvage, qui fait des bonds en l'air quand on la branche sur le quai de traite* ». Des spécificités de caractère qu'elle avait d'ailleurs perdu durant sa maladie et qui rendent d'autant plus probante sa guérison : « *on a retrouvé le lion qu'elle était avant, et c'est que tout va bien (...). On continue de la surveiller, voir si ses symptômes nerveux reviennent, parce que ça pourrait se manifester de nouveau. Mais non : depuis, plus rien.* »

C'est donc ainsi que s'est terminé le cas de Pampille, que j'ai pu de mes propres yeux la voir bondir sur le quai de traite, lorsque j'ai visité la Ferme de la Tournelle, à la fin du mois de mai. Notons toutefois qu'une dernière étape est susceptible d'attirer notre attention dans cette enquête : le soir du lundi 6 mars, seconde veillée de l'année 2017 organisée chez les Meurot, carnet en main, Audrey, assistée des témoignages et explications de Jean Lou et Victor, y a restitué le processus de résolution du cas de Pampille, pour les cinq autres élèveuses présentes ce soir là. Un compte rendu collectif sur lequel s'est d'ailleurs principalement appuyé le présent compte rendu. Nous reviendrons en troisième partie de ce mémoire sur cette dernière étape, et sur l'enjeu qu'elle soulève du point de vue d'une réflexion sur les capitalisations d'expérience entre éleveurs. Pour ce qui est de cette deuxième partie, l'enjeu auquel nous allons nous attacher consiste en celui de proposer une représentation graphique du cas que nous venons de documenter.

2° Un agir en réseau

Le cas de Pampille nous intéresse, parce qu'il constitue une illustration assez complète du diagnostic homéopathique tel qu'il est susceptible de s'opérer selon un processus fait d'inflexions successives. Il donne aussi une bonne idée de comment peut fonctionner la dynamique du Diois, lorsqu'une élèveuse comme Audrey se retrouve « *face à un cas* ». Grâce aux comptes rendus détaillés des protagonistes, nous avons pu restituer le déroulé de ce cas. Mais l'objectif de ce mémoire étant de rendre compte avec le plus de précisions et de clarté possible de l'agir à plusieurs des éleveurs du Diois, nous allons rajouter une couche d'analyse à ce compte rendu que les acteurs font d'eux-mêmes. L'objectif de cette opération étant de faire un fromage, non pas de chèvre, mais du caractère collectif de cette expérience, en faisant subir quelques transformations au matériau que nous venons de restituer.

Plus précisément, je l'ai annoncé en introduction, je voudrais, sur la base de ce cas, proposer une représentation générique qui, sous la forme d'un réseau, essaye de schématiser la situation dans laquelle se trouve un éleveur lorsqu'il se trouve aux prises avec la nécessité de soigner une de ses bêtes avec un remède homéopathique ; remède qu'il doit chercher et choisir. L'objectif de ce schéma est de représenter la diversité des acteurs potentiellement

impliqués dans le processus d'un diagnostic homéopathique. Par souci d'allègement de mon propos, il m'arrivera par la suite de me référer à ce schéma via l'abréviation « RESDHOM », pour : **r**éseau des **a**cteurs mobilisables en situation de **d**iagnostic **h**oméopathique.

Quelques précisions supplémentaires sur le modèle théorique sollicité

Dans la suite de notre développement, j'aurai régulièrement recours à l'image de ce réseau pour expliquer, justifier et relancer mes raisonnements. À tel point qu'on pourra peut-être croire que j'accorde à ce réseau les vertus que j'avais pourtant refusé d'accorder au « collectif » (1-A). Précisons donc qu'il s'agit là d'un registre d'ordre métaphorique. Et tout comme il n'y a pas de « collectif » qui agisse par lui-même, il n'y a pas d'entité « réseau » pour laquelle il soit possible de conclure d'un tel pouvoir. Le réseau, au sens où on le définit dans ce mémoire, est à appréhender comme un circuit, fait d'associations possibles entre des acteurs divers. Un circuit qui est mobilisé par ces derniers afin de soigner un animal malade. Plus radicalement encore, pour reprendre une image de Bruno Latour, on peut le considérer comme l'ensemble « des traces laissées par les associations » qui furent nécessaires à la résolution d'un cas – traces que « l'enquête » a permis de « détecter » (Latour, 2012). Ajoutons par ailleurs et toujours dans une veine latourienne, que ce réseau constitue une représentation générique et schématique, c'est à dire une *réduction*. Ce qui signifie qu'il est condamné – par essence – à être débordé à chaque nouvelle expérience de diagnostic.

Cette dernière précision est à relier au caractère nécessairement relatif de la représentativité du cas de Pampille, sur la base duquel s'est principalement construit ce schéma. Si le cas que nous venons de décrire a certes été choisi et mis en avant parce qu'il faisait écho à de nombreux autres, il a aussi et surtout été choisi parce qu'il était un des mieux documentés de mon enquête. Ce sont les détails qui importent. Sa représentativité n'est donc pas absolue. En fait, l'objectif avec ce cas n'était pas tant de montrer comment *en général*, les choses se produisent dans le Diois, que de donner l'illustration d'une *possibilité* d'entraide entre éleveurs confrontés à l'épreuve de soigner par homéopathie une bête malade. Ainsi, l'intérêt heuristique de ce réseau n'est pas de constituer un modèle pour décrire comment d'autres cas se déroulent, mais de pouvoir servir d'outils pour questionner les différentes façons de faire collectif autour d'un cas.

Autrement dit, ce n'est donc pas le réseau qui fait que les gens agissent ainsi, mais ce sont les gens qui agissent *en réseau* et nous, les enquêteurs, qui choisissons de représenter ce phénomène de cette façon. D'un point de vue analytique, le réseau est donc utilisé dans ce mémoire comme une métaphore du collectif comme qualité.

* Les formulations sont tirées du chapitre 1 de *Enquête sur les modes d'existence, une anthropologie des Modernes* (Latour, 2012).

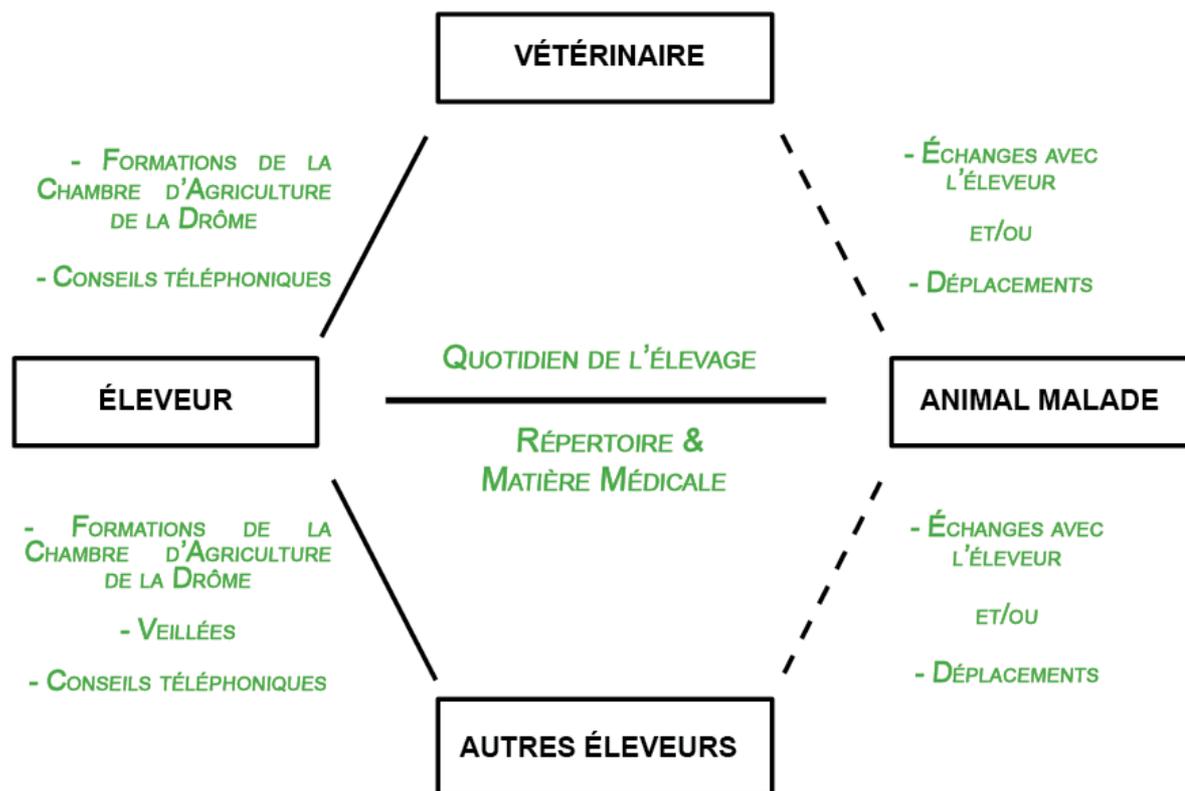
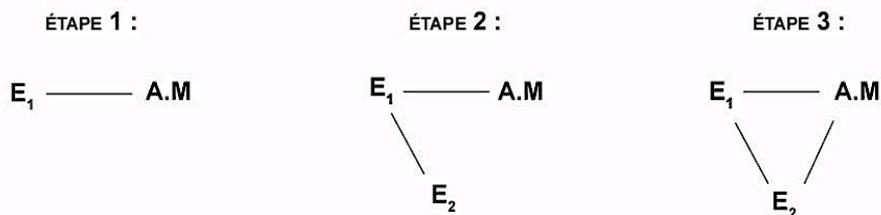


Figure 1 - Réseau des acteurs mobilisables en situation de diagnostic homéopathique (RESDHOM)

Ci-dessus, une représentation sous forme de réseau des acteurs susceptibles d'être mobilisés en situation de diagnostic homéopathique. Les deux acteurs centraux sont l'éleveur (à gauche) et l'animal malade (à droite). C'est l'animal malade qui déclenche le processus de diagnostic en signalant son état. Mais l'événement que constitue le déclenchement du processus de diagnostic ne peut exister si l'éleveur ne réalise pas que le malade manifeste des signes. Une interaction faite d'attention sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir. Une fois l'état du malade réalisé, le soin homéopathique commence par la recherche du remède. Pour établir un diagnostic homéopathique, l'éleveur est susceptible de mobiliser ou non, directement ou indirectement, d'autres acteurs. Il mobilisera par exemple d'autres éleveurs comme les Meurot, ou encore Alain Boutonnet le vétérinaire. Dans le cas d'Audrey, on a pu voir qu'elle a hésité à appeler Alain, ce qui signifie qu'il lui arrive de le faire (ce que j'ai pu vérifier en la questionnant sur le sujet). Mais après avoir commencé à chercher un remède de son côté, elle s'en est très vite remise aux Meurot afin qu'ils l'épaulent sur ce cas de Pampille qui ne pouvait pas attendre. Ces derniers l'ont aidé dans un premier temps par téléphone : ils ont donc d'abord diagnostiqué le remède au travers de la médiation d'Audrey. Puis, au bout de quelques jours, ils se sont déplacés eux-mêmes afin de voir Pampille « *de leurs propres yeux* ». À chacune de ces étapes c'est donc une nouvelle façon d'articuler ce réseau qui s'est manifestée (voir le schéma en trois étapes ci-contre).



L'intérêt de cette représentation sous forme de réseau ne s'arrête pas là. À ce premier type d'acteurs le schéma RESDHOM en ajoute un autre, en vert sur le schéma, qui lui aussi joue un rôle déterminant dans le processus de diagnostic homéopathique. Qu'il s'agisse d'outils, tels *le Répertoire* ou *la Matière Médicale* ou encore de situations d'interactions, telles les formations, les veillées, ou le quotidien de l'élevage, les éléments notés en vert constituent autant de médi'acteurs²³ ou d'activités médiatrices qui participent du processus qui aboutit au choix d'un remède.

Médiateurs et médiations

Il s'agit de notions clefs pour la suite des analyses et des questionnements qui seront les nôtres. L'usage que j'en ferai se réfère une fois de plus au travail de conceptualisation qui est celui de sociologues comme Bruno Latour (2006) ou encore Antoine Hennion (2007). Si dès ce stade de notre réflexion je fais apparaître des « objets » - que Bruno Latour qualifierait « d'acteurs » - et souligne leur rôle de « médiateur » dans ce réseau de diagnostic homéopathique, ce n'est pas pour faire de ce dernier le véhicule d'une théorie d'un déterminisme technique. Toutefois, le rôle de ces « entités », ou de ces « collectif d'entités » dans le cas des « situations d'interactions », peut bien se penser dans les termes d'une participation. Cela dans la mesure où le diagnostic homéopathique est impacté par leur action. Les médiateurs se caractérisent par le fait qu'ils « introduisent une différence » dans le cours d'une activité ; une différence qualifiable au travers d'« épreuves » que l'observateur est en mesure de documenter (Latour, 2006). Ainsi nous avons pu voir que le diagnostic de Pampille n'aurait pas été le même si la médiation des veillées n'avait pas permis de tisser un lien entre les Meurot et Audrey, si le réseau téléphonique ne passait pas dans le Diois, si le fait de pouvoir « voir de ses propres yeux » la chèvre Pampille plutôt que d'en entendre la description par téléphone et au travers de la médiation d'Audrey n'avait pas ensuite été possible etc. Nous verrons par la suite qu'un diagnostic ne serait pas le même non plus si l'animal ne répondait pas aux questions qu'on lui pose, ou encore si la *Matière Médicale* et le *Répertoire* ne s'en mêlaient pas eux aussi. Tout l'enjeu d'une analyse de ce qui fait collectif dans la pratique de l'homéopathie, c'est à dire d'une analyse de la façon dont sont en relation les acteurs de ce réseau, réside selon notre perspective en une caractérisation de ces médiations. Tâche de longue haleine, à l'égard de laquelle je proposerai bien souvent autant de questions que de réponses.

²³ Je m'autorise ce néologisme qui est le fruit d'une contraction entre les termes de « médiateur », et « d'acteur » (sur le même modèle que le concept de consomm'acteur).

Comme annoncé précédemment, cette représentation sous forme de réseau a vocation à générer plusieurs mouvements d'analyses qui constitueront l'armature de la suite de ce rapport d'enquête. *Que le grand crique me croque* si des résidus d'une certaine volonté d'analyse systématique de ce réseau transparaissent dans les pages suivantes. Nous n'en avons pas les moyens, et l'ambition est toute autre. Nulle analyse chiffrant la fréquence de connexions entre les éleveurs du Diois ne sera apportée, ni non plus de cartographies nous indiquant quels acteurs sont périphériques ou isolés, quels acteurs sont connectés ou autre. Plutôt qu'une sociologie des faits représentatifs, c'est une sociologie des possibles et de leurs qualités qui est ici envisagée, à l'appui de cas et des récits qui en sont fait. Autant qu'à une posture théorique, la démarche renvoie aussi à des contraintes, ou plutôt à des choix méthodologiques. Le type d'informations recueillies par mon protocole d'enquête, à savoir des données qualitatives produites par la méthode de l'entretien compréhensif (Kaufmann, 2003), et non des données systématiques obtenues par l'administration de questionnaires, invite *de facto* à une analyse de type qualitatif.

L'analyse en question s'inscrit dans la perspective d'une sociologie de la traduction (Akrich *et al.*, 2006). C'est à dire, une sociologie qui s'attache à documenter ce qui circule dans ce réseau et qui cherche à qualifier les relations entre les acteurs qui le composent du point de vue de leur action sur la qualité de cette « marchandise » qui circule. Qu'est-ce qui se joue dans le fait de faire appel à d'autres éleveurs comme les Meurot, ou encore au vétérinaire Alain Boutonnet ? De quelle manière ces entraides contribuent-elles à la réussite des éleveurs dans l'épreuve de guérir leurs animaux ? Nos analyses se spécifieront par ailleurs dans l'attention portée aux rôles des médiateurs et des médiations du point de vue de la spécificité des relations nouées entre éleveurs, vétérinaire et animaux au sein de la dynamique du Diois.

Ainsi ces perspectives de réflexions se traduiront tout d'abord en 2-B par une analyse des entraides et des relations qui se tissent entre éleveurs, vétérinaire et animaux soignés au travers de cette expérience de l'homéopathie en collectif. Puis, en 2-C, par une réflexion menée sur la relation éleveur-animal telle qu'elle se caractérise au travers du processus de diagnostic homéopathique. Ce processus diagnostique homéopathique sera abordé comme un processus d'enquête se fondant sur une démarche de compréhension du malade équipée d'outils spécifiques.

B. Entraïdes et relations entre éleveurs, animaux et vétérinaires

Le cas de Pampille constituait une bonne entrée en matière pour saisir ce qui se joue dans le Diois du point de vue d'une pratique collective de l'homéopathie. Par ce qu'il donnait à voir (le soin d'un animal, une entraïde entre éleveurs) ou ce qu'il laissait envisager (un appui potentiel d'Alain), il nous invitait à approfondir nos analyses de cet agir à plusieurs tel qu'il s'observe « face à un cas ».

En commençant par nous arrêter sur le cas de Mélusine, une chèvre de Delphine, nous tenterons de qualifier l'accompagnement d'Alain. À l'appui du cas de Ressuscitée, une agnelle de Chantal, ainsi que d'autres témoignages d'éleveurs, nous rendrons compte par ailleurs des échanges qui existent entre éleveurs et de leur intérêt. Puis, nous nous intéresserons aux significations politiques de cette expérience de l'homéopathie en élevage, du point de vue des éleveurs qui y prennent part, d'Alain ou encore de Christel. Enfin, parce que cette nouvelle distribution des rôles entre éleveurs et vétérinaire ne va pas sans avoir des conséquences directes sur la relation éleveur-animal, nous explorerons, dans un troisième temps, l'hypothèse d'un partenariat de soin entre animaux et éleveurs.

1° Le rôle capital d'Alain Boutonnet et des entraïdes entre éleveurs

Du point de vue de notre analyse du réseau RESDHOM, nous étudierons ici comment se définit le rôle du vétérinaire Alain Boutonnet, lorsqu'on fait appel à lui, mais aussi celui des éleveurs lorsqu'ils se font appel entre eux. Leur rôle, c'est-à-dire ce qu'ils apportent en tant que médi'acteurs dans le diagnostic homéopathique. Ces analyses constitueront un premier niveau de réponse à notre problématique de l'apprentissage et de la pratique de l'homéopathie en collectif.

Le cas de Mélusine, chèvre du Bial de Rossas

Nous pouvons commencer à réfléchir sur cette question de l'accompagnement d'Alain en nous intéressant au cas de Mélusine, une des 40 chèvres du petit troupeau élevé par Delphine et David, au Bial de Rossas. Durant notre entretien, je propose à Delphine de me raconter un cas afin que je puisse me faire une idée de ce que signifie soigner une bête en homéopathie. Elle choisit aussitôt de me raconter le cas Mélusine. À mi-parcours dans son récit, elle me dit qu'elle n'aurait pas dû choisir ce cas. Parce qu'elle ne s'en souvient plus si bien et surtout parce qu'elle n'a pas sous la main ses notes pour m'en parler. Si elle avait décidé si vite de me parler de Mélusine, je l'ai compris plus tard, c'était que le cas

l'avait marqué, par l'efficacité que *Causticum* avait eu sur l'animal. Mais aussi (et surtout) parce que Delphine est particulièrement attachée à cette chèvre, dont elle me dit, en fin d'entretien, qu'elle allait la voir toutes les demi-heures, au moment de sa maladie. Mais n'allons pas trop vite. Pour ce qui est de la présente réflexion, j'ai décidé de rendre compte de ce cas pour deux raisons. D'une part parce qu'il permet de saisir le rôle et la nature du soutien porté par Alain. D'autre part, parce qu'il est une occasion de plus de familiariser le lecteur avec la pratique de l'homéopathie en élevage.

Le cas de Mélusine survient en période de mise bas, c'est-à-dire en dehors de la période de traite. Delphine me raconte qu'elle a mis du temps à s'apercevoir que sa chèvre avait un problème. Ce qui lui a mis la puce à l'oreille, c'est de se rendre compte que Mélusine ne se levait pas pour aller manger et qu'elle restait couchée. Un fait dont elle s'est aperçue un matin, alors qu'elle rentrait dans sa chèvrerie. « *De suite* », Delphine a le réflexe de lui prendre sa température. Elle réalise alors que sa chèvre est en hypothermie. Mais outre le fait de rester assise et de marquer une baisse de température, Mélusine « *ne montre pas de grands symptômes* ». Elle est « *présente* », elle la « *regarde bien* », « *elle prend son grain quand on lui tend* ». Cela rend compliquée la « *répertorisation* » de son problème – autrement dit la recherche de remèdes dans le *Répertoire* à partir des symptômes. Car comment envisager son *trépiéd* si l'on ne dispose que de deux symptômes (ne pas se déplacer pour aller au grain, et une température corporelle en hypothermie) ? Delphine se lance toutefois, et va chercher les remèdes proposés par le *Répertoire* dans la rubrique « *fièvre, manque chaleur vitale* ». Pour finir, elle ajoute à ces considérations le fait que le côté gauche de Mélusine est un côté à problèmes, en raison d'un abcès, contracté quelques temps auparavant.

Une fois son cheminement parcouru, elle appelle Alain. Elle lui explique comment elle a procédé, et le remède qui lui semble adéquat. Il s'agit de *Conium maculatum*. À deux ils décident de donner *Conium*, trois fois par jours en 30 CH, et de ponctuer ces prises de remèdes de prises de température afin de suivre au plus près l'évolution de Mélusine. Car, nous le savons déjà depuis Pampille, « *une bête en hypothermie peut basculer très vite et mourir rapidement* ». Mais la température de Mélusine ne marque pas d'amélioration significative et elle ne se lève toujours pas. En conséquence, elle ne s'alimente plus d'elle-même. Pendant près d'une semaine, et tout en continuant de surveiller sa température régulièrement, Delphine lui donne donc à manger elle-même, plusieurs fois par jours. Cela n'empêche pas Mélusine de perdre du poids. Entre temps, et toujours en contact avec Alain, ils décident de donner un nouveau remède, *Natrum muriaticum*. Notamment parce qu'en questionnant Mélusine, celle-ci avait marqué un appétit sans limite pour le sel. Questionner les animaux ? Delphine m'explique que c'est ce que font les éleveurs lorsqu'ils n'ont pas suffisamment de signes pour diagnostiquer leur malade :

« *Je lui ai proposé un sceau d'eau froide, un sceau d'eau chaude... Et donc là j'observais si elle boit beaucoup ou si elle ne boit pas, ce qu'elle préfère. Je lui ai proposé beaucoup de choses pour avoir d'autres symptômes que le fait qu'elle ne se levait pas (...). Jusqu'à ce que je lui propose du sel. Et là elle en était à en manger comme pas possible. C'est comme ça que*

j'ai pensé à Natrum mur et que j'en ai parlé à Alain (...) Mais donc voilà, le truc c'est de proposer un maximum de choses à la chèvre pour qu'elle te donne des éléments. » (Delphine).

*Natrum mur agit, Mélusine marque une certaine remontée de température... tout en restant assise. Le lendemain sa température stationne à nouveau à un degré trop faible. Il faut donc trouver un autre remède, ce à quoi s'attèle Delphine en consultant sa *Matière Médicale* durant les moments de sa journée où elle parvient à se libérer. Elle finit par trouver *Causticum*. Elle appelle Alain et lui demande son avis sur le fait d'essayer de ce remède :*

« Et si tu veux c'est ça qui est bien avec Alain aussi : c'est que, sauf si vraiment je me plante complètement, il va écouter le remède que j'ai choisi, les raisons pour lesquelles je l'ai choisi... ce qui me fait dire que c'est le bon etc. Donc là je lui dis « j'ai trouvé ça ! Je suis allé dans le Quiquandon²⁴, voilà ce qu'ils disent » etc. Je lui explique ce que j'ai fait. Et il me dit « ok vas-y » (...). Mais si jamais tu te trompes, il ne va pas de suite dire « non c'est pas ça ». Il t'écoute, même si ce n'est pas le bon remède, il est à l'écoute... » (Delphine)

Deux heures après avoir donné *Causticum*, Mélusine est debout et se déplace à nouveau dans la bergerie. Le soir sa température est remontée. « *J'ai halluciné* » me dit Delphine, à propos de cette chèvre qui a passé une semaine assise en hypothermie dans un coin de sa chèvrerie. Pourtant, si peu à peu la chèvre retrouve ses habitudes, elle ne retrouve pas son poids. Et la masse importante qu'elle a perdue durant cette semaine est sans doute une des raisons pour laquelle Mélusine, âgée de 6 ans et demi déjà, finit par mourir deux mois plus tard.

Ce que nous apprend le cas de Mélusine sur la médiation d'Alain

Evidemment, et comme c'était déjà le cas pour Pampille, nous ne nous inviterons pas en juges de la justesse de ce diagnostic, ni non plus de la pertinence de l'homéopathie pour répondre aux problèmes de Mélusine. Ce qui nous intéresse, ce n'est pas de savoir si l'homéopathie « *ça marche ou ça ne marche pas* », c'est plutôt de comprendre *comment* ça marche dans ce contexte de la dynamique du Diois. En la matière, comme pour Pampille, le cas de Mélusine est un cas dont le diagnostic s'est effectué à plusieurs. Mais cette fois-ci non pas par la médiation d'un autre éleveur, mais par la médiation d'Alain, le vétérinaire des formations²⁵. Une médiation que n'avait pas pu illustrer le cas de Pampille, mais qui pourtant occupe une place importante dans l'expérience en homéopathie des éleveurs du Diois. Parmi ceux que j'ai rencontrés en effet, un nombre important, issus des formations ou non, font appel à Alain, lorsqu'ils rencontrent des problèmes. Comment qualifier la médiation d'Alain, du point de vue de notre analyse du réseau des acteurs mobilisables, face à un cas ?

²⁴ Le Quiquandon est une *Matière Médicale*, la seule *Matière Médicale* vétérinaire qui existe.

²⁵ Sans pouvoir en dire plus, je sais pour autant que Delphine était aussi en contact avec Isabelle (sa voisine) sur le cas de Mélusine.

Soulignons d'abord, et avant même de nous intéresser à la qualité de cette médiation, un élément constitutif de ce qui la rend possible : la disponibilité d'Alain. Une disponibilité qu'atteste notamment la fréquence de ses contacts avec Delphine, tout au long de la maladie de Mélusine. Bien qu'Alain soit un vétérinaire retraité, sa disponibilité vient de ce qu'il propose, depuis chez lui, des permanences téléphoniques tous les matins de la semaine, afin de répondre aux éleveurs (pas seulement du Diois)²⁶.

Mais cette disponibilité se caractérise aussi par un intérêt et une « *envie de partager* », dit Agnès. Ici nous rentrons dans des considérations qui touchent à la qualité de ce que nous appelons la médiation d'Alain. Sur ce point, Delphine et bien d'autres m'ont souligné l'importance que représentait pour eux la possibilité d'être en contact avec un professionnel de la santé, qui manifeste un intérêt prononcé pour les problèmes qu'ils rencontrent avec leurs animaux. « *Il te rappelle* », m'a-t-on souligné de nombreuses fois (Delphine, Aline, Audrey, Jean Lou et Danielle). Même Isabelle, qui par ailleurs m'a confié avoir été rarement amenée à appeler Alain (par « *timidité* »), avait pu remarquer cela, dès les formations :

On sent qu'il est quand même sensible aux animaux, quoi. Il a envie de guérir, il a envie de soigner, il ferait des efforts pour un chien, un chat, un cheval... et même des fois pour des gens. Il a envie de guérir, et on sent que c'est en lui (...) qu'il essaye avec toi, et du coup tu ne te sens plus seule face à ton problème » (Isabelle)

Sur ce sujet, Agnès m'a expliqué que, sans Alain et sa capacité à entraîner, elle ne pense pas qu'elle aurait eu le courage de pousser si loin en homéopathie. Même si c'est sans doute le propre des vétérinaires homéopathes d'avoir ce type de personnalité, « *ouverte* » aux éleveurs et entraînant (c'est une hypothèse qu'elle émet), elle souligne qu'une véritable relation d'amitié s'est établie avec Alain, avec les années.

Une autre dimension vient s'ajouter à cette disponibilité et à cet intérêt d'Alain. Une dimension d'autant plus importante qu'elle distingue son accompagnement de celui que les éleveurs peuvent trouver avec les autres vétérinaires. Le point est crucial selon eux : il s'agit de l'absence de « *relation commerciale* » reliant Alain et les éleveurs du Diois (Delphine). Le sujet est souvent revenu sur la table durant mes discussions avec les éleveurs et je dispose d'un certain nombre d'anecdotes pouvant venir illustrer cette nature intéressée du comportement des vétérinaires selon les dires des éleveurs. Céline, par exemple, m'a raconté comment, à ses débuts dans l'élevage, les vétérinaires commerciaux de sa coopérative venaient régulièrement jusque dans sa cour pour lui vendre des traitements et comment ils arrivaient à la persuader de la nécessité de traiter, même en préventif.

Enfin, une autre observation importante qu'il nous est possible de faire sur la base du cas de Mélusine a trait au rôle qui fut celui d'Alain dans les multiples diagnostics dont la chèvre fit l'objet. En effet, nous avons pu observer que ce n'est pas Alain qui faisait le

²⁶ « Bien qu'il soit retraité », ou peut-être plutôt grâce au fait qu'il soit retraité. Car se tenir non loin de son téléphone chaque matin de la semaine implique sans doute une certaine liberté dans son emploi du temps. Ce dont les vétérinaires en exercice ne disposent sans doute pas.

diagnostic, mais Delphine elle-même. Puisque pour les trois remèdes choisis, elle avait chaque fois fait une recherche au préalable. Et Delphine de nous souligner combien cette façon de procéder lui convenait, soulignant notamment la capacité « *d'écoute* » d'Alain. Je lui ai demandé si cela se passait toujours ainsi. Elle m'a répondu qu'il lui arrivait parfois d'appeler sans avoir tranché sur un remède. Assez logiquement, elle a précisé que si on appelait Alain sans symptômes ou avec trop peu de symptômes, ce dernier ne pouvait de toute façon pas faire grand-chose. Sauf si, a-t-elle ajouté, « *ta bête est vraiment en train de mourir* », et que tu ne peux pas trouver d'autres symptômes dans l'immédiat. « *Dans ce cas là il va te dire ce qu'il faut faire* ». Pas forcément de l'homéopathie d'ailleurs, car tous les cas ne se prêtent pas également à cette thérapeutique²⁷. Il est donc préférable « *d'avoir quelque chose avant d'appeler Alain* ».

Quel est finalement le rôle exact d'Alain en dehors des cas d'urgence et qu'apporte-t-il du point de vue du choix du remède ? Dans le cas de Delphine et Mélusine, il confirme ou infirme le choix du remède, donne son avis. Mais il pose aussi des questions, et cherche à affiner l'observation de l'animal en invitant parfois l'éleveur à renouveler sa façon de questionner sa bête, pour compléter la liste des symptômes exprimés.

Plus généralement, m'ont souligné Jean Lou et Danielle, l'essentiel des compétences d'un vétérinaire homéopathe tient à la connaissance des remèdes qu'il a acquise par expérience. Une idée sur laquelle j'ai pu revenir avec Christel et Alain en juin dernier. Selon eux la plus-value du vétérinaire est celle d'un thérapeute de métier. Contrairement aux éleveurs, le vétérinaire est à plein temps en train de soigner, et capitalise plus d'expériences qu'il peut mettre en relation :

Alain - Le thérapeute est précieux par son expérience et par sa réflexion, parce qu'il fait ça à plein temps... là où des éleveurs ou même Christel, ne peuvent s'investir que sur un bout de temps. Parce que Christel, toi tu ne fais pas que ça...tu fais plein de choses à côté. Et les éleveurs pareil, ils traient les animaux, font le fromage, le vendent, gèrent leur ferme, font les foins, ils ont mille choses à faire... Et moi je suis un spécialiste, je suis spécialisé là dedans, donc c'est normal que j'acquière cette expérience...

Christel - Voilà... toi, tu rencontres beaucoup de personnes avec des problèmes, alors que l'éleveur n'a que ses problèmes, surtout s'il reste chez lui.

« *L'éleveur n'a que ses problèmes, surtout s'il reste chez lui* » : cette remarque de Christel permet une transition vers le second point de cette sous-partie, dédié aux entraides entre éleveurs. Nous le savons déjà depuis la première partie de ce mémoire consacrée à l'analyse des activités collectives qui font la dynamique du Diois, les éleveurs ne restent pas chez eux, ils se rencontrent et partagent leurs cas, en dehors des formations et veillées.

²⁷ Nous reviendrons sur cette question des « limites » ou plutôt des points d'extériorité à l'homéopathie telle que les éleveurs en font l'expérience dans la troisième et dernière partie de ce mémoire.

Entraides entre éleveurs : de quoi s'agit-il ?

Le cas d'Audrey et de sa chèvre Pampille constitue un bon exemple de ces entraides entre éleveurs. En complément, celui de Ressuscitée, une jeune agnelle de la ferme des Hoches à Charens est lui aussi intéressant à plus d'un titre. Comme pour Pampille, le cas s'est déroulé à la fin du mois de février, c'est-à-dire, entre la première et la deuxième veillée. Comme Chantal nous l'a confié plus haut, depuis qu'elle voit les Meurot en veillée, elle se sent moins gênée de leur téléphoner. C'est ainsi qu'elle les a appelés, pour qu'ils l'épaulent avec cette petite agnelle, baptisée depuis Ressuscitée. Aidés de Victor, ils vont l'assister, se déplaçant même jusqu'à Charens pour voir la bête, à un moment où Chantal se trouvait bloquée dans son diagnostic et dans sa capacité à « trouver » de nouveaux symptômes. Chantal m'a précisé l'intérêt de cette aide : c'est notamment dans la succession des remèdes et dans l'observation des évolutions de l'état de son agnelle qu'elle et son mari Robert Lagier s'étaient trouvés en difficultés. Ses quelques années de participation aux formations lui ont permis d'acquérir des compétences pour faire face aux cas « simples », ceux qui reviennent « souvent ». Mais pour les cas complexes, qui nécessitent un suivi et des inflexions dans le diagnostic, elle m'avoue manquer encore d'expérience. L'opération a été une réussite, bien que Ressuscitée soit toujours une chèvre faible. Elisabeth et moi avons pu l'observer au mois de mai dernier, elle a même rattrapé une partie de son retard de croissance dans les semaines qui ont suivi sa naissance. Toutefois, elle sera sans doute trop faible pour agneler. Mais les Lagier ne la réforment « *pas pour l'instant (...) après tout elle a bien le droit de vivre* ».

Pourquoi demander conseils à d'autres éleveurs ? C'est la question que j'ai posée à Agnès, sachant que je la posais à une éleveuse qui, par l'ancienneté de sa pratique de l'homéopathie, était certainement l'une des plus expérimentée. Au-delà d'une maîtrise du processus de recherche des remèdes, l'aide d'un pair peut s'avérer précieuse à bien des égards. Agnès m'explique que, même s'il connaît ses bêtes mieux que les autres et est le seul à pouvoir les observer finement, l'éleveur manque parfois cruellement d'un regard extérieur plus neutre, plus « *détaché* ». « *Quand on a la tête dans ses soucis, on a parfois du mal à prendre du recul sur ce qui nous arrive* ». Nous retrouvons ici son idée d'ouverture aux autres, notion centrale dans son entretien comme dans son expérience personnelle et dont nous avons fait concept dans la première partie de ce mémoire. Mais l'idée fait aussi écho à une autre, que j'ai pu retrouver dans le livre *Homéopathie à la Ferme* sous la plume d'Alain. Il s'agit de cette idée qu'il y a un travail à faire sur ses émotions dans le diagnostic homéopathique. Un travail qu'Alain conceptualise autour d'une distinction, entre une approche empathique et sympathique de l'animal. En d'autres termes, il s'agit de comprendre l'animal, et non de souffrir avec lui, sans quoi la rigueur se perd dans l'observation. D'où la nécessité parfois d'avoir recours à un point de vue extérieur, car, Jean

Lou et Danielle me l'ont souligné à de nombreuses reprises, il n'y a souvent qu'un pas entre les problèmes de l'éleveur et ceux de ses animaux²⁸.

En dehors d'Alain, Delphine appelle souvent Agnès et Isabelle, les deux personnes les plus proches d'elle géographiquement : la commune de Saint Dizier où elle habite avec Isabelle touche celle de Valdrôme où habite Agnès. 500 mètres la séparant de la ferme d'Isabelle, ces dernières se déplacent souvent l'une chez l'autre. Pour les problèmes de ses chèvres, elle appelle d'abord Agnès, qui a été, elle aussi, éleveuses de chèvres toute sa vie. Une aide et un soutien souvent très appréciable, notamment durant la période où elle a dû faire face à de subites diarrhées de chevreaux. À ce moment, elle était en contact avec Alain, Isabelle et Agnès. Elle me raconte avoir été paniquée par la rapidité de ces diarrhées et par leur cause (un kéfir inapproprié). Agnès et Isabelle s'étaient déplacées pour venir voir. Sur ce point, Isabelle m'a souligné que c'est important de voir de ses yeux, car la description par téléphone est parfois trop compliquée. Elle me donne l'exemple d'un cas, celui d'une jument de Delphine ayant eu une colique. Colique que la description téléphonique ne lui avait pas permis de déceler, et pour laquelle elle s'en voulait d'être arrivée trop tard.



Figure 2 : Un diagnostic à plusieurs - Plongée dans sa Matière Médicale, Agnès est au téléphone avec Delphine qui vient de l'appeler pour un cas²⁹.

²⁸ *Maladies du troupeau, maladie de l'élevage : éleveur dis-moi qui tu es, je te dirai comment souffrent tes bêtes.* C'est le titre d'un livre fort intéressant, écrit par le vétérinaire homéopathe ardéchois Pierre Froment (2010), et que Jean Lou et Danielle m'ont prêté en mars dernier.

Les formations et les veillées comme espace de mise en relation

Mon enquête m'a permis toutefois de me rendre compte que les éleveurs ne faisaient pas toujours appel aux uns les autres avec la même systémativité. Le cas d'Isabelle est sur ce point intéressant. Celle-ci m'a expliqué qu'elle n'appelait que rarement les autres éleveuses, ou même Alain. « *Par tempérament* », car elle est plutôt « *timide* » et qu'elle a peur de déranger les autres. Il lui arrive cependant d'appeler Agnès, qu'elle connaît depuis longtemps et avec qui elle se sent moins gênée, Delphine sa voisine, ou encore Elodie qu'elle connaît par l'intermédiaire de son fils. En fait pour Isabelle et son « blocage », le moyen privilégié de partager ses cas reste de venir en formation ou en veillée. Car elle « *sait* » que ces moments y sont spécifiquement consacrés.

Or il se trouve qu'Isabelle n'est pas la seule à m'avoir expliqué qu'elle n'appelait pas beaucoup les autres éleveuses du groupe des formations. Céline, par exemple, m'a elle aussi confié qu'elle ne se « *sentait pas* » toujours d'appeler quelqu'un d'autre pour l'aider. Sauf si, en relisant ses notes de formation, elle s'aperçoit que quelqu'un a vraiment rencontré un cas très similaire au sien. Mais cela reste rare, me précise-t-elle, « *parce que c'est toujours dans le même sens (...) c'est toujours moi qui demande de l'aide et jamais l'inverse* ». Pour ces raisons, il me semble donc important de souligner que la dynamique qui existe entre éleveurs au-delà des formations ne se suffit pas à elle-même. En d'autres termes, les formations et les veillées occupent une place importante pour ces personnes car c'est au sein de ces espaces qu'elles partagent leurs cas avec d'autres là où en temps normal elles ne se sentent pas forcément à l'aise avec le fait de « *déranger les autres* » (Isabelle).

Des éleveurs aux compétences inégales

Pour finir, prenons le temps de préciser un point sur les compétences, en élargissant notre cartographie des acteurs-clés de la dynamique du Diois. Déjà présente dans le témoignage de Céline, cette question des compétences variables fait écho à nos analyses sur le rôle des Meurot et de Victor, durant les veillées, et à l'intérêt pointé par Christel de constituer des groupes de formation rassemblant des éleveurs de différents niveaux. Quels sont donc nos besoins de précisions sur cette idée déjà développée ? Mentionnons simplement qu'au-delà des éleveurs ayant l'expérience d'une longue pratique de l'homéopathie comme les Meurot, Agnès ou Aline, il existe de jeunes éleveuses aux compétences vraiment prisées. Par exemple Alexandra, que je n'ai malheureusement pas pu rencontrer et qui semble être particulièrement douée en matière d'homéopathie. Installée dans le Vercors, elle élève des brebis et se déplace jusque dans le Diois pour suivre les formations. Lors du dernier entretien de mon enquête, Audrey comme beaucoup d'autres éleveuses auparavant, m'a parlé des talents de Alexandra, qui dispose d'une très bonne intuition dans le choix de ses remèdes, ainsi que d'une bonne sensibilité aux animaux. Si bien qu'avec Alain, ce sont les deux personnes qu'elle appelle le plus fréquemment.

²⁹ Cette photo est d'une grande valeur car elle représente *en acte* le collectif du Diois, là où mes entretiens tirent, eux, leur valeur des récits des acteurs.

Mentionnons aussi Elodie et sa connaissance des chevaux, ainsi que son ouverture à d'autres pratiques thérapeutiques comme le *shiatsu*.

Que pouvons-nous retenir de ces analyses sur le rôle d'Alain et sur les entraides entre éleveurs ? Sur la médiation d'Alain en situation de diagnostic homéopathique, nous retiendrons sa disponibilité, son engagement aux côtés des éleveurs, ainsi que son rôle de « *porteur d'idée* », selon sa propre expression, plutôt que d'expert technicien. Sur les entraides entre éleveurs, nous avons montré qu'elles permettent de prendre du recul et de ne pas se sentir seul face à ses problèmes. Nous avons aussi montré qu'elles aident à appuyer techniquement un diagnostic homéopathique, comme on l'a vu avec Chantal, dans le suivi du cas de Ressuscitée. En la matière, certains éleveurs se distinguent des autres par les compétences qu'ils sont susceptibles d'apporter. Mais ces entraides ne sont pas systématiques et les formations comme les veillées jouent un rôle important dans l'entretien de la dynamique collective du Diois.

2° Rôle de l'éleveur, rôle du vétérinaire : l'expérience politique du Diois

Nous venons de rendre compte des relations entre éleveurs et vétérinaires lorsqu'ils se trouvent en situation de diagnostic. Je souhaiterais à présent prolonger ces questionnements, en les abordant sur un registre différent. En effet, et notamment sur la question du rôle d'Alain en tant que vétérinaire, ces phénomènes d'agir en réseau méritent plus qu'un compte rendu sur le rôle de chacun. C'est du moins ce que mes échanges avec les éleveurs et Alain m'ont amené à penser. Car les propos des éleveurs se sont souvent accompagnés de précisions sur ce que signifiait pour eux cette expérience de soin en autonomie et/ou avec l'aide d'Alain. Des propos dont la teneur relève souvent d'une réflexion politique sur le monde de l'élevage et le métier d'éleveur.

Face à une bête malade, « peurs, souffrance et honte de l'éleveur »

C'est de « la sensation de l'éleveur » qu'Alain m'a conseillé de partir alors que je le questionnais sur les relations entre éleveurs, vétérinaires et animaux. Lorsqu'un animal ou un troupeau se déclare malade et durant toute la durée de la maladie, trois sentiments se succèdent et s'entremêlent chez l'éleveur :

« Le premier sentiment de l'éleveur, c'est la peur, c'est à dire l'angoisse : “Est-ce qu'on va y arriver ? Est-ce qu'elle va en rester là ? Est-ce qu'on va être obligé de l'abattre...” (...) Ensuite c'est la souffrance, c'est-à-dire le fait de souffrir avec l'animal. Et le troisième sentiment, dont les éleveurs parlent peu, parce que c'est difficile, c'est souvent la honte. La honte de ne pas pouvoir l'aider (...) d'être impuissant. » (Alain)

Ces sentiments, nous avons déjà pu les voir apparaître plus haut dans nos analyses. Par exemple au moment où Chantal et Agnès ont pointé l'intérêt des veillées, qui offrent la possibilité de s'ouvrir aux autres et d'aller au-delà du sentiment de honte. De « *sortir de la paysannerie triste* », comme dit Agnès. Concernant la souffrance et le sentiment de responsabilité face à la mort d'un animal, rappelons-nous de l'émotion ressentie par Delphine, à la lecture du livre *Homéopathie à la Ferme, des éleveurs racontent*.

Mais partager ses souffrances serait certainement une bien maigre consolation si les éleveurs n'expérimentaient pas par ailleurs une autre façon de soigner leurs animaux. Car dans le « *schéma classique* » m'explique Alain, ces trois sensations ne font que s'accroître lorsque le vétérinaire intervient :

« Appeler quelqu'un de plus compétent dont c'est le métier, voilà le schéma classique. Et après cette personne vient, dans un délai plus ou moins long. Et là, il y a pour l'éleveur de longues minutes qui sont lourdes à vivre. Je pense à un cheval à colique par exemple, qui se roule par terre, qui se tape sur les murs, qu'on est obligé de capitonner, de mettre tant bien que mal une bride dans le licol, pour pouvoir le faire sortir marcher et lui faire oublier sa douleur... Si je te donne en exemple un cas vraiment aigu et dramatique, c'est volontaire, c'est parce qu'il fait sortir le maximum de sentiments... Et donc l'éleveur passe par ces phases là : sentiment de peur, d'impuissance, et quelquefois cette honte de ne rien pouvoir faire et d'être dépendant. » (Alain)

Rompre avec « le schéma classique », les éleveurs comme médi'acteurs du diagnostic

C'est une des leçons tirées du cas de Mélusine, cas qui nous a montré comment s'est articulée la participation de Delphine et Alain pour le diagnostic. Aiguillée par Alain, Delphine a cherché et trouvé les trois remèdes donnés à Mélusine. Elle a donc été plus que l'instrument ou l'intermédiaire d'une relation de diagnostic entre Alain et sa chèvre. Elle en a été l'actrice, ayant l'intuition des remèdes, trouvant de nouveaux symptômes par observation et connaissant le caractère de Mélusine au-delà de sa maladie. Nous avons aussi pointé plus haut l'opinion d'Alain et Christel, sur le rôle du vétérinaire homéopathe : il se définit par un travail de mises en correspondance des cas dont il a accumulé l'expérience. Un positionnement qui découle, selon Alain, de l'homéopathie elle-même. Car cette méthode, qui repose sur l'observation et la connaissance fine des animaux, renvoie nécessairement aux compétences de l'éleveur pour déceler lui-même les symptômes d'une bête malade. Qui d'autre pourrait le faire à sa place ?

Suivant les cas de figures possibles (appel ou non du vétérinaire), l'éleveur est donc amené à jouer un rôle central dans le soin de ses bêtes. Autonome, c'est à dire sans faire appel aux autres, il se trouve en relation directe avec elles. En présence du vétérinaire, il est selon Alain la « *pièce maîtresse* » du diagnostic et endosse un rôle de « *médiateur* »³⁰, par

³⁰ Cette notion de médiateur ne vient pas que de mes lectures de Bruno Latour et Antoine Hennion, elle me vient aussi du livre *Homéopathie à la Ferme*, dans lequel Alain développe cette idée de médiation. Du point de

son expérience et sa connaissance de l'animal malade. Un changement, que les mots d'Agnès rendent explicites, lorsqu'elle évoque ses expériences antécédentes :

« Avant j'observais déjà beaucoup les animaux, mais quand il y avait un problème de santé, il y avait ce stade où, pof, tu perds le fil, tu perds le contact avec tes animaux, ça se fige, ça t'échappe (...) Le vétérinaire vient, il fait son diagnostic et ne tient pas compte de toi (...) il donne son médicament et pendant ce temps tu attends (...) ». (Agnès)

Ce changement, on le retrouve aussi chez Céline. Parlant de son rôle d'éleveuse, elle m'explique qu'avec l'homéopathie *« tu retrouves de la liberté, t'as l'impression que tu peux enfin faire appel à ton intelligence »*. Si les formules qu'elle emploie semblent fortes, c'est parce qu'elles s'inscrivent dans un contexte où le métier d'éleveur se caractérise *« de plus en plus »* par sa *« déresponsabilisation »*. Contexte qu'elle illustre en donnant l'exemple du médaillage des agneaux. Cette question dépasse le cadre de l'homéopathie mais symbolise pour elle le fait qu'on *« pousse les éleveurs à faire des choses qui prennent du temps et qui sont inutiles à la réussite de l'élevage »*. Alors que par leur expérience, les éleveurs ont leurs idées et leurs pratiques sur la question du médaillage, du *« bien-être animal »*, de la traçabilité, bref, de ce qui fait *« la réussite d'un élevage »*. Et Céline de me préciser que la démarche de l'homéopathie telle qu'elle leur est transmise dans les formations se trouve en rupture avec ce contexte : il s'agit de donner aux éleveurs les moyens de mettre en pratique des solutions qu'ils conçoivent eux-mêmes.

Une expérience politique

Ce changement est donc en partie lié à l'homéopathie, qui implique nécessairement des éleveurs compétents et acteurs, avec une connaissance préalable et une observation fine des animaux. Mais ce n'est pas tout. Durant nos échanges, Jean Lou et Danielle m'ont souligné que cette façon de concevoir la place de l'éleveur - ô combien primordiale selon eux - devait aussi beaucoup à la démarche d'Alain en tant que vétérinaire. Une démarche d'ordre politique, selon Jean Lou :

« Sa réussite, je pense que c'est celle de sa forte immersion dans le milieu des éleveurs (...). En tant que professionnel, il avait une volonté, une présence dans le milieu de l'élevage et aux côtés des éleveurs. (...). Et à l'origine de ça je pense que c'était aussi une vision politique... Je veux dire qu'à côté de sa passion du métier, il y avait cette idée d'être au service des éleveurs et non de son enrichissement personnel. (...) Et donc ce qu'il faut dire quand même, c'est qu'à la base, ces échanges entre éleveurs ça doit beaucoup à l'initiative d'Alain (...) [dont] la démarche est de favoriser l'expression des éleveurs (...) parce qu'il part du principe qu'ils ont un rôle à jouer dans le développement de l'homéopathie ». (Jean Lou)

vue de la relation éleveur-animal et du diagnostic homéopathique, nous irons de nouveau questionner ce rôle de médiateur endossé par les éleveurs en 2-C.

Ainsi mis sur la piste d'une dimension politique inhérente à la dynamique du Diois, j'ai questionné Alain sur ce sujet lors de notre rencontre avec lui et Christel³¹. En écho à ces premiers témoignages, Alain m'a précisé la démarche critique dont Jean Lou me parlait. Cette « dimension de formation » rompt avec les principes classiques de la relation aux éleveurs, tels qu'ils sont enseignés dans les écoles de vétérinaires. Notons que même certains vétérinaires homéopathes semblent avoir du mal à s'en défaire et quelques-uns se demandent parfois « *ce qui leur restera comme compétences* », s'ils donnent le *Répertoire* aux éleveurs et qu'ils leur apprennent à chercher des remèdes. Tout ne se joue donc pas dans le fait de pratiquer l'homéopathie.

Que signifie former des éleveurs pour un vétérinaire ? Dans un passage de notre entretien, passage qui me semble important pour comprendre le sens de l'expérience collective des éleveurs du Diois, Alain m'a décrit la dimension critique de son engagement « *aux côtés des éleveurs* » (selon l'expression de Jean Lou). Parce que nous avons passé beaucoup de temps sur le sujet et qu'il m'a précisé combien il était important de soulever ce problème du contexte de la profession, je laisse au lecteur le long verbatim qui suit :

Alain - *Effectivement, c'est important de parler du fait que cette dimension de formation dans ma profession n'est pas forcément partagée par tout le monde. (...) Il ne faut pas oublier que dans cette profession, il y a encore 50 ans, le mot d'ordre était de ne rien montrer aux éleveurs, de ne rien leur donner qui puisse empiéter sur notre savoir.*

Louis - *Je vois, une séparation forte entre domaines de compétences...*

Alain - *Oui totale. Totale. (...) Tout ce qui pouvait trahir, un tant soi peu, notre savoir, amener les éleveurs vers le monde de la connaissance que nous avons, on se devait de l'exclure.*

Louis - *D'accord, mais donc c'était ouvertement pour préserver un pré-carré où est-ce que cela se justifiait par des raisons du type euh... « si les éleveurs s'en mêlent, ils vont faire des bêtises »... ?*

Alain - *Oui exact, ça c'est la raison superficielle que l'on donne, celle que les éleveurs vont faire des bêtises, qu'on va déboucher sur des temps d'attente [des posologies NDLR] qu'ils ne vont pas respecter (...). Mais la vraie raison, c'était de garder un pré carré, de garder une certaine technicité, ou connaissance. Par exemple pour les mammites, mettre une sonde dans la mamelle, envoyer du liquide, tout cela c'était considéré comme un acte. Et le problème venait du fait que l'éleveur n'allait pas forcément désinfecter comme il faut le quartier, qu'il allait faire des bêtises. (...) . Tu vois il y avait des rubiconds à ne pas franchir. Par exemple, il ne fallait jamais rappeler l'éleveur. C'est toujours l'éleveur qui devait te rappeler. Car si tu voulais prendre des nouvelles d'un cas, ça voulait dire que tu n'étais pas sûr de toi. Il y avait tout un tas de codes, et ce code allait toujours dans le même sens : à savoir celui de garder pour soi le peu qu'on savait... Et je suis à peine caricatural... Toute cette notion de partage, de travail en commun, de recherche ensemble, non seulement ça n'existait pas, mais c'était à proscrire absolument. Avec toute une dimension politique derrière, tu vois : celle que les éleveurs devaient accepter quand ils rentraient dans le domaine des soins, que nous soyons les responsables, les dirigeants, les prescripteurs, et qu'eux n'avaient rien à voir là dedans. Donc voilà, je me suis révolté. Et surtout j'ai pris conscience, en faisant de l'homéopathie ou de*

³¹ Il s'agit là d'une question de début d'entretien. Concrètement j'ai amené cette question en expliquant que je voulais en savoir plus sur l'histoire de cette dynamique collective dans le Diois, mais aussi sur les éléments de contexte dans lequel cette expérience était née du point de vue de leurs professions respectives.

l'aromathérapie, que la présence et l'aide d'un éleveur averti était très appréciable. Elle me faisait même progresser.

Retenons de ce passage non seulement l'idée d'une profession marquée par l'existence de rubiconds à ne pas franchir et celle d'un univers professionnel de l'élevage qui, dans sa globalité, se trouvait marqué par des séparations entre domaines de compétences (le soin étant le domaine des vétérinaires).

Avec Alain comme avec Jean Lou, nous touchons donc ici à des questions à teneur politique. À l'égard de ce qui s'apparente à un véritable *ordre dans la cité* (Rancière, 1983), Elodie m'a parlé d'acte militant qu'elle a illustré en me donnant l'exemple d'une journée de formation, où le groupe a traité la question de l'euthanasie, du choix et du geste que cela représente pour un éleveur de prendre une telle décision. Outre son idée d'ouverture, Agnès, elle aussi, a voulu souligner cette question en conclusion de notre entretien, insistant sur l'autonomie de l'éleveur, notamment par rapport aux commerçants de produits vétérinaires et à l'industrie pharmaceutique. Pour elle, il s'agit là de rompre avec la relation de dépendance dans laquelle se trouve les éleveurs. Chez Jean Lou enfin, cette dimension politique se complète autour de l'idée d'un détournement du modèle productiviste. Beaucoup de sujets brûlants se trouvent ainsi convoqués au travers de l'expérience de l'homéopathie en collectif.

Mais avec ces considérations politiques, nous n'avons toujours pas étudié une dimension importante de ce mémoire : la présence des animaux dans les élevages et dans la pratique de l'homéopathie³². Or c'est bien de cela dont il s'agit lorsqu'Agnès me dit « *qu'avec l'homéo, tu gardes le lien avec ton animal tout au long de la maladie, tu te bats avec lui* ».

3° Un partenariat de soin entre éleveurs et animaux ?

Tout en restant dans le cadre d'une analyse du réseau RESDHOM, je voudrais amorcer, avec ce point et ceux qui suivront, un mouvement de basculement du centre de gravité de notre problématique. Nous allons ainsi passer d'un questionnement portant sur comment les acteurs de ce réseau font collectif en vue d'une réflexion sur l'apprentissage de l'homéopathie, à un questionnement de cette même qualité du réseau RESDHOM s'ouvrant cette fois-ci aux animaux comme acteurs, et questionnant les relations que les éleveurs nouent avec ces derniers dans le cadre d'une pratique de l'homéopathie. Autrement dit, les

³² Une problématique tout aussi politique d'ailleurs. Comme n'a pas manqué de me le souligner Jean Lou lors de notre entretien, en me présentant le combat de Jocelyne Porcher et les pressions (portées par le mouvement *vegan*) qui s'exercent actuellement sur le monde de l'élevage.

idées qui suivent touchent à notre réflexion sur la relation éleveur-animal, second enjeu de ce mémoire.

Un « *partenariat de soin* » : l'expression a attiré mon attention dès le début de mon stage. Elle vient de Jocelyne Porcher, pour qualifier la relation de soin entre éleveurs et animaux observée dans la pratique de l'homéopathie³³. Elle faisait écho à ce qu'écrivait Vincent Ducomet dans *Homéopathie à la Ferme* et à cette idée d'une pratique de l'homéopathie « *guidée par la souffrance de l'animal* ». À cela s'ajoutait l'interview de Géry Dufernez, déjà évoquée à deux reprises. Ce dernier explique que ses cochons font la différence entre piqûres et granules, granules qu'ils acceptent beaucoup plus volontiers. Bref, avec cette idée de « partenariat de soin » entre éleveurs et animaux, il s'agissait d'aborder la relation éleveur-animal en questionnant cette fois-ci spécifiquement la place des animaux. Après tout, c'est bien de leur santé qu'il s'agit avec cette dynamique collective !

Une question demeurait toutefois : comment travailler cette problématique ? Décréter un partenariat revient-il à supposer un commun accord ? Une forme de coopération ? De collaboration conscientisée ? Dès lors, quel type de « prises » sur le réel – ou plus exactement sur ce qui se passe dans la tête des animaux, pouvait me permettre d'envisager une analyse de ces phénomènes ? La découverte du travail de Catherine Rémy a été intéressante pour moi : en tant que sociologue enquêtant dans les abattoirs, elle aussi s'était trouvée confrontée à cette problématique. En découle une posture de recherche qu'elle esquisse dans son article « *Agir avec l'animal, pour une ethnographie des relations hybrides* » (Rémy, 2016) :

« L'objectif n'est pas d'adopter le point de vue de l'animal, mais bien plutôt de décrire les modes d'engagement – empathique ou bien objectivant – que les humains mettent en œuvre. Le rôle du sociologue n'est donc pas de développer une approche éthologique des comportements des animaux, mais plutôt de regarder comment la question de la présence des animaux est travaillée, traitée en situation par les acteurs ».

Si je me suis d'emblée montré sceptique vis à vis de ces frontières épistémiques et de cette définition du « rôle » du sociologue en fonction des objets qui lui sont destinés³⁴, l'argument comportait toutefois une dimension méthodologique qui me semblait très pertinente. Pour ces raisons, j'ai laissé de côté, quelques temps, la question d'un partenariat de soin entre éleveurs et animaux. Notons que cette façon d'envisager le travail du sociologue et de « *regarder comment la question de la présence des animaux est travaillée par les acteurs* », n'aura pas été sans lien avec la construction des problématiques du troisième et dernier temps de cette deuxième partie (2-C). Néanmoins, un certain nombre de

³³ Je fais ici référence à la préface du livre *Homéopathie à la Ferme, des éleveurs racontent* (2011)

³⁴ Il n'est pas conseillé pour un étudiant se revendiquant du pragmatisme de « contredire » une pragmatiste en convoquant une sociologue lahrienne mais je dois avouer que de longue date Muriel Darmon m'a convaincu que les frontières de la discipline sociologique ne se définissent pas en fonction de ses objets mais en fonction des outils qu'elle propose pour s'en saisir (Darmon, 2005).

mes échanges avec les éleveurs ont fini par me faire revenir à la thématique d'un partenariat de soin entre éleveurs et animaux. Notamment des témoignages qui me décrivaient des formes d'intercommunication, d'interactions entre éleveurs et animaux, et qui faisaient apparaître, sinon un partenariat de soin, en tout cas une réactivité de la part des animaux, ainsi que l'existence d'une certaine intimité entre les éleveurs et eux. Une réactivité qui s'exprimait parfois sous la forme d'une préférence pour l'homéopathie, d'autre fois par une « confiance en l'éleveur ». À cela s'ajoutait en retour, et la chose en devenait d'autant plus intéressante, une attention réciproque des éleveurs pour les expressions de leurs animaux.

Se battre pour sa bête - Se battre avec sa bête

« *Se battre en tant qu'éleveur pour sa bête* », « *se battre avec sa bête* », ce sont là deux expressions relevées dans mes retranscriptions de l'entretien d'Agnès et qui m'ont mis la puce à l'oreille sur cette question d'un partenariat de soin. Une dimension d'autant plus importante de la pratique de l'homéopathie selon Agnès, qu'elle suppose que « *ce n'est pas impossible* » que le fait de s'investir autant dans la guérison de ses animaux « *y soit pour beaucoup dans la réussite de l'homéopathie (...) car ça leur donne de l'énergie (...) et ils le sentent, c'est certain.* »

En rebondissant notamment sur le fait qu'elle m'expliquait que l'homéopathie demande de « prendre le temps » de bien observer les animaux, j'ai demandé à Aline si avec les années, sa pratique de l'homéopathie s'était accompagnée d'un changement dans sa relation avec ses animaux. En échos à ce que disait Agnès, elle m'a aussi parlé de « *se battre avec les bêtes qui sont malades* », supposant même que celles-ci le ressentent et se battent en retour. Aline m'a ainsi donné l'exemple récent d'un agneau qui durant l'hiver passé lui avait particulièrement donné cette impression de se battre pour survivre :

« *Tu te dis que la bestiole elle se bat aussi avec toi quoi ! Pour trouver le bon truc, elle résiste... Il y en a un d'agneau cette année, c'était vraiment ça. Il a commencé à baver, sa mère ne l'aimait pas trop, on lui a donné de l'homéo en même temps que son biberon... Mais alors... et pourtant il aurait pu crever au moins dix fois, hein ! Mais il se battait. Et c'est un peu ça aussi l'homéopathie, c'est que tu travailles, mais la bestiole t'aide aussi (...) Il y a des fois où ils ont envie et ils t'aident à vivre ! Et ces fois là franchement je me dis qu'on ne le verrait pas avec l'allopathie, quoi... Parce que, comme tu essayes de faire au mieux... parce que c'est facile de faire un antibiotique, hein. En fait tu piques, et puis ma foi ça va ou ça va pas... c'est dans le rythme, quoi. Mais là cet agneau c'était ou bien il y arrivait ou bien il crevait. Et il y est arrivé, il s'est battu.* » (Aline)

Dans ce verbatim, je veux tout particulièrement attirer l'attention sur la phrase que j'ai soulignée et dans laquelle une inversion très significative s'opère : les animaux aident l'éleveur qui cherche à les faire guérir. En d'autres termes ils ne se laissent pas mourir, « *ils s'accrochent à la vie (...) ils sont battants* » (Aline).

Confiance en l'éleveur - confiance de l'éleveur

C'est là une autre dimension de la relation éleveur-animal que j'ai fréquemment retrouvée dans les analyses que les éleveurs en font. Cette confiance de l'animal s'exprime d'abord dans les termes d'une reconnaissance de l'éleveur dans son rôle soigneur. « *Les bêtes reconnaissent quand tu passes du temps à t'occuper d'elles, à les soigner alors qu'elles ne vont pas bien* » m'a expliqué Agnès, ajoutant qu'il s'agit là de quelque chose de directement perceptible pour elle : « *tu le vois parce qu'elles t'appellent quand elles ont un problème, elles te reconnaissent comme leur soigneur* ».

Cette confiance en l'éleveur n'est pas sans lien avec une confiance de l'éleveur en lui-même. J'ai compris cela avec Aline, une fois de plus, lorsque « *pour revenir sur cette question de la relation avec les bêtes* », elle a souligné « *une espèce de respect entre l'éleveur et ses bêtes qui fait que ça peut fonctionner* ». Alors que je lui demandais des précisions sur cette idée de respect, voici comment elle l'a illustré, en évoquant le changement qu'elle avait pu observer dans sa relation à son troupeau, depuis qu'elle a acquis un certain niveau en homéopathie :

« Un respect oui... une ambiance, je veux dire: avant elles étaient... tu rentrais dans la bergerie et elles sautaient au plafond. Et pourtant, je ne pense pas qu'on ait changé de comportement, bon on n'a jamais été des fous hein...mais enfin maintenant c'est un troupeau zen... Et puis ça va avec le fait que avec le temps, c'est la confiance en soi aussi : savoir que de toute façon tu as une panoplie de remèdes qui peuvent t'aider... tu prends le temps toi aussi tu es plus calme. Le plus souvent maintenant ça ne me fait plus peur quoi. Parce qu'il y a toujours eu une solution. On a toujours réglé le problème. Parce qu'il y a des fois, y en a ça leur fait tellement peur euh... une bête qui va mal, et des fois quand ce sont des groupes de bêtes, oui ça te démoralise, quand chaque fois que tu rentres, il y a une bestiole de malade ou morte, car parfois ça arrive et ça va en chaîne. »

Dans cette citation, on retrouve la double dimension de la confiance. Aline parle de respect, d'un calme dans ses relations avec le troupeau qui est directement lié à son calme à elle, c'est à dire à sa confiance.

Ayant en tête l'exemple de Géry Dufernez et de ses cochons qui ne veulent plus de piqûre mais manifestent une envie pour les granules, j'ai demandé à Delphine si ces chèvres faisaient la différence entre antibiotiques et homéopathie. Elle répond oui : devant une piqûre antibiotique, ses chèvres s'écartent alors que pour les granules elles en redemandent. « *Alors est-ce que c'est par gourmandise ? Ça je ne sais pas* » me confie-t-elle, « *mais je pense que y a pas que ça* ». En fait, elle sent surtout que ses chèvres « *(lui) font confiance* ». « *Et là encore c'est peut-être dans ma tête* », rajoute-t-elle, mais en tout cas une chose est sûre « *c'est que moi je me sens bien avec elles* ». Pourquoi ? Parce que s'il y a un problème avec une chèvre, Delphine se démènera quoiqu'il arrive afin qu'elle ne meure pas... Et quand elle meurt ? « *Alors elle meurt* », il faut faire avec, « *on se blinde* », c'est la vie. Pour certaines, elle est très peinée. Mais c'est quelque chose d'important parce que selon elle ses chèvres sentent que quoiqu'il arrive elle ne les laissera pas tomber :

« Je pense que si je n'avais que mon tube avec mes piqûres et que j'arrivais tout le temps avec une piquouze à la main, mes chèvres ne seraient pas comme elles sont là... où je tends ma main, j'arrive, trois granules, et elles me les prennent... et elles sont... En fait, c'est comme si elles savaient que ce que je leur donne, c'est pour leur bien... Alors peut être que j'interprète, tu vas me dire... Mais en ce moment par exemple, j'en ai une qui a une mammite là, dont je ne sais pas si je vais arriver à sauver son quartier... Eh bien, elle, je n'ai même pas besoin de l'appeler... elle vient toute seule pour réclamer ses granules. Alors après, c'est du sucre, hein : donc tu vas me dire qu'elles sont gourmandes (rires). Mais tu me parles de relation entre l'éleveur et ses animaux, et tu vois ça, déjà rien que ça, cette relation là, la piqûre et les granules : ce n'est pas pareil. Et on le voit bien, hein : quand je vais masser carrément, que je vais essayer d'aller doucement pour ne pas leur faire de mal... elles le sentent ça. Parce que t'en as qui vont arriver et t'injecter ça comme si... alors qu'on sait bien que c'est douloureux pour elles... » (**Delphine**)

Plus loin, Delphine me parle de l'affection et de la confiance que lui montrent ses chèvres, confiance qu'elle relie aussi à la confiance qu'elle éprouve elle-même pour ses bêtes :

Delphine - *Toujours est-il que j'ai une relation développée avec mes chèvres, et je ne sais pas si c'est l'homéopathie qui fait ça, mais malgré tout elles ont confiance en moi... Parce que je ne sais pas... Alors après, quand j'arrive avec mon tube d'antibiotiques, elles vont se laisser faire aussi. Mais je me dis que c'est parce que c'est très rare... Enfin bon, après c'est dans ma tête ça, hein, je n'en sais rien si elles me font confiance. Mais moi j'ai ce sentiment là. Et puis surtout tu vois, y a le fait que de mon côté je suis bien avec moi même...*

Louis - *Oui, tu veux dire que tu agis en confiance avec elle.*

Delphine - *Voilà c'est ça. Je sais que je vais tout faire, le maximum, pour les soigner le plus naturellement possible. Et que ça leur fasse le moins... Voilà je vais tout faire, je vais chercher... pour qu'elles soient soignées. Bon après, si elles meurent, elles, hein. Et tu en as où ça m'embête moins parce que j'ai moins de relation avec elles, même dans mon troupeau hein, il y en a bon... voilà. Et puis tu as d'autres chèvres, je n'ai surtout pas envie qu'elles meurent. Mais tu vois, quoiqu'il arrive, je donnerai autant pour les deux, je ferai le maximum, et ça elles doivent bien le sentir, quoi.*

Finissons notre série sur cette idée d'une confiance en l'éleveur avec le témoignage de Audrey, qui m'a raconté que certaines de ses chèvres en positions inconfortables dans la hiérarchie du troupeau viennent chercher sa protection, tandis que d'autres viennent la chercher et l'attendent pour mettre bas :

*Il y a aussi les chèvres qui te montrent quand elles ont un souci. Il y en a... ben par exemple celle qui est en mammite actuellement, qu'on est en train de soigner, donc sa mamelle va mieux, mais vu qu'elle a eu un temps où elle était pas bien, elle a perdu en grade dans la hiérarchie du troupeau et elle se fait emmerder. Donc elle, dès qu'elle se fait emmerder, elle vient me trouver, quoi. Tu vois, elle vient "au secours, aide-moi", en se rapprochant de toi dès que t'arrives. Après, c'est pareil, t'as certaines chèvres pendant des années pour leur mise-bas, elles te font ça toutes seules de leur côté. Et puis tu sais pas pourquoi une année, tu vois que ça bidouille un peu, elles tournent en rond, elles viennent te chercher, et puis elles t'attendent. (**Audrey**)*

Il s'agit de phénomènes dont j'ai fréquemment entendu le récit chez les éleveurs du Diois. Mais ce n'est pas le seul exemple d'Audrey. Cette dernière me parle aussi d'une chèvre qui

se laisse recoudre, et de son étonnement devant un tel calme. Elle fait l'analogie entre les aiguilles pour recoudre et la piqûre de l'antibiotique, analogie qu'aurait pu faire la chèvre, mais elle s'est laissée faire, « *elle te fait confiance* » :

Il y a aussi eu le coup de cette chèvre qui s'était faite ouvrir la mamelle. Et pour la recoudre, il fallait que je fasse des points. Le truc hyper long, hyper fastidieux et tout. Il fallait que je la couche sur le côté, alors que j'étais toute seule, ce jour là. En temps normal, une chèvre que tu couches sur le côté et que tu vas recoudre sans anesthésie, bah, elle te vire de suite quoi. Et là, j'avais même pas besoin de la tenir, elle restait couchée, elle sentait que si je faisais ça c'était pas pour l'emmerder, quoi. C'était pour la soigner (...) Et pourtant tu peux comparer un peu la douleur qu'il y a quand tu es en train de recoudre une plaie avec une aiguille avec un antibio... Mais je sais pas, elles ne réagissent pas de la même manière, quoi. Quand tu piques avec une aiguille, elles vont sursauter, se stresser, chercher à se barrer, alors que cette chèvre, quand je l'ai recousue, elle ne bougeait pas, elle se laissait faire. T'as l'impression qu'elles savent que c'est pour leur bien, quoi. (Audrey)

Écouter les préférences de l'animal

Évoquons pour finir, cette dimension « *d'écoute* » présente dans la relation aux animaux des éleveurs que j'ai rencontrés. Elodie m'explique, par exemple, qu'elle n'utilise pas les huiles essentielles en interne, après avoir remarqué que ça ne va pas à ses chevaux et qu'ils marquent une forme de désaccord. Et lorsqu'il s'agit de granules, ils en redemandent (eux aussi). « *Ils savent ce qui est bon pour eux* » me dit Elodie. Son principe : si l'animal n'est pas d'accord, alors n'utilise pas un médicament :

« Les huiles essentielles, je les utilise un peu en externe, mais très peu en interne, parce que les chevaux n'aiment pas ça, c'est trop fort, c'est trop puissant et t'as des difficultés à leur faire prendre. Donc du coup, pour moi ça ne leur correspond pas (...) je pars du principe que si l'animal n'est pas d'accord, c'est qu'il faut l'écouter. La gemmothérapie par exemple, ils la prennent très bien. »³⁵ (Elodie)

Avec cette référence aux huiles essentielles et aux préférences des chevaux d'Elodie, s'ouvre la question des différentes médecines proposées aux éleveurs, voire parfois même imposées, dans certains cas de figures où un traitement par antibiotiques s'avère nécessaire. Sur ce point Agnès me dit :

« Je ne crache pas sur les antibiotiques et la médecine allopathique, sur certains cas on en a besoin (...). Mais « c'est sûr que matériellement ce n'est pas la même chose une piqûre et une granule (...) Quand tu arrives avec une piqûre, tu vois bien que la bête se dit "oh là là, mais pourquoi est-ce qu'elle veut me piquer". » (Agnès)

³⁵ Sous division de la phytothérapie (médecine par les plantes), la gemmothérapie est une médecine à base de bourgeons, de germes ou encore de jeunes pousses.

« *L'écoute des bêtes* » va au-delà des préférences des animaux pour certaines thérapies. Elle dépasse même largement le contexte de soin. Elle semble s'étendre à la relation complète qui lie l'éleveur à son animal. Ceci, grâce à l'observation fine et régulière, requise par l'homéopathie, et dont l'éleveur a pris l'habitude. C'est ce que laisse apparaître Agnès, lorsqu'elle me parle d'apprendre à respecter le caractère de son ânesse Pupille (que je vous présenterai dans la prochaine sous-partie) :

« *L'homéo c'est aussi apprendre à aller au-delà des comportements et des caractères de chaque animal (...) de l'observer, de le comprendre, d'aller voir derrière, et d'accepter son caractère, parce qu'on ne peut pas tout maîtriser de toute façon* ». (Agnès)

Au cœur de la relation éleveur-animal, pratiques d'élevages et taille de l'élevage

Si la pratique de l'homéopathie semble être un facteur-clef des relations de confiance entre éleveurs et animaux, il me paraît cependant impossible d'affirmer qu'elle en est l'unique explication. À coup sûr, ces relations font sens dans le contexte de pratiques d'élevage plus larges. Par exemple, l'architecture d'une bergerie peut agir sur la relation éleveur-animal. Certaines bergeries, explique Danielle, se prêtent beaucoup mieux que d'autres à l'observation et au contact avec les animaux. La taille du troupeau semble aussi beaucoup jouer. Sur ce point, Delphine me raconte que du temps où elle était bergère et qu'elle gardait 1 500 brebis (elle élève aujourd'hui une quarantaine de chèvres), son rapport aux animaux était loin d'être le même. Aussi les éleveuses m'ont-elles souvent confié qu'il n'est pas aisé de savoir si c'est l'homéopathie qui caractérise leur relation aux animaux. En effet, beaucoup des exemples que nous venons de documenter, font apparaître des causes plus générales. Delphine pense que ses animaux ont confiance en elle parce qu'ils savent qu'elle va se battre pour eux, indépendamment du fait qu'elle utilise de l'homéopathie. Audrey, dans un passage non cité, m'affirme que sa relation est aussi due à des pratiques d'élevages spécifiques : elle nourrit ses animaux trois fois par jour pour mieux les observer et être un maximum en contact avec eux. Son quai de traite ayant un nombre de places réduit, elle prend le temps de les voir une par une. Isabelle souligne l'importance de « *donner* » chaque jour manuellement à ses bêtes. Elle passe pas mal de temps dans sa bergerie et peut observer leurs comportements d'alimentation.

Pour une réflexion plus approfondie sur la relation éleveur-animal telle qu'elle se définit dans la pratique de l'homéopathie, la troisième et dernière sous-partie de notre partie 2 est dédiée à une analyse de la relation éleveur-animal dans le diagnostic homéopathique.

C. La relation

éleveur-animal dans le diagnostic homéopathique

L'hypothèse d'une relation de partenariat entre éleveurs et animaux nous a fourni des premiers éléments pour alimenter une réflexion sur la relation éleveur-animal. Envisageant cette relation d'un point de vue relativement général, nous nous heurtons toutefois à une difficulté : celle de pouvoir rattacher nos réflexions – aussi riches soient-elles – à la pratique même de l'homéopathie. L'objectif de cette dernière sous-partie est de recentrer notre analyse de la relation éleveur-animal autour du diagnostic homéopathique en tant qu'activité emblématique de la pratique de l'homéopathie.

Tirer la ficelle de « l'éleveur comme enquêteur »

Nous continuons ainsi notre progression dans l'analyse du réseau RESDHOM, progression qui constitue la métaphore des enjeux de ce mémoire. Comme annoncé plus haut (2-A), il s'agit de préciser nos analyses dans les termes d'une sociologie de la traduction s'intéressant à qualifier le type de liaison qui s'établit entre éleveurs et animaux. Un type de liaison qui caractériserait le réseau de diagnostic en tant qu'il est le propre d'une pratique thérapeutique qui diffère des autres dans ses façons de procéder.

Reprenons l'image du réseau RESDHOM : « face à un cas », et en situation de diagnostic homéopathique, ce qui circule dans le réseau, ce sont des informations empiriques sur les animaux. Ces informations permettront de choisir le remède qui est le leur. Ce que font les acteurs qui sont engagés dans la recherche de ce remède, c'est essayer de comprendre l'animal. Le comprendre, afin d'en dégager des observations, qu'ils interprètent sous formes de signes (ou symptômes) et qui leur permettent par la suite de trouver un remède, puis de le donner, et enfin d'évaluer ses effets (cette dernière étape étant susceptible de déboucher sur un nouveau processus de recherche, nous avons pu l'observer avec Pampille, Mélusine et Ressuscitée). Dès lors, il m'a semblé que la relation éleveur-animal telle qu'elle se noue autour de cette activité de diagnostic pouvait être abordée comme une *relation d'enquête*.

Plusieurs perspectives d'analyse seront mises au travail dans cette sous-partie. Elles s'organisent toutefois autour d'un fil directeur, celui de questionner la production des informations permettant le diagnostic homéopathique. Plus précisément encore, on s'intéressera à ce que les éleveurs observent chez leurs animaux, et ce en tenant compte de *comment* ils les observent. Deux niveaux de questionnement, dont les travaux de Vinciane Despret ont démontré qu'il était particulièrement intéressant de les mettre en rapport

(Despret, 2007, 2010). Comment les animaux sont-ils appréhendés dans l'opération de diagnostic homéopathique ? Comment donnent-ils des signes ? Ou encore comment trouve-t-on des signes chez eux ? Quelle place occupe le *Répertoire* et la *Matière Médicale* dans la définition de ce qui fait le malade ? Comment repère-t-on un animal malade dans le quotidien de l'élevage ? Faut-il pour cela les connaître individuellement ? Ces nombreuses questions feront l'objet d'un examen détaillé dans les pages qui suivent.

Précisions supplémentaires sur l'approche développée

Il me semble important de préciser qu'avec cette ficelle de *l'éleveur comme enquêteur* je fais le choix d'aborder cette relation depuis un point de vue spécifique : c'est l'éleveur que nous suivrons dans son observation de l'animal et dans sa recherche de remède. C'est lui l'enquêteur. Nous adopterons donc d'une certaine manière une perspective anthropocentrée, qui une fois de plus ne cherche pas à respecter le fameux « principe de symétrie »³⁶. Mais avons-nous les moyens faire autrement ? Pour des raisons méthodologiques déjà évoquées plus haut, la présente enquête a limité ses ambitions à une réflexion « sur la présence des animaux telle qu'elle est travaillée par les acteurs » (Rémy, 2016). Des acteurs, qui interagissent avec les animaux... c'est là toute la richesse de notre affaire.

Plus spécifiquement, la problématique qu'il m'a semblée intéressante de mettre au travail, est celle de la façon dont se construit la connaissance développée par les éleveurs au sujet de leurs animaux via leur pratique de l'homéopathie. Pour cette ficelle de l'éleveur comme enquêteur je me suis largement inspiré de la façon dont Vinciane Despret, ou encore Bruno Latour ont « suivi » les scientifiques qu'ils étudiaient, ainsi que des « leçons » qu'ils ont pu retirer de ces expériences. En l'occurrence, la première a montré que le type de question qu'on posait aux animaux avait un lien très fort avec le type de réponse qu'on pouvait obtenir d'eux (Despret, 2010) ; et le second a montré que les scientifiques ne se trouvent jamais seuls face à leurs objets d'études mais qu'il y a toujours un nombre conséquent de « choses » entre eux et avec eux : des non-humains, qu'il s'agit d'éliminer afin d'avoir une vision plus claire des choses (réduction), mais aussi des outils qui leurs permettent de saisir la réalité, de fabriquer de la référence (transsubstantiation) - (Latour, 1993).

³⁶ Sur ce point, les témoignages d'Élodie sur les débats dont les diagnostics peuvent faire l'objet durant les veillées (I-C), nous montrent qu'une approche du diagnostic homéopathique en terme de sociologie des controverses ne serait pas inintéressante.

1° « Traiter un cas » en veillée

Afin d'entrer dans le vif du sujet, je vous propose de nous intéresser à ce qui se passe dans les veillées. Ceci, au moyen d'une description générique du processus de résolution d'un cas, tel que j'ai pu le documenter dans mes observations. L'objectif de cette opération est de montrer comment l'activité de diagnostic en collectif que consacrent ces veillées où les animaux ne sont pas présents, s'effectue *au sujet* des animaux... Mais que ces derniers ne sont pas les seuls à déterminer le sens que prendra le diagnostic de leur propre état de santé. D'autres acteurs entrent en jeu, les fameux médiateurs pointés en vert dans le schéma RESDHOM. En recoupant les plus de 20 cas dont j'ai pu documenter le traitement, quatre étapes génériques me semblent pouvoir être dégagées.

Étape 1 - Description

Une première personne, le plus souvent la propriétaire de l'animal malade, rapporte un cas. Elle va donc parler au nom de sa bête, dont elle est la « *représentante* »³⁷. Elle décrit son cas au collectif, les symptômes qu'elle a identifiés et dont il lui semble important de tenir compte. La description s'opère de 2 manières possibles :

- Soit le cas est déjà « traité » ou en cours de traitement. L'éleveuse précise alors ce qu'elle a fait, le remède qu'elle a choisi, ses résultats etc. Si le cas est toujours en cours, le groupe embraye sur une description des évolutions de ce cas, pour trouver un nouveau remède. S'il est terminé, on prend note des réussites ou non de l'éleveur avec le remède choisi.
- Soit le cas est tout récent et aucun diagnostic n'a jusque là été fait. L'éleveuse décrit alors tous les symptômes qu'elle a observés. Il y en a en général beaucoup plus que trois.

Pendant ce temps, autour de la table, tout le monde note sur des feuilles de papier ce qui se dit. Certains posent des questions s'ils ont besoin de plus de détails ou s'ils ont déjà un remède en tête, dont ils connaissent les symptômes caractéristiques.

Étape 2 - Répertorisation

Ensuite, la plupart des participants – excepté moi qui les observe – se mettent à chercher dans le *Répertoire* des symptômes proches des observations rapportées par l'éleveuse. Le but est de lister les remèdes proposés par le *Répertoire* pour chacun des

³⁷ L'expression, particulièrement évocatrice pour une sociologie des traductions vient du livre *Homéopathie à la Ferme, des éleveurs racontent*. Les guillemets qu'on trouvera régulièrement, tout au long de la description qui suit, indiquent des termes caractéristiques du langage des veillées.

symptômes « trouvés ». Au préalable de leur recherche, les éleveurs ont sélectionné un nombre réduit de symptômes, sur la base de ce qui leur a semblé le plus « spécifique » chez la bête malade. C'est la hiérarchisation des symptômes, sous forme de trépied (Cf. 2-A). Parfois, par leur connaissance des remèdes, certains en ont un déjà en tête. Alors ils vont directement dans la *Matière Médicale* pour voir si leur « intuition » colle bien. Mais en général tout le monde commence plutôt par chercher dans un répertoire³⁸. L'étape s'opère plus ou moins en autonomie, tout le monde ayant apporté son propre *Répertoire*.

Mais chercher un symptôme dans le *Répertoire* n'a pas grand-chose à voir avec chercher un mot dans un dictionnaire dont on sait par avance qu'il s'y trouve. Au regard du volume et du détail de tous les symptômes proposés dans le livre, j'ai souvent entendu dire « *qu'il existe forcément quelque chose qui s'en rapproche* ». Mais reste à le trouver ce quelque chose et c'est ici que l'affaire se complique. Bref, la recherche dans le *Répertoire* est une véritable épreuve et, pour cette raison, elle prend assez vite une tournure collective (c'est l'intérêt même des veillées (Cf.1-C). Ceci pour différentes raisons. D'abord, parce que chacun va rapidement informer les autres des rubriques du *Répertoire* dans lesquelles il va effectuer ses recherches. On notera que cette question du choix de la rubrique se pose souvent autour de la problématique suivante : comment traduire une observation faite sur un animal, en des symptômes observés sur des corps humains. Car les symptômes du *Répertoire* sont des symptômes humains. Affaire de vocabulaire, mais aussi de pathologies. Les maladies digestives des ruminants ne trouvent pas toujours leur équivalent chez l'humain, m'a expliqué Victor. Il faut donc parfois être en mesure « *d'extrapoler* ».

En fonction des rubriques choisies par certains, se dessinent alors différents *parcours de diagnostic* pour trouver dans le *Répertoire* les symptômes correspondant aux observations faites sur l'animal. Souvent, les jeunes éleveuses, celles des formations, suivent le parcours de Victor, de Jean Lou ou de Danielle. Surtout ceux de Victor et Danielle, qui en général expliquent assez vite aux autres ce qu'ils font, là où Jean Lou va plutôt commencer par réfléchir et chercher en silence, sauf si on lui demande comment il s'y prend. À noter : rarement un seul parcours est suivi par tout le monde ; en général, il y en a au moins deux, mis à l'épreuve en même temps. Pourquoi ? Parce qu'un parcours ne va pas nécessairement déboucher sur la découverte d'un symptôme fidèle à ce qui fait le malade. Et si tel n'est pas le cas, il faudra alors « *reprendre à zéro* ». Plusieurs parcours en même temps donc, du moins au début des recherches. Car j'ai pu observer qu'au bout d'une dizaine de minutes, à mesure que les recherches s'affinent, tout le monde va petit à petit s'attacher à vérifier le même parcours. Je ne détaillerai pas ici le processus selon lequel les gens se rabattent sur un parcours différent du leur. Il tient à un jeu d'échanges dont il est difficile de rendre compte génériquement. Pour faire court, je dirais qu'on adopte le parcours d'un autre parce qu'il

³⁸ Il se trouve qu'il existe plusieurs éditions du *Répertoire*, venant de médecins différents, et pouvant varier entre elles de façon significative, engageant ainsi les éleveurs dans des comparaisons. C'est là un degré de complexité de l'étape de répertorisation dans lequel j'ai choisi de ne pas rentrer.

semble plus vraisemblable et plus prometteur, voire parce qu'il a déjà abouti et qu'on cherche à le répéter pour le retenir³⁹.

À mesure que les enquêteurs avancent dans leur répertorisation, un autre facteur conduit ces recherches à prendre une tournure collective : les questions posées à l'éleveuse qui rapporte son cas, celle-ci étant souvent la seule à avoir pu observer l'animal malade. En ce sens « *rapporter son cas* » signifie en être le représentant auprès de cette assemblée d'enquêteurs qui n'ont pas été sur le terrain (pour filer la métaphore scientifique). On retrouve là la dimension de médiation dans le rôle de l'éleveur, sur les épaules duquel repose un important travail d'observation pour porter la parole de son animal le plus fidèlement et le plus longtemps possible.

Comment et pourquoi les chercheurs en viennent-ils à poser des questions à celle qui rapporte son cas ? En général, pour les plus expérimentés dans l'art de la répertorisation, la sélection de la rubrique où chercher un symptôme est assez rapide et elle est vite partagée avec les autres. Mais, une fois aux prises avec les détails de cette rubrique et toutes les variations de symptôme qu'elle propose, le choix du bon symptôme doit mécaniquement s'accompagner de détails supplémentaires fournis par l'éleveuse. Ces détails touchent à la façon dont, au sens du *Répertoire*, la bête « *signe son état de malade* ». C'est-à-dire qu'ils doivent répondre aux nuances de ce dernier. Nous nous trouvons ici dans ce qu'Aline appelle le « *travail d'affinage* ». Pour obtenir plus de précisions sur le malade, les enquêteurs vont alors poser des questions différentes de celles posées à la première étape. Intéressant à noter : ces nouvelles questions, qui vont accroître la compréhension de l'animal malade, sont directement provoquées par les recherches dans le *Répertoire*.

En fait, le *Répertoire* génère de la complexité dans l'observation et contraint les éleveurs à se questionner sur leurs animaux, selon des modalités auxquelles ils n'avaient pas songé. Pupille, l'ânesse d'Agnès, refuse-t-elle de se laisser approcher parce qu'elle a peur ou bien parce qu'elle n'y a jamais été habituée ? Si elle a peur, de quoi a-t-elle peur ? D'être frappée, ou de perdre sa liberté de mouvement ? Comment expliquer cette peur, alors qu'elle est la première à appeler Agnès quand celle-ci rend visite à ses ânes ? Pupille chercherait-elle de la « compagnie » comme dit le *Répertoire*... mais sans vouloir qu'on l'approche ? Et comment interpréter cette scène qui s'est produite cet autre soir d'hiver ? Ce jour-là, avec son acolyte Toto, ils se sont échappés de leur parc des Alléouds jusqu'au hameau des Cheylard. Sur le retour et dans la fraîcheur de l'obscurité, elle s'est collée contre Agnès venue la chercher. Ainsi, la nuit et en terrain inconnu, Pupille vient au contact. Tout est dans la nuance, et quand la recherche dans le *Répertoire* commence, l'effort d'observation et de compréhension de l'animal ne s'arrête pas pour être enfermé dans un symptôme. Non, l'effort se multiplie, la mémoire est convoquée et la découverte du bon symptôme sera

³⁹ Du point de vue de la problématique de l'apprentissage en collectif, on remarquera que nous saisissons ici quelques éléments d'analyses particulièrement importants : en reprenant leurs parcours entre elles, les éleveuses « *se font à la logique du répertoire* » ; elles répètent pour apprendre.

bien souvent pour l'éleveur une façon de redécouvrir son animal. Car pour trouver des remèdes dans le *Répertoire* il faut opter pour un symptôme. Mais faut-il encore que ce soit le bon, le plus juste possible, que la traduction soit fidèle.

Étape 3 – Vérification du remède

Cette étape est celle du croisement des remèdes proposés par le *Répertoire* pour chaque symptôme répertorié et du choix d'un ou de plusieurs remèdes. Un nouvel affinage de la recherche s'opère alors, via la mise à l'épreuve de ces derniers au moyen de la *Matière Médicale*, qui répertorie les remèdes et les décrit. À ce stade là du processus de diagnostic homéopathique, il importe pour le lecteur de bien comprendre les modalités pratiques qui se trouvent derrière la racine « *homeo* ». À savoir que l'homéopathie fonctionne sur le principe de similitude :

1° les symptômes d'un remède sont donc ceux qu'un individu sain manifeste quand on lui donne une dose non diluée du remède,

2° c'est en donnant une dose diluée de ce remède qu'on va soigner un malade manifestant les mêmes symptômes qu'un individu sain ayant pris le remède non dilué.

En termes pratiques et pour notre affaire de diagnostic, cela signifie que le malade exprime le remède, ou encore que le remède « *s'exprime dans le malade* » (Jean Lou). D'où l'expression de « *remède du malade* », que l'on relève fréquemment dans la bouche des homéopathes. Pour ces raisons, la troisième étape du processus de diagnostic homéopathique passe toujours ou presque par une confirmation via la *Matière Médicale*. Cette confirmation s'effectue notamment à la lecture du paragraphe intitulé « *génie du remède* », lequel constitue une synthèse de l'esprit et du caractère du remède, au sens psycho-pathologique du terme. Cela permet à l'homéopathe de s'assurer qu'il ne se trompe pas. S'il se trompe, la *Matière Médicale* renvoie vers des remèdes « proches » et l'affinage reprend de plus belle⁴⁰. Car, ici encore, il faudra que les descriptions du remède se rapprochent le plus possible de ce que « *signe le malade* ».

Étape 4 - Choix du remède

Le groupe statue sur un remède, que l'éleveur essayera. Par la suite, il tiendra au courant les autres de « *l'action du remède* » et des évolutions de l'état de son animal. Éventuellement, le suivi du malade pourra se poursuivre par téléphone dans les jours qui suivent.

⁴⁰ Des « *remèdes proches* » : des remèdes qui, lors des expérimentations sur individus sains ont provoqué des symptômes similaires.

2° Trouver le bon remède, trouver le remède du malade

Suite à cette entrée en matière, qui relève autant de la description que de l'analyse, beaucoup d'éléments ont surgi d'un coup. C'est là l'intérêt d'une description ethnographique : rendre compte d'une activité et des complexités qui lui sont inhérentes. Mais c'est aussi son inconvénient, dans la mesure où elle contraint tous les héritiers de Descartes à se résigner de respecter le second précepte du *Discours de la Méthode*⁴¹. Remettons donc de l'ordre dans nos idées, et tirons quelques brèves conclusions de ce qui vient d'être décrit, au regard des problématiques qui nous importent dans cette sous-partie. Rappelons-le, nous nous intéressons à la façon dont se construit, dans la pratique du diagnostic, la connaissance que les éleveurs ont de leurs animaux.

Soigner le malade et non la maladie

C'est avec ce principe clef de la médecine homéopathique que se spécifie la façon dont les éleveurs des veillées s'intéressent à leurs animaux. Nous l'avons précisé en introduction générale, ce principe et ses conséquences supposées sur la relation éleveur-animal, se trouvaient au cœur de la problématisation de mon offre de stage. À cet égard, s'intéresser au diagnostic homéopathique avait donc pour moi un objectif bien précis : celui de rendre compte pragmatiquement de cette distinction telle qu'elle est « *en train de se faire* » dans la pratique de l'homéopathie. Non pas sur le modèle d'une analyse opposant pratiques déclarées et pratiques réelles, mais sur le modèle d'une « *prise au sérieux* » de la façon dont les éleveurs établissent des liens entre ce qu'ils disent et ce qu'ils font⁴². Quels éléments retirons-nous du diagnostic homéopathique tel qu'il s'opère dans les veillées ?

Cette idée de soigner le malade et non la maladie signifie que l'éleveur s'intéresse à son animal en le considérant comme singulier dans sa façon d'être malade. Cet intérêt, qui relève d'une véritable posture de recherche, se concrétise par une quête de symptômes à la fois originaux et variés. En effet, la constitution du « trépied »⁴³ implique de distinguer et de valoriser certains symptômes plus que d'autres (« *hiérarchisation des symptômes* »).

⁴¹ « *Diviser chacune des difficultés que j'examinerai en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qui serait requis pour les mieux résoudre* » (René DESCARTES, Méth. 2, 8). Tout fabriquant de *logos* se trouve confronté à ce complexe héritage.

⁴² La nuance semblera sans doute infime, mais j'y tiens. Car dire agit certainement autant qu'agir n'en dit. « Prendre au sérieux les acteurs » et s'intéresser au social « en train de se faire » : je m'efforce ici d'inscrire ma démarche dans la perspective d'une sociologie pragmatiste (Barthe *et al.*, 2013).

⁴³ Le trépied, constitue un ensemble de trois symptômes répertorisables, conduisant chacun à plusieurs remèdes (voir II-A et le cas de Pampille).

Lorsque j'ai demandé à Alain ce qui fait la valeur d'un symptôme, ce qui distingue un bon d'un mauvais symptôme, ce dernier a répondu : « *on ne va pas parler de bons et de mauvais symptômes, mais on parlera de symptômes personnalisés, ou inusités (...) de ceux qui font que l'animal personnalise sa maladie, par opposition à ceux qui sont plus banals et qu'on rencontre communément* ». Autre dimension importante dans le choix des symptômes du trépid : leur nature variée. Car ce qui fait la singularité du malade réside par ailleurs dans le fait qu'il présente plusieurs types de symptôme en même temps. Par exemple Pampille avait la salive écumante (symptôme local), elle restait prostrée toute la journée (symptôme physique général) et elle se tenait systématiquement à l'écart des autres chèvres (symptôme psychologique).

On soulignera sur ce point que travailler sur des symptômes originaux implique de pouvoir les « *obtenir de l'animal* », comme le dit si bien Delphine. Car ces symptômes, qui sont propres à la façon dont « *l'animal décrit sa maladie* » (Delphine) ne tombent pas du ciel. S'entame alors un dialogue, que nous avons pu observer avec le cas de Mélusine, lorsque Delphine allait « *lui poser des questions* » (l'hypothèse d'un « *partenariat de soin* » fait de nouveau sens ici). Nous venons de le montrer, par la médiation du « *représentant* » de l'animal malade, ce dialogue s'observe aussi dans les veillées, au moment de l'affinage des symptômes. Plus généralement, pouvoir obtenir des symptômes originaux concernant un animal, implique de « *prendre le temps de l'observer* » (Aline), de « *se poser pour le considérer* » (Céline).

Enfin, et en amont, cela nécessite d'être capable de distinguer en quoi une bête malade devient originale du point de vue de sa façon d'être en temps normal. Ainsi nous avons pu voir que la connaissance préalable qu'avait Audrey du « *caractère de lion* » de Pampille, lui a permis non seulement de déceler plus rapidement sa maladie, mais aussi de certifier sa guérison.

Une observation « équipée »

Ce premier principe, celui de « *soigner le malade et non la maladie* », n'est qu'un aspect de la pratique du diagnostic homéopathique que nous venons d'observer. Aussi, il nous faut prendre en compte que dans cette recherche des spécificités de l'animal malade, l'éleveur ne se trouve pas seul face à l'animal qu'il diagnostique. Comme le pédologue se rend dans la forêt de Boa Vista équipé d'une carotte, de balises et d'un pédocomparateur (Latour, 1993), comme l'amateur de musique s'attache à l'apprécier en s'équipant d'une chaîne Hi-fi de son goût (Hennion, 2004), les éleveurs des veillées s'appuient eux sur deux ouvrages, le *Répertoire* et la *Matière Médicale*, pour effectuer leurs diagnostics. L'observation est « *équipée* ». Or ce qui s'observe dans les veillées, c'est que ces équipements ne sont pas que des instruments de saisie des symptômes de l'animal malade. Ils sont aussi des acteurs de leur découverte.

En effet, par la complexité des descriptions que la *Matière Médicale* fournit pour chaque remède, ainsi que par les nombreuses variations que propose le *Répertoire* pour chaque type de symptôme, les élèves sont amenés à se poser des questions supplémentaires sur leurs animaux. Exemple : en veillée, Agnès fait part du fait que son ânesse Pupille ne se laisse pas approcher. Le groupe se lance dans une répertorisation des symptômes de l'ânesse en allant chercher du côté de la rubrique qui décline les différentes façons possibles d'« avoir peur ». Mais la rubrique faisant plus d'une dizaine de pages, les élèves sont amenés à motiver leurs choix dans le détail. Ils le sont nécessairement, car sans symptômes, pas de remèdes possibles. Aux nuances du *Répertoire* doivent répondre les nuances des observations d'Agnès.

Le jour de notre entretien, par curiosité je demande à Delphine combien de remèdes elle utilise avec ses animaux. « Moins de cinquante » me répond-elle devant son fils qui pouffe de rire. « Je parie que t'en as au moins 100 » lui lance-t-il joueur, tout en se proposant de les compter. Dans un coin du salon, il sort une boîte dont il semble connaître l'emplacement et s'y attèle aussitôt. « 118 tubes », c'est le résultat. « Il y en a qui y sont plusieurs fois, confie Delphine, surtout que certains je les ai en plusieurs dilutions différentes ». Les dilutions... voilà une autre nuance que je m'apprêtais à oublier.



Figure 3 - La boîte à remèdes d'Elodie

« À chaque remède correspond une façon pour l'animal de signer sa maladie » (Elodie) ;
 « un portrait possible pour le malade » (Jean Lou).

Car la dilution comme la posologie d'un remède renvoient autant au remède en lui-même que, ici encore, à une observation de l'animal. C'est du moins ce que nous avons observé avec Jean Lou, Audrey et Victor lorsqu'ils ont décidé de passer de *Belladonna* 9 CH à 15 CH pour Pampille dont l'état semblait évoluer dans le bon sens. Et si Delphine m'a ajouté que « *là haut à la bergerie elle doit avoir une trentaine de remèdes* », ceux qu'elle utilise « *le plus couramment* », au regard des détails que donne la *Matière Médicale* pour chaque remède, le nombre reste toutefois conséquent. C'est dire si le choix de *Natrum muriaticum* et *Causticum* signifiait quelque chose en terme de compréhension du problème de Mélusine. Notons au passage que dans cette optique, les différentes inflexions du diagnostic homéopathique sont autant de comparaisons et d'affinages supplémentaires dans la compréhension du malade.



Figure 4 - Répertoires et Matières Médicales. Sur une étagère du salon des Meurot, on trouve la littérature homéopathique qui les accompagne depuis trente ans dans le diagnostic de leurs animaux malades.

« Traduire les souffrances de l'animal »⁴⁴

Nous avons donc vu que le diagnostic homéopathique passe par une recherche de singularités chez le malade. Puis nous avons montré que le *Répertoire* et la *Matière Médicale*, comme systèmes de références, ouvrent le champ des possibles en matière de portraits susceptibles d'être « signés » par un animal malade. Ils l'ouvrent, tout en lui

⁴⁴ Je tiens à remercier Victor, ce fin limier du diagnostic homéopathique, pour m'avoir mis les yeux sur les enjeux de cette traduction.

donnant un cadre. Car *in fine*, « trouver le bon remède » implique de satisfaire deux impératifs. Le premier est d'établir une correspondance entre ce qui s'observe de l'animal et des symptômes qui puissent être répertoriés, c'est-à-dire des symptômes ayant une « *signification homéopathique* » (Jean Lou). Le second est de choisir un remède dont la description qu'en donnera la *Matière Médicale* continue de correspondre à ce que l'animal exprime. Un établissement de correspondances d'autant plus intéressant que la particularité des différents *Répertoires* existant est qu'ils répertorient des symptômes ayant été observés sur des humains. Ainsi, l'épreuve de trouver les symptômes correspondant s'apparente à une véritable opération de traduction. Et ce, au sens sociologique du terme (Akrich *et al.*, 2006), comme au sens propre puisque ce qui s'observe chez l'animal doit avoir une signification homéopathique, « *doit pouvoir être traduit dans le langage un peu particulier du Répertoire* » me disait Victor.

Remède du malade et remède du troupeau

Bien évidemment, ce constat d'une singularisation de l'animal dans la pratique de l'homéopathie connaît quelques nuances. Parmi lesquelles notamment, le fait que le diagnostic homéopathique peut aussi porter sur un troupeau, dans le cas d'épizooties par exemple. C'est même une pratique relativement courante, comme j'ai pu le comprendre avec les éleveurs que j'ai rencontrés. Les remèdes de troupeau constituent donc une nuance de taille à l'idée que homéopathie correspond à une *individualisation du malade*. Pour autant, ils ne me semblent pas contredire les idées que nous venons de développer. Car si la recherche d'un remède de troupeau ne s'attache plus à comprendre les bêtes prises individuellement, elle s'attache tout de même à chercher les singularités du troupeau (du point de vue de son humeur général, de son histoire etc.). Une autre forme de connaissances des animaux se développe alors, une connaissance d'ordre sociologique.

C'est d'ailleurs dans ces capacités de traducteurs que résident selon Agnès une bonne partie des compétences de l'éleveur homéopathe. De quoi s'agit-il ? De suffisamment bien connaître le *Répertoire* et ses rubriques pour pouvoir trouver aisément, et rapidement, « *le symptôme qui se rapproche le plus possible de ce que l'animal exprime* » (Agnès). Dans ce processus, Agnès identifie deux étapes de traduction (au sens sociologique du terme) :

« La difficulté c'est de trouver quelque chose qui corresponde parfaitement tu vois... d'essayer de s'approcher le plus possible de ce que reflète le symptôme de l'animal. Et c'est ça qui est difficile. Déjà parce que lorsque tu constates un symptôme sur une bête, c'est le fruit de ton observation... ce n'est que ça en fait. C'est ce que toi tu as pu observer. Donc déjà tu le vois avec tes yeux, avec ta sensibilité, et tu as une interprétation de ce symptôme, tu l'interprètes... Et à côté de ça, après, il faut traduire ce que tu observes en mots. Il faut mettre les bons mots sur ces symptômes là (...) faire le parallèle entre ton symptôme et puis ce que tu vas trouver dans le Répertoire, parce que le Répertoire c'est un Répertoire humain. Tu vois, et

l'attitude d'une bête il faut arriver à la transplanter sur ce plan là... il faut arriver à parler avec des mots qui correspondraient à un humain » (Agnès)

On trouve donc trois types de symptômes dans l'esprit d'Agnès et deux étapes de traduction nécessaires pour passer successivement des uns aux autres. D'abord le symptôme de l'animal ; ensuite celui de l'observateur, cet « interprète » ; enfin celui du *Répertoire*. Une affaire d'autant plus compliquée, m'a par ailleurs souligné Aline, que « *les bêtes ne parlent pas* ». Et ce n'est pas un hasard si un exercice apprécié par Agnès lors d'une récente formation avec le vétérinaire Patrice Rouchossé touchait à ce point précis. L'exercice : noter les symptômes observés, les classer par ordre de valeur et enfin, « *trouver les bons mot pour pouvoir aller les chercher dans le Répertoire* » (Agnès).

Concernant cette épreuve de traduction et les observations que nous avons pu en faire dans les veillées, le jeu incessant des allers-retours entre l'animal et le *Répertoire* que doit faire l'enquêteur me semble intéressant. Guérir l'animal, le sortir de son péril, c'est le diagnostiquer. Deux mouvements contradictoires mais pourtant indissociables s'observent ainsi dans la pratique : celui de se mettre sur la fréquence de l'animal, *et en même temps*, celui de mettre l'animal sur la fréquence du *Répertoire*. Chaque entité du réseau RESDHOM contribue à cette opération de traduction :

→ L'animal pour commencer, qui répond aux questions, manifeste son état, parfois fait échouer une demi-heure de recherche dans le *Répertoire* parce qu'elle a conduit à un remède qui lui était inapproprié (traduction non fidèle) ; une fois que le remède est testé, c'est l'animal aussi qui guérit ou non, relançant ainsi le processus.

→ Le *Répertoire* et la *Matière Médicale* et leurs nombreuses nuances, qui souvent invitent à découvrir l'animal malade, d'autre fois contraignent les symptômes de l'animal à se traduire en un symptôme proche, mais pas tout à fait exact, « *faute de mieux* »... En principe le bon remède, le « *similimum* » existe mais... il faut le trouver !

→ L'enquêteur-éleveur enfin, qui parvient ou non à se retrouver dans ce dédale, qui observe, interprète, représente l'animal, parfois suit ses intuitions, mobilise son expérience, juge des résultats d'un remède.

Car *in fine*, « *le seul moyen de savoir si tu as trouvé le bon remède, c'est de l'essayer et d'observer ce qu'il fait* » (Elodie). C'est d'ailleurs toujours comme cela qu'on se quitte après une veillée. « *Tu essayes, et surtout du nous dis* » ai-je souvent entendu dire Danielle aux éleveuses qui vers minuit s'en retournaient chez elles.

Partie 3

**Réflexions autour de ce qui fait
expérimentation dans la pratique de
l'homéopathie des éleveurs du Diois**

Introduction

Où en sommes-nous dans notre enquête sur l'expérience collective des éleveurs du Diois avec l'homéopathie ? La première partie de ce mémoire a établi qu'au principe de cette expérience se trouve une dynamique collective plurielle, par ses activités comme par le profil de ses participants. Nous avons également saisi la valeur de ces activités et leur complémentarité : celle d'un appui technique doublé d'un espace « *d'ouverture* », selon les mots d'Agnès. Dans la deuxième partie, nous avons poursuivi l'exploration de la dimension collective de cette expérience, en resserrant notre focale sur un moment spécifique et capital de la démarche homéopathique : l'observation d'un animal malade et le choix de son remède – l'épreuve du diagnostic homéopathique. Cette opération a permis de déceler et de documenter d'autres aspects de cette dynamique collective : des entraides entre éleveurs face à un cas, une répartition et une articulation singulière des rôles entre vétérinaires, éleveurs et animaux, et plus encore, le développement d'un nouveau mode de connaissance et d'interaction avec les animaux. Autant de niveaux d'analyse qui se sont synthétisés sous la forme d'un réseau représentant ce qui fait collectif dans la pratique de l'homéopathie vétérinaire des éleveurs du Diois.

Pour ouvrir notre réflexion sur le rôle de ces activités collectives dans l'apprentissage de l'homéopathie, cette partie adoptera une troisième focale : questionner le diagnostic homéopathique comme un processus d'expérimentation qui s'appuie sur un réseau d'acteurs – le réseau RESDHOM. « Un processus d'expérimentation », dans le sens où donner un remède, c'est toujours faire un test, comme l'a précisé Elodie à la fin de la précédente partie.

Une première façon de travailler la dimension expérimentale du diagnostic homéopathique est de questionner la progression des éleveurs. Plus précisément encore, de questionner les continuités qui s'établissent entre deux diagnostics ; ce qu'ils apprennent de leurs cas. Est-ce que les éleveurs tracent leur activité ? Comment s'effectue la mise en commun des expériences de chacun ? Nous répondrons dans un premier temps à ces questions.

Si l'on considère le diagnostic comme un processus d'expérimentation, la valeur d'un remède (le résultat de son expérimentation), découle des effets qu'il produit et de ce qu'en observent les éleveurs. Ainsi, nous nous poserons dans un deuxième temps la question des évaluations que les éleveurs font de leur pratique de l'homéopathie. Nous verrons que leur usage de l'homéopathie s'articule avec d'autres médecines vétérinaires et tenterons de décrire les modalités pratiques de ce pluralisme. Enfin, nous observerons des situations de mise à l'épreuve de l'homéopathie : que nous apprennent-elles sur l'importance de la dynamique collective du Diois ?

A. D'un diagnostic à l'autre, quelques réflexions sur la progression des élèves

La question de la progression des élèves dans leur pratique du diagnostic homéopathique est au cœur du premier temps de cette troisième partie. Pour affiner une nouvelle fois notre compréhension du « rôle du collectif », il semble en effet capital de comprendre ce qui fait que des élèves progressent, acquièrent des compétences et des connaissances qui les rendent plus efficaces dans leur recours à l'homéopathie. Car si depuis le début de ce mémoire, nous nous intéressons à la dimension collective de leur expérience, c'est bien *in fine* pour montrer en quoi cette dernière contribue à l'adoption de l'homéopathie. Sur cette question primordiale, les deux premières parties de ce mémoire ont montré que faire un diagnostic homéopathique nécessite des compétences d'observation des animaux et de traduction de leurs symptômes dans le *Répertoire*. Des compétences qui progressent par les échanges et les recherches en collectif.

Néanmoins, acquérir des compétences d'observation et de recherche dans le *Répertoire* n'est pas la seule façon de progresser dans l'art de choisir le bon remède. Cette progression s'observe aussi dans la connaissance que les élèves ont des différents remèdes et des symptômes qui leur sont liés au préalable d'une recherche. Cette connaissance des remèdes est importante, car elle permet d'effectuer plus rapidement les diagnostics grâce au repérage de symptômes qui leur sont propres. Au sujet de Victor, le berger membre de l'association *Homéopathie à la Ferme* qui participe aux veillées, Agnès déclare : non seulement il est « à l'aise dans le Répertoire » mais en plus il a « une connaissance très fine de la Matière Médicale ». Autrement dit, il n'a parfois pas besoin de s'en remettre au *Répertoire* et il se tourne directement vers la *Matière Médicale* pour vérifier la justesse d'un remède. Or, nous l'avons vu plus haut dans notre description des veillées, Victor n'est pas le seul à procéder ainsi. En effet, il arrive aussi que les autres élèveuses consultent directement dans la *Matière Médicale* pour y « vérifier une intuition ».

Sous cette forme là, la progression des élèves en homéopathie peut s'appréhender dans les termes d'une réflexion sur les capitalisations de leurs expériences avec chaque remède. C'est du moins la perspective qu'il me semble intéressante d'adopter dans le cadre d'une réflexion sur ce qui fait expérimentation dans la pratique du diagnostic homéopathique. En effet, ces capitalisations s'effectuent sur la base de correspondances observées entre les remèdes, les symptômes qui les appellent et les effets de ces remèdes ; en bref, ce qu'un remède donné a permis de faire, avec quel type de malade. Mon hypothèse est que ces diagnostics sans répertorisation reposent sur une connaissance préalable des remèdes et de leurs symptômes caractéristiques autant que sur de « l'intuition »⁴⁵. La *Matière Médicale*

⁴⁵ Tirer les nombreuses ficelles de l'élèveur comme enquêteur, ou autrement dit, user des approches de la sociologie de sciences pour rendre compte de l'activité d'acteurs qui ne s'en revendiquent pas, conduit toutefois

n'est d'ailleurs rien d'autre que le recueil des symptômes observés suite à l'expérimentation sur individus sains de remèdes non dilués. La dimension expérimentale de l'homéopathie se retrouve donc jusque dans la construction des connaissances qui la structurent. Qu'en est-il du point de vue des éleveurs ? Le collectif et les acteurs du réseau RESDHOM jouent-ils un rôle dans l'acquisition de ce second type de connaissances ?

Afin de rendre compte de la façon dont ces connaissances s'acquièrent, nous commencerons par nous intéresser aux « traces » que les éleveurs gardent de leurs expériences en homéopathie. Puis nous réfléchirons à la mise en commun de ces expériences. D'une certaine manière, nous continuons donc de tirer la ficelle de l'éleveur comme enquêteur (2-C). Mais cette fois-ci, non plus pour questionner la façon dont ils en apprennent des animaux, mais pour questionner la façon dont ils « fabriquent de la référence » (Latour, 1993) et remobilisent les évaluations établies pour chaque cas.

1° Avec ou sans traces écrites, ce qui reste d'un cas

Pourquoi s'intéresser aux « traces » que les éleveurs gardent de leurs cas ? C'est tout d'abord Alain qui m'a lancé sur cette piste dès le mois de février dernier. Ceci via le précepte des « trois outils inséparables de l'homéopathe » énoncés dans le livre *Homéopathie à la Ferme*. Ces trois outils sont : une lumière pour observer l'animal malade lorsqu'il fait nuit, un thermomètre pour surveiller sa température régulièrement et, enfin et surtout, un stylo et un carnet pour noter les observations. Si ces carnets et stylos nous intéressent, c'est pour questionner ce qui reste d'un cas une fois que celui-ci est clos (avec succès ou non). C'est la problématique de la référence qui nous importe ici. Qu'est-ce que les éleveurs retirent des cas auxquels ils font face et de leurs nombreux rebondissements ? Ces prises de note sont-elles systématiques ? Constituent-elles des références sur lesquelles ils s'appuient ultérieurement ?

Différentes façons de faire référence

Sur cette question des traces, j'ai appris par Elodie qu'en formation, Alain encourage les éleveuses à prendre note de leurs expériences. « Surtout s'il s'agit de réussites », a-t-elle précisé, afin qu'elles puissent s'en souvenir et s'y reporter. Une pratique que j'ai pu observer chez la plupart d'entre elles, mais selon des modalités différentes.

Lorsqu'un cas est en cours, Chantal prend note des évolutions du comportement et de l'état de sa bête jour par jour. Elle prend aussi note des remèdes qu'elle donne. Durant nos entretiens, elle m'a montré ses notes prises sur des feuilles volantes et m'a expliqué que ces feuilles volantes ne lui convenaient pas. De fait, elle avait auparavant un cahier, mais une fois

à certaines impasses. Une des failles de cette enquête sera sans doute de ne pas avoir pris assez au sérieux cette dimension intuitive, pourtant si importante dans « l'art de guérir » de l'homéopathe tel que me l'ont présenté les éleveurs.

arrivée au bout, elle n'en n'a pas acheté un autre. Elle projette de le faire et de « *mettre au propre* » tous ses cas des mois de février et mars « *pour mieux s'y retrouver* ». Car il s'agit bien de s'y retrouver. Si par exemple un jour elle retombe sur une agnelle faiblarde ou sur des diarrhées d'agneaux comme en février, elle saura alors, grâce à ses notes, que *Aconit* ou encore *Silicea* ont bien marché avec la petite agnelle qu'elle appelle depuis Ressuscitée, mais qu'en revanche *Aconit* n'a rien donné pour estomper les diarrhées des agneaux dues au traumatisme de la tonte.

Les éleveurs : artisans des progrès de la discipline elle-même ?

Cette hypothèse serait passionnante à mettre au travail... c'est en tout cas ce à quoi invite la suite du propos d'Elodie qui m'a expliqué que prendre note des remèdes et de leurs réussites est d'autant plus important que cela permet aux éleveuses « *d'agrandir* » leurs répertoires en y inscrivant de nouveaux symptômes pour certains remèdes et vice-versa. Dans cette optique, l'idée du diagnostic comme expérimentation des remèdes homéopathiques par les éleveurs – idée qui structure notre troisième partie – prendrait tout son sens. Car plus qu'une expérience de l'homéopathie sous forme d'apprentissage, c'est à une véritable participation de la construction de la connaissance homéopathique que nous aurions affaire.

L'hypothèse fait d'autant plus sens que l'homéopathie, en tant que discipline instituée, semble bien en laisser la possibilité par l'ajout de *remèdes du premier degré*. De quoi s'agit-il ? Le lecteur est désormais au courant que pour chaque symptôme classé dans le *Répertoire*, plusieurs remèdes sont toujours proposés. Ces remèdes « apparaissent » sous trois formes différentes : les remèdes du *troisième degré* sont ceux dont la validité est la plus élevée (« tous » les expérimentateurs sur individus sains les ont certifiés) ; les remèdes du *second degré* sont des remèdes observés par une partie des expérimentateurs seulement, mais validés ensuite par des thérapeutes (*ndlr* : des médecins) ; les remèdes du *premier degré* n'ont quant à eux jamais été observés par expérimentation sur individus sains, mais ils ont été éprouvés par des thérapeutes au cours de leurs propres expériences.

Deux choses importantes sont donc à retenir sur cette question des degrés : non seulement la connaissance homéopathique n'est pas une connaissance *finie* (elle est toujours en cours de définition) ; mais en plus, elle laisse avec les remèdes du premier degré une porte ouverte aux contributions des éleveurs à la connaissance des remèdes homéopathiques. C'est en outre à cela qu'invite Alain lorsqu'il leur recommande de bien noter les remèdes qu'ils donnent et les effets qu'ils produisent sur un type spécifique de malade.

La curiosité de Guillaume Ollivier, un collègue de l'unité Ecodéveloppement, m'a toutefois fait réaliser qu'aucun dispositif ne permettait la remontée des expérimentations des éleveurs. En ce sens, la question de savoir s'il est possible de considérer les éleveurs comme des thérapeutes reste ouverte. Elisabeth a pour sa part émis l'hypothèse que si Alain invitait les éleveurs à prendre note de leur cas, c'est aussi parce qu'il pense que les malades apparaissent dans un environnement spécifique à chaque ferme et que les éleveurs sont donc susceptibles de voir réapparaître fréquemment les mêmes symptômes chez leurs bêtes. Tout aussi cruciale, cette dernière hypothèse débouche sur la question d'une actualisation localisée de la connaissance homéopathique par les éleveurs.

L'affaire est à suivre, et le domaine des possibles est ouvert.

Céline, qui fait ses débuts depuis peu en homéopathie et ne suit des formations que depuis deux ans, m'a expliqué qu'elle s'était mise récemment à prendre note de ses cas, sur les conseils d'Alain et des autres élèveuses. Mais contrairement à Chantal, elle ajoute qu'elle ne note les remèdes donnés que si elle a pu vérifier qu'ils ont fonctionné. Pourquoi ? Afin d'éviter des confusions si jamais elle revient dessus. Car, me dit-elle, « *si tu notes directement sans attendre d'observer les résultats, il suffit que tu passes à autre chose et que tu ne prennes pas le temps d'y revenir pour que tu te retrouves avec des remèdes dont tu ne sais pas s'ils ont marché ou non* ». Ainsi, elle a par exemple noté l'hiver dernier que *Pulsatilla* a marché pour deux brebis qui rejetaient leurs agneaux pour la seconde saison consécutive (conduisant à la mort de l'un d'entre eux) et que ces deux brebis se sont laissées téter après avoir pris *Pulsatilla*.

Delphine est dans une situation similaire à celle de Chantal. Elle avait un cahier avant, mais « *dans l'urgence* », elle m'explique qu'elle prend de plus en plus ses notes sur des feuilles. Lorsque, ayant l'exemple de Chantal en tête, je lui demande si elle prend ces notes dans l'optique de s'en resservir, je comprends que ces notes lui servent surtout de référence pour suivre l'évolution de son animal durant son diagnostic, et certainement aussi dans un cas comme celui de Mélusine, afin de pouvoir échanger avec Alain. Elle ne semble donc pas noter ses cas dans l'optique de s'y référer par la suite. En fait, « *même si dans l'idéal il faudrait que je note bien tout ce que je fais* » me dit-elle, une fois qu'un cas est fini, « *un remède qui a marché (...) il va rester gravé dans ma tête* ». C'est donc grâce à sa mémoire que Delphine capitalise ses expériences.

Isabelle, pour sa part, me dit qu'elle ne prend pas souvent des notes, même si, elle aussi, me souligne qu'elle « *devrait* » le faire. En effet, il lui arrive souvent d'oublier des remèdes qui avaient marché. Mais de manière générale, sa façon à elle de se rappeler des remèdes est très liée à l'expérience qu'elle a eue et à la mémoire qu'elle garde des symptômes qui les appelaient. Ce qu'elle m'a expliqué sur ce point fait écho à la façon dont elle me disait remobiliser les connaissances des formations, c'est-à-dire à son goût pour les descriptions imagées des remèdes que propose Alain. En effet, au moment où nous parlions des formations (1-B) elle avait expliqué que sa mémoire fonctionnait beaucoup par image et par expérience. En somme, selon elle, « *le meilleur moyen de se souvenir des remèdes, c'est de les utiliser, ou d'en entendre parler* ».

On retiendra donc de ces différentes élèveuses qu'elles ne prennent pas des notes systématiquement et que leur mémoire peut jouer un rôle important (notamment chez Delphine et Isabelle avec des cas qui « *restent gravés* »). Un rôle important, mais peut-être pas toujours suffisant ! D'où le fait, sans doute, que toutes les quatre me disent qu'elles « *devraient* » être plus rigoureuses sur leurs prises de note. Pourquoi ne le font-elles pas systématiquement ? C'est une question importante. On retiendra sur ce point l'omniprésence du facteur temps. Car, tout comme il est nécessaire d'avoir du temps pour observer les animaux, il est nécessaire d'en avoir pour transcrire par écrit ces observations et les remèdes auxquels elles ont conduit. On retrouve cette dimension en trame de fond chez les quatre élèveuses : chez Chantal, qui n'a pas eu le temps de racheter de cahier ; chez Delphine, qui précise qu'elle procède « *toujours un peu dans l'urgence* » ; chez Céline, qui a peur de noter des remèdes dont elle oublierait de venir par la suite préciser les effets ; chez Isabelle enfin, qui plus loin dans son entretien, souligne que ce qui lui manque le plus pour progresser en homéopathie, c'est du temps.

Mais une hypothèse se confirme en tout cas, c'est qu'il y a une continuité entre plusieurs cas et, qu'une fois terminés, ils font référence d'une manière ou d'une autre. Particulièrement ceux qui marchent : ce sont ceux là que Céline et Chantal notent et que Delphine et Isabelle retiennent sans avoir besoin de les noter.

Des prises de note : dans quelle optique ?

Lorsque j'ai évoqué cette question de la prise de note avec Aline, elle m'a expliqué que « *de toute façon* », en matière de soin, elle est amenée à marquer tout ce qu'elle fait dans son carnet d'élevage, notamment tout ce qu'elle donne comme produits homéopathiques. Pourquoi ? En raison de la certification en agriculture biologique de son élevage de brebis allaitantes et « *par rapport aux contrôles* » que cela peut impliquer. Dans le cas d'Aline, la prise de note relève donc d'un mélange entre carnet de suivi d'élevage biologique et carnet d'homéopathie. Céline, actuellement en cours de conversion bio, prend apparemment toutes ses notes dans un seul cahier. Je n'ai en revanche pas eu l'occasion de vérifier ce point avec Delphine, dont l'élevage est aussi certifié AB. La certification en agriculture biologique explique peut-être que les prises de note d'Audrey soient plus systématiques que ce que j'ai pu observer chez les autres éleveuses. Et ce qui est intéressant dans son cas, ce n'est pas sa rigueur en tant que telle, mais l'objectif visé :

J'ai un cahier d'élevage où je note pas mal de choses... dans lequel j'essaye vraiment de noter tous les symptômes. Comme ça, si le coup d'après il me ré-arrive la même chose, je sais ce que j'avais fait, ce que j'avais donné (...). Enfin si c'est vraiment un cas similaire, tu vois, l'idée c'est que j'ai bien gardé toutes les traces de ce remède, et de pouvoir le réutiliser.
(Audrey)

La démarche d'Audrey est même poussée plus loin. Ainsi, elle explique qu'afin d'aller plus vite dans ses diagnostics, elle fait aussi des fiches sur la base de certains de ses cas, pour pouvoir se repérer plus vite dans ses recherches avec le *Répertoire*. Enfin, elle fait aussi des fiches sur les cas présentés par les autres éleveurs durant les formations. Ce qui montre une autre forme de capitalisation d'expérience, qui émerge par les échanges entre éleveurs.

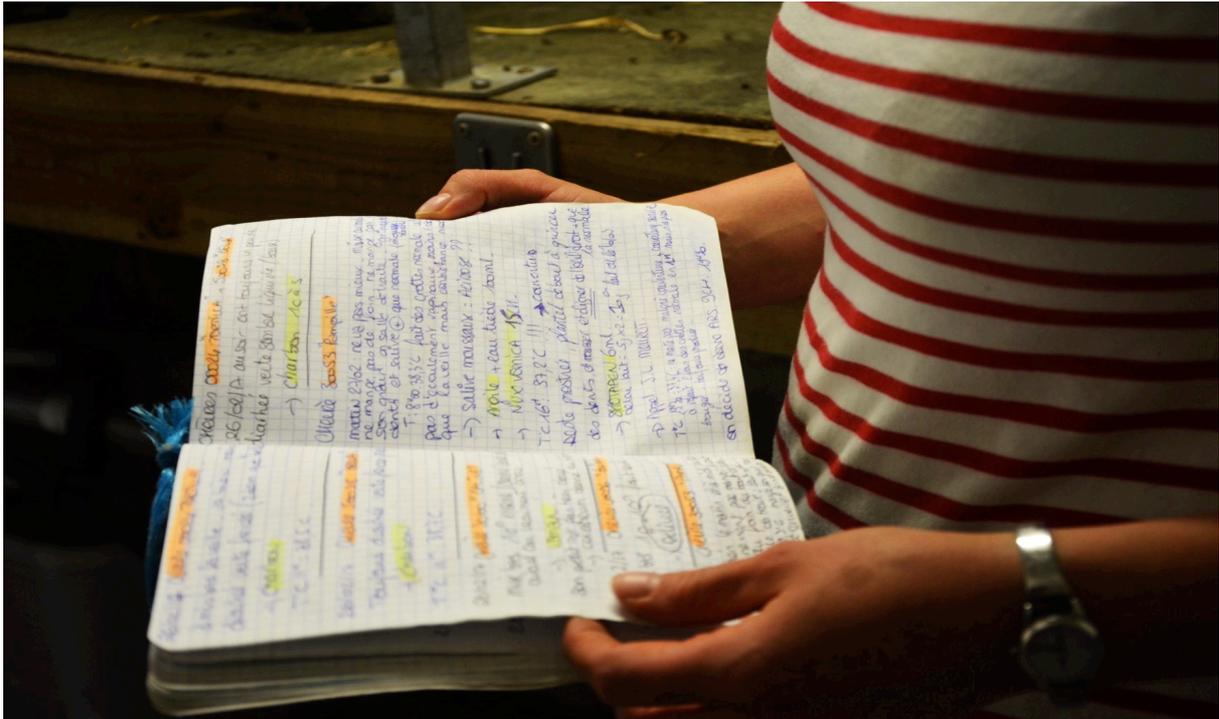


Figure 5 : À la Ferme de la Tournelle, Audrey montre son cahier d'élevage où elle note l'évolution de tous ses cas. Surlignés en orange, les noms et numéros des animaux ; en jaune, les remèdes qu'elle leur a donnés. Ici, la page où il est - entre autre - question de la chèvre 3000-53 : « Pampille ».

2° Les formations et les veillées : deux espaces de mise en commun pour les éleveurs

Pour les éleveurs, les formations et les veillées constituent deux espaces d'acquisition d'expérience avec les remèdes de la *Matière Médicale*. Cette expérience est capitale « *face à un cas* ». Avec ce point, nous finissons de compléter notre compréhension du réseau RESDHOM (2-A), qui indiquait en vert la mobilisation de connaissances acquises durant les veillées et les formations comme constitutive du choix d'un remède.

Échanges entre éleveurs

Afin de réfléchir sur ces capitalisations collectives, nous pouvons prendre pour point de départ le cas de la chèvre Pampille, décrit en début de deuxième partie (2-A). Sur quelles sources me suis-je appuyé pour le restituer ? Outre un certain nombre de précisions que j'ai obtenues d'Audrey durant notre entretien du 1^{er} juin, la première fois que j'ai entendu parler de Pampille, c'était lors d'une veillée, dans le cadre d'une de ces activités collectives

caractéristiques de la dynamique du Diois. Ainsi, suite au processus dont nous avons rendu compte en 2-A et qui a conduit à la guérison de la chèvre, Pampille a de nouveau fait l'objet d'un intérêt clinique durant une dizaine de minutes, le soir du lundi 6 mars, seconde veillée de l'année 2017. Carnet en main (celui de la photo précédente), Audrey, assistée des témoignages et explications de Jean Lou et Victor, a restitué le processus de résolution du cas de Pampille aux cinq autres éleveuses présentes. Ces dernières écoutaient, questionnaient et, surtout, prenaient des notes en vue de garder une trace des correspondances entre les observations, les symptômes et les remèdes qui caractérisaient le diagnostic de Pampille. Ainsi, les veillées, en plus d'être un lieu où les éleveurs affutent leur maîtrise du *Répertoire*, sont aussi un lieu où se capitalisent les réussites de chacun. De même pour la seconde partie des formations où les cas des éleveuses sont étudiés. Dès lors, la question qui se pose est celle de l'utilisation que les éleveurs font de ces cas.

Pour Chantal, les veillées comme les formations lui permettent de « *s'ouvrir aux autres éleveuses et aux problèmes qu'elles rencontrent* », et de ne pas tourner en circuit fermé autour de ses propres problèmes. Une expérience d'autant plus intéressante, souligne-t-elle, que les autres rencontrent souvent des situations très similaires aux siennes, avec ses brebis à Charens. Si d'autres éleveuses trouvent des remèdes efficaces face à des cas qui lui parlent, elle « *prend note* » et « *enregistre* ». Dans cette optique, les veillées et les études de cas détaillées faites concrètement et à plusieurs, lui permettent de se constituer un panel de références.

Autre intérêt de ces échanges de cas en collectif : celui très proche, pointé par Aline, au sujet de la connaissance des remèdes. Selon elle, les échanges de cas entre éleveurs lui permettent non seulement de confronter leurs problèmes respectifs (et les solutions qu'ils trouvent), mais aussi de s'ouvrir à des remèdes autres que ce avec lesquels « *on a l'habitude de fonctionner* » (Aline). Car, explique-t-elle, les éleveurs ont des habitudes avec certains remèdes, c'est-à-dire qu'ils savent qu'ils fonctionnent sur certains cas de figure précis et ils ont tendance à se rabattre dessus pour les tester dans d'autres contextes. Or vient un moment où le panel des possibilités doit se renouveler. Et c'est cela que lui apportent les formations : le réflexe de penser à de nouveaux remèdes.

Céline se sert aussi des notes qu'elle prend en formation à propos de cas rapportés par les autres éleveurs (ainsi que par les formateurs) et qui se sont déjà traduits par des réussites : elle m'a donné l'exemple d'un de ses « *cas fondateurs* ». Un cas réussi suite à la mobilisation de ses notes, « *pile entre deux formations* », et où elle est parvenue à soigner des agneaux baveux au ventre difforme et mou, ayant une aversion pour le lait. Ce qui est intéressant dans ce cas, c'est que Céline parle de « *tester* » le remède qui avait été indiqué en formation pour des malades similaires (*Calcarea Carbonica*), un « *test* » réussi puisqu'elle m'en parle comme d'un cas fondateur. Deux expérimentations se cumulent : une première, rapportée par

une éleveuse du groupe en formation (et qui a été éventuellement confirmée par Alain et/ou d'autres éleveuses) et une seconde, celle de Céline avec ses agneaux baveux.

Les fiches d'Alain

Les éleveuses ne sont pas les seules à rapporter des cas en formation. Les vétérinaires formateurs, venant souvent de l'extérieur du Diois, le font aussi. On peut ici rappeler une idée déjà évoquée plus haut, celle du rôle particulier d'Alain Boutonnet en tant que professionnel de la santé animale sur la question de la capitalisation des connaissances. En effet, nous avons vu que son rôle est de centraliser à plein temps les expériences des éleveurs. « *À plein temps* », là est toute la question. Et comme me l'a fait remarquer Jean Lou, un jour où je lui posais des questions sur le métier d'éleveur – et au cas où ma focalisation sur l'homéopathie en élevage me l'aurait fait oublier :

« Il ne faut pas que tu oublies que nous les éleveurs, le gros de notre temps, on ne le passe pas à soigner les bêtes, on a beaucoup d'autres choses à faire ». (**Jean Lou**)

Comment se concrétise pour Alain ce rôle de centralisateur d'expérience à plein temps ? Notamment par des conseils téléphoniques, comme on a pu le voir avec le cas de Mélusine la chèvre du Bial des Rosas (2-2). Mais aussi par des fiches, qu'Alain donne aux éleveuses à chaque formation. Ces fiches prennent plusieurs formes : des fiches de synthèse d'un remède et des symptômes qui lui sont caractéristiques ; des fiches spécifiques à un domaine (par exemples les problèmes liés aux mises bas) et proposant une diversité de remèdes en fonction des déclinaisons possibles. Ici encore, l'objectif de ces fiches qui associent directement symptômes et remèdes, est de gagner du temps en permettant aux éleveurs de choisir un remède sans passer par une recherche.

Un site internet pour stocker les connaissances accumulées en formations ?

Il s'agit là d'un mode de partage encore au stade de projet, après un premier essai fin 2016. L'initiative est venue de Christel et semble avoir connue quelques difficultés à se mettre en place en raison de problèmes techniques. L'idée en deux mots : avoir une base de données en ligne (et non un forum), avec un login pour chaque éleveur participant aux formations, dans l'objectif de stocker-capitaliser les connaissances acquises en formation. En premier lieu les fiches d'Alain, mais aussi les cas étudiés en groupe. Ce qui permettrait à des éleveurs commençant tout juste les formations d'avoir accès à l'ensemble des formations précédentes.

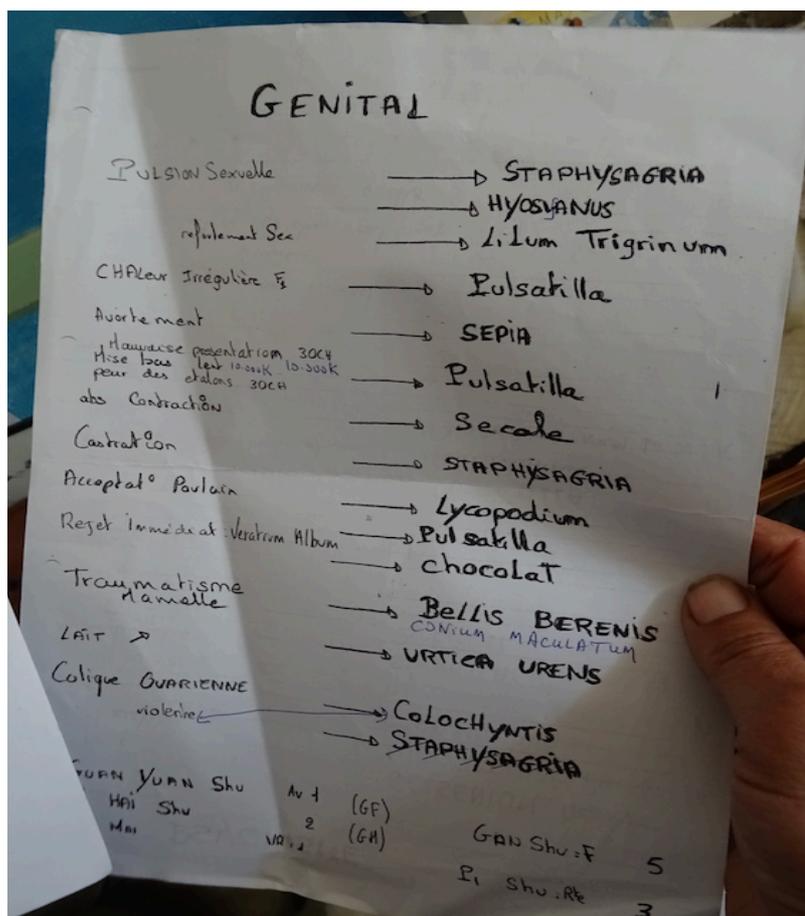


Figure 6 – Pour la photo, Elodie me présente un exemple de fiche distribuée par Alain. Y sont listés les nombreux problèmes de types génitaux qu’un éleveur est susceptible de rencontrer avec ses animaux et les remèdes conseillés pour y répondre. On remarquera qu’en plus de l’écriture en noir d’Alain, certains remèdes ont été ajoutés ou barrés en bleu par Elodie. Est-ce le fruit de ses expériences ? De celles partagées par d’autres éleveuses ? De corrections ultérieurement apportées par Alain ? Je n’ai pas eu la présence d’esprit de lui demander. La recherche n’est jamais finie...

À ce stade de notre réflexion, prenons la mesure de ce qu’implique les modalités de diagnostic que nous documentons depuis quelques pages. C’est à dire de ces fiches qui renvoient directement à un remède sur la base de symptômes génériques. De fait, une des conséquences logique de nos analyses précédentes (2-C) serait de voir dans l’homéopathie une forme d’empirisme radical : par son souci d’identifier et d’accorder une place de premier plan à la singularité du malade, ou encore par les multiples inflexions que connaissent les diagnostics (les animaux sont appréhendés dans leur dimension historique et la moindre évolution dans la façon dont ils signent leur maladie est susceptible de provoquer une révision de l’enquête).

Mais il n’en est rien, puisque comme nous le constatons depuis quelques pages, il existe des diagnostics qui ne repassent pas par le processus de recherche dans le *Répertoire* décrit en 2-C. En fait, après avoir rendu compte de la différence entre « observer le malade » et « observer la maladie », nous venons de découvrir un autre principe clef de l’homéopathie

telle que je l'ai comprise avec les éleveurs : celui de « *traquer les ressemblances entre les malades* » (plutôt qu'entre les maladies). Une traque pour laquelle les veillées et formations jouent un rôle central grâce au partage de notes des éleveurs.

Au sein des veillées et des formations, cette traque des ressemblances entre les malades se traduit par la constitution et le partage de références. Elle est une première dimension expérimentale de la pratique de l'homéopathie des éleveurs du Diois, au sens d'un travail sur la reproductibilité des diagnostics. Notons qu'il s'agit d'une dimension caractéristique *du régime de l'utilité* tel que l'a identifié Christian Licoppe dans son travail sur l'évolution de la pratique scientifique (Licoppe, 1996). Dans notre contexte, les connaissances issues d'un jugement sur la valeur d'un remède sont utiles parce qu'elles sont re-mobilisables.

Mais en amont de ce processus de capitalisation se trouve une étape que nous avons brûlée dans notre analyse : celle de l'évaluation d'un remède homéopathique, voire de l'homéopathie elle-même. Nous lui consacrons le deuxième temps de notre troisième partie.

B. L'homéopathie en élevage : l'expérimentation d'une alternative

Nous l'avons précisé en introduction de ce mémoire, la question de l'efficacité de l'homéopathie n'occupe pas une place centrale dans les problématiques que nous souhaitons travailler. Il semble toutefois important de nous y intéresser, et ce particulièrement du point de vue de notre réflexion sur ce qui fait expérimentation dans la pratique de l'homéopathie des éleveurs du Diois. Car depuis le début de ce mémoire, nous avons abordé l'homéopathie comme si elle avait le monopole de ce qui fait sens dans les pratiques de soin des éleveurs. Or, ce que cette enquête a vite laissé apparaître, c'est que les éleveurs du Diois, mais aussi Alain, n'utilisent pas que l'homéopathie pour soigner leurs bêtes : il existe d'autres façons de soigner des animaux auxquelles ils ont régulièrement recours.

Dès lors, pour une enquête qui prend pour point de départ l'idée d'une alternative, il convient se donner les moyens de comprendre ce que cela signifie pour ces éleveurs. C'est l'objectif de cette partie. Tout d'abord au moyen d'une réflexion sur les articulations multiples entre l'homéopathie et d'autres techniques thérapeutiques. Ensuite, et au-delà des comparaisons avec d'autres techniques, en nous concentrant plus spécifiquement sur les évaluations de l'efficacité de l'homéopathie que les éleveurs effectuent quand ils sont en collectif.

1° Des pratiques plurielles

La pratique de l'homéopathie chez les éleveurs du Diois est loin de fonctionner sur un principe d'exclusion des autres techniques thérapeutiques. Au contraire, en situation et en fonction des cas, différentes techniques s'articulent souvent les unes les autres (homéopathie, phytothérapie, aromathérapie, antibiotiques, antiparasitaires). Plus précisément, nous tenterons de rendre compte des complémentarités qui apparaissent entre ces différentes techniques. Puis, sur la base de l'expérience des éleveurs et d'Alain, nous poserons la question des « *limites de l'homéopathie* ».

Une pratique non exclusive

Lorsque j'ai demandé à Agnès s'il lui arrive d'utiliser des antibiotiques et/ou des antiparasitaires pour soigner ses bêtes, elle m'a répondu qu'elle n'avait jamais basé la conduite de son élevage sur un recours fréquent à ces derniers. Un héritage de ses parents,

éleveurs eux aussi, dont les pratiques de soin étaient restées très naturelles en dépit de l'arrivée de la médecine chimique qu'ils ont connue à leur époque. À titre d'exemple, en termes de parasitisme interne, Agnès a « *peut-être vermifugé trois fois dans toute sa vie* » (elle est éleveuse depuis les années 80). Sur les problèmes de parasitisme elle m'explique en effet qu'elle arrive à avoir de très bons résultats grâce à la phytothérapie. Outre l'homéopathie, elle utilise donc fréquemment des produits en phytothérapie ou en aromathérapie. Deux techniques pour lesquelles elle suit des formations avec la *Chambre d'Agriculture*, comme la plupart des éleveuses du « *groupe homéo* ». Concernant les antibiotiques, elle m'explique que certaines pathologies comme les mammites vont très vite et la conduisent souvent à y avoir recours, surtout si elle n'arrive pas les soigner par homéopathie :

Agnès - Même en faisant de l'homéo depuis des années, quand il y en a besoin, j'utilise les antibiotiques. Une mammite par exemple, si je n'arrive pas à la soigner, je vais utiliser un antibio... Après, ce n'est pas systématiquement, on essaye d'abord autre chose. Mais si on n'y arrive pas avec l'homéo, les mammites ça évolue tellement vite que si tu veux, on est pris par le temps. Et du coup... avec certaines chèvres, je craquais même assez rapidement quoi.
Louis - ok... et il y a d'autres types de pathologies comme ça qui vont vite, et qui...
Agnès - Non. Sur des animaux laitiers, la mammite c'est vraiment ce qui te fait le plus peur hein. Et puis si tu te loupes dans le traitement tu perds ... au moins un quartier de la mamelle, voire plus, parfois l'animal lui même (...). Une mammite, ça peut apparaître en une demi-journée. Et une mammite gangreneuse, tu n'as pas beaucoup de chance de tirer ta chèvre de là hein. Donc faut être rapide.

À la ferme des Hoches, chez Chantal et Robert, l'homéopathie représente plus de la moitié des techniques thérapeutiques utilisées au quotidien. Toutefois, en approfondissant le sujet avec eux, j'ai compris qu'il est rare qu'ils n'aient recours qu'à l'homéopathie sur un cas. Il en est de même pour la phytothérapie (qu'ils utilisent aussi beaucoup) et pour les antibiotiques. Ils ont donc souvent recours à plusieurs de ces techniques en même temps. C'est par exemple le cas avec une brebis en mammite au moment où Elisabeth et moi leur avons rendu visite au mois de mai. L'avancement de la mammite étant conséquent, Robert m'explique qu'ils ont préféré utiliser un antibiotique pour « *s'assurer* ». Mais, tout en ayant reçu un antibiotique, cette brebis en mammite a aussi été soignée par homéopathie ainsi que par phytothérapie, à l'aide d'un baume végétal issu des formations phyto-aroma de la *Chambre d'Agriculture*.

Autre exemple intéressant, toujours à Charens chez les Lagier : celui des diarrhées d'agneaux auxquelles ils ont dû faire face entre février et mars. Sur ces diarrhées, les Meurot puis Alain, leur sont venus en aide. Toutefois, voyant le problème s'aggraver (*Aconit* ne marchait pas), Alain leur a conseillé de « *ne pas prendre de risque de perdre les agneaux* » et de vermifuger – c'est-à-dire d'avoir recours à un antiparasitaire. Depuis, et afin de prévenir

une éventuelle rechute, Chantal m'explique qu'ils sont en train de tester un traitement symbiotique-organique à base de compléments alimentaires de la coopérative Biodalg⁴⁶.

Au Bial de Rosas, Delphine me dit que dans la très grande majorité des cas, « *peut-être huit ou neuf fois sur dix* », elle soigne par homéopathie et n'a pas recours aux antibiotiques. Mais elle a toujours un petit flacon d'antibiotiques sous la main « *au cas où* ». Elle m'a ainsi donné l'exemple d'Aude, une chèvre qu'elle aimait beaucoup et qu'elle perdue après une mise bas difficile. Suite à ce décès, Delphine s'est demandé si elle n'aurait pas dû traiter Aude par antibiotique. Plus tard dans la saison, la température de Joséphine, « *une bonne laitière* », chute après une mise bas de trois chevreaux dont un avorton. Cette chute de température s'accompagne de pertes odorantes et d'une diminution de son appétit habituellement conséquent. Autant de symptômes qui lui ont tout de suite fait penser à Aude. Sur les conseils d'Alain, elle décide d'utiliser des antibiotiques sur Joséphine, décision qui la sauvera. « *Il ne faut pas être sectaire* », dit-elle. En revanche, et contrairement à Agnès et Chantal, elle m'explique qu'elle utilise assez peu de phytothérapie et aromathérapie. Et ce, même si ça lui plaît de faire les préparations apprises en formation. « *Il faut que je m'y mette mais je crois que ça m'amuse moins que l'homéopathie (...). En fait, j'adore chercher dans le Synthésis (ndlr : son répertoire), me plonger dedans, chercher le plus de symptômes originaux, comprendre (...) en fait, j'adore les observer* ».

De son côté, Isabelle utilise aussi homéopathie, phytothérapie, aromathérapie et si nécessaire, des antibiotiques. Parmi toutes ces médecines, l'homéopathie reste toutefois celle à laquelle elle a le plus souvent recours. En écho à Chantal et Robert, elle me précise que même si elle se trouve dans l'obligation de faire un traitement antibiotique, elle fera toujours de l'homéopathie en même temps. Elle utilise l'homéopathie pour tous les petits problèmes et surtout si elle est sûre d'avoir trouvé le bon remède. En revanche, elle ne mélange jamais remèdes homéopathiques et aromathérapie, car selon elle les huiles essentielles troublent le message des remèdes. D'ailleurs, elle ne range pas remèdes et huiles essentielles dans la même pièce. Enfin, elle m'a aussi expliqué que la fréquence d'utilisation de l'homéopathie varie en fonction des périodes de l'année. L'été par exemple, elle n'utilise presque pas d'homéopathie, car elle est moins en contact avec les bêtes et les voit moins. Ce « *qui est moins grave (...) car à part des problèmes de pieds, en général l'été, les bêtes vont bien* ». C'est en bergerie l'hiver que les problèmes sont plus fréquents. À l'automne et au printemps, les périodes d'agnelage sont des périodes critiques, où elle utilise beaucoup d'homéopathie et durant lesquelles elle a besoin de passer beaucoup de temps en bergerie pour surveiller ses bêtes.

⁴⁶ La coopérative Biodalg de Nyons propose des compléments alimentaires composés d'ingrédients organiques (naturels) à destination des animaux. Alain Bouttonnet, le vétérinaire des formations en homéopathie, est l'un des membres fondateurs de cette coopérative.

Toujours dans la même veine, Aline m'a donné quelques exemples de choix thérapeutiques où elle est amenée à utiliser à la fois des remèdes homéopathiques, des produits en phyto-aroma, et quand c'est nécessaire, des antibiotiques. C'est notamment de cette façon qu'elle a géré des septicémies d'agneaux qui étaient « *dans l'air* » quand je l'ai rencontrée en mars. Lorsque des cas se sont déclarés sur ses agneaux, elle a commencé par donner *Camphora* à certains *Belladonna* à d'autres et, en même temps, un sirop fortifiant et anti-infectieux qu'elle avait préparé en formation phyto avec le vétérinaire Michel Bouy. Mais si elle ne voyait « *pas de résultats dans la journée, voire dans les heures qui suivent* », alors elle donnait un antibiotique. Car elle en a « *déjà laissé mourir un comme ça* » et elle ne veut pas que ca se reproduise.

Céline a commencé récemment les formations avec la *Chambre d'Agriculture*. Elle suit les deux formations (homéopathie et phytothérapie) et « *découvre les deux un peu en même temps* ». Se projetant dans le futur, elle pense qu'elle aura sûrement une préférence pour l'homéopathie. Comme Delphine, elle m'explique qu'elle trouve l'homéopathie et les recherches sur les animaux plus intéressantes. Sur certains cas toutefois, elle aura recours à la phytothérapie, notamment pour des problèmes parasitaires : elle a des problèmes de myiases et « *les baumes de Michel Bouy ont fait leurs preuves là-dessus* ». À propos des deux brebis rejetant leurs agneaux qu'elle a réussies à soigner par homéopathie, elle me pose la question : à part de l'homéopathie, qu'aurait-elle pu faire sur ce genre de problème, si ce n'est de les tenir pour qu'elles se laissent téter ? « *Tu ne peux rien faire en allopathie pour une brebis qui ne veut pas de son agneau* ». D'autant que, rappelons-le, il s'agissait de brebis qui se comportaient ainsi pour la deuxième année consécutive.

Comme Delphine et Agnès, Audrey et son mari Yann ont très peu recours aux antibiotiques et aux antiparasitaires avec leurs chèvres (« *quasiment jamais* »). Et ce, même lorsqu'ils font face à des mammites. Le couple est sur ce point formel, les antibiotiques « *ne marchent pas* », ils en ont fait l'expérience. Ou en tout cas, m'a précisé Yann, ça ne marche « *pas mieux que l'homéopathie* ». Et ce dernier de me détailler ce constat : ces dernières années, ils ont perdu ou sauvé autant de chèvres mammitieuses, qu'ils les aient traitées avec des antibiotiques ou en homéopathie. Pourquoi dès lors utiliser des antibiotiques quand on sait les problèmes que cela entraîne ? Audrey pour sa part est plus confiante en l'homéopathie et ne décourage pas de progresser jusqu'à obtenir de bons résultats systématiquement. Au mois de mai dernier, elle a eu un cas encourageant où elle a réussi à sauver une de ses chèvres par homéopathie seulement. « *On aurait mis des tubes que ça n'aurait pas marché* ». Pour autant, Yann semble garder quelques réserves. « *Certes le cas est impressionnant, m'a-t-il confié, mais ça demande énormément d'efforts pour en arriver là (...), ça arrive une fois sur dix des cas aussi probants que celui-ci (...) et le problème, c'est que derrière ça te fait croire que ça va toujours être comme ça.* »

Au-delà des différentes techniques, l'importance des pratiques préventives

Mon enquête n'ayant pas cherché à chiffrer les pratiques des éleveurs que j'ai rencontrés, je ne peux établir de comparaisons fiables avec d'autres éleveurs. Mais il me semble toutefois que Agnès, Delphine et Audrey sont les trois éleveuses qui utilisent le moins d'antibiotiques avec leurs animaux. Sans-doute cela s'explique-t-il par le fait qu'elles sont toutes les trois chevrères, que leurs troupeaux (laitiers) sont plus petits que ceux des autres et que donc l'homéopathie devient dès lors plus facile pour elles. Car « *c'est sûr qu'un troupeau de petite taille se prête mieux à l'observation et au diagnostic homéopathique* », m'a affirmé Victor. Mais ce n'est pas tout : pour la gestion des parasites par exemple, le fait qu'Audrey et Yann n'ont jamais eu recours aux vermifuges est aussi lié à une conduite préventive de leur élevage en la matière. Ils ont par exemple installé une terrasse à la sortie de leur chèvrerie afin que leurs chèvre puissent passer leurs journées dehors dès le printemps, et ce sans craindre les nombreux risques d'infection propres aux pâturage en cette période de l'année.

Cette dernière considération rejoint le propos de Jean Lou. Durant sa carrière d'éleveur à Vachère, il a beaucoup eu recours à la phytothérapie et à l'aromathérapie pour gérer les parasitismes, plutôt que les antiparasitaires qu'il évitait autant qu'il pouvait. Mais quand je lui demande quelle technique compte le plus dans sa façon de soigner les animaux, il me dit que rien ne vaut la prévention, et les bénéfices tirés d'une approche écologique de la conduite de son troupeau.

Des limites à l'homéopathie ?

Nous venons de le voir, les éleveurs n'utilisent pas que l'homéopathie pour soigner leurs bêtes. Si l'homéopathie semble être la méthode à laquelle ils ont le plus souvent recours, la variabilité de leurs choix thérapeutiques est dépendante des situations auxquelles ils font face et des évaluations qu'ils en font au regard de leur expérience. Du point de vue de notre problématisation autour de l'idée d'expérimentation, la question qui se pose est de savoir si, sur la base de ces expériences, les éleveurs effectuent des montées en généralités concernant l'efficacité de ces différentes techniques. On l'a vu par exemple avec Agnès et Céline, l'usage des plantes (phytothérapie) semble plus efficace que l'homéopathie pour les problèmes parasitaires. Mais au-delà de ces préférences, les éleveurs identifient-ils des limites à l'homéopathie ? Au terme de mon enquête et de mes discussions avec Alain et les éleveurs, il me semble avoir identifié deux limites à la pratique de l'homéopathie ou, plus exactement, un domaine potentiel d'inefficacité de son action (les malades sans énergie vitale) et un facteur externe pouvant contraindre son utilisation (le temps).

Commençons par évoquer cette question de l'énergie vitale, abordée avec Jean Lou et Danielle, ainsi qu'avec Alain (ce dernier parle aussi de « *force vitale* »). Évoquant le fait qu'il conseille parfois aux éleveurs de s'en remettre aux antibiotiques (avec Delphine par exemple) ou aux vermifuges (avec Chantal), j'ai interrogé Alain sur ces cas où l'homéopathie ne semblait pas suffisante pour guérir un malade. Alain m'a alors précisé sa démarche. Il milite pour une utilisation de l'homéopathie, de l'aromathérapie, de la phytothérapie ou encore de la

gemmothérapie « *en première intention* » et pour une utilisation des antibiotiques et autres produits issus de la médecine chimique seulement en cas d'urgence ou de dernier recours, dans les cas où l'énergie vitale n'est pas là, précise-t-il.

En écho à nos observations précédentes, on notera pour commencer que, dans cette réponse, Alain ne distingue pas homéopathie et phytothérapie, ou du moins qu'il les met sur un même plan alternatif et prioritaire par rapport à la médecine chimique. Mais c'est cette question d'énergie vitale qui a attiré mon attention. « *C'est elle qui peut faire la différence* » m'a précisé Jean Lou en mars dernier, en parlant de Pampille comme un cas typique d'une guérison rendue possible par l'énergie vitale, alors même que cette chèvre présentait des symptômes (hypothermie, prostration, arrêt du processus d'alimentation) traduisant une « *grande faiblesse énergétique* ». Le problème semble bien celui là : si parfois certains malades peuvent « *se rééquilibrer* » dans leur énergie vitale grâce au choix d'un remède adéquat, certaines pathologies affectent le système du malade au point qu'elles le coupent de cette énergie et rendent plus compliquée une guérison par homéopathie :

« Tout est lié à la force vitale de l'animal. Si la force vitale, c'est à dire ce qui fait qu'il continue de marcher, de respirer, de penser etc. ce qui le tient debout et l'anime – si elle est à un bon niveau, si on a encore des réserves, hé bien là le traitement homéopathique a des chances, si on a le bon remède. Mais sur des maladies envahissantes et totalitaires (...), on a parfois plus de mal » (Alain)

Comment dès lors reconnaître la présence de cette énergie vitale ? Tout se joue dans le diagnostic du malade : « *Tant qu'il y a des symptômes frappants, inusités, particuliers, qui signent la façon dont l'animal fait sa maladie, il y a de l'espoir* » m'a précisé Alain.

Deuxième limite de l'homéopathie d'après ce que m'ont rapporté éleveurs : celle du temps nécessaire pour pratiquer correctement l'homéopathie. En effet, la technicité nécessaire à la recherche et au choix rapide du bon remède rend parfois incompatible l'homéopathie avec « *l'urgence* » de soigner une bête en grand péril. Notons en commentaire de ce que soulignait Agnès sur les cas de mammites qui « *évoluent très vite* », que cette incompatibilité se double de l'incertitude dans le choix des remèdes. « *Si tu te loupes avec une mammite, tu perds au moins le quartier de la mamelle, si ce n'est la chèvre* » nous disait-elle, tout en avouant « *craquer rapidement* » sur cette question des mammites. Je ne reviendrai pas dans les détails sur cette question du temps qui n'a cessé de surgir tout au long de mes entretiens et des analyses que nous avons pu en faire jusqu'ici⁴⁷.

Toutefois, cette dimension du temps s'est retrouvée de manière particulièrement saillante dans mes discussions avec Isabelle, qui me présentait « *le manque de temps* » comme le principal frein à sa progression et à sa réussite en homéopathie. Son témoignage est éclairant sur la question et en voici un extrait détaillé. En difficulté avec ce qu'elle me

⁴⁷ Nous arrivons à la fin de ce mémoire, et le lecteur commence certainement à avoir une vue plus globale de ce que peut signifier le fait de se retrouver « face à un cas ».

présente comme de « *gros problèmes pulmonaires* » dans sa bergerie, elle a souvent recours aux antibiotiques :

En ce moment par exemple, j'essaie l'homéo avec mes problèmes pulmonaires. Mais quand tu vois la bête tu te dis... tu sais que voilà... c'est pas la peine d'insister. Parce que la difficulté c'est qu'avec des problèmes pulmonaires, il y a un très grand éventail de remèdes homéopathiques possibles, et que tu n'es pas sûr de trouver assez vite. Or parfois, il faut être très rapide, quoi! (...) Et souvent tu vois, je n'ai pas le temps. Par exemple la semaine dernière, j'avais une brebis et tac elle s'est mise à souffler, d'un coup : tu t'en aperçois, elle commence à boudier, tu cherches un truc le soir, et le lendemain matin, c'est trop tard : ça y est, elle est déjà morte. Et ça m'en a fait plusieurs comme ça dans l'année. (Isabelle)

Puis, plus loin dans nos échanges, de nouveau sur cette question du temps :

Pour moi qui suis toute seule... je vais être honnête, il y a des fois où je manque de temps. C'est ce que je te disais tout à l'heure... quand c'est comme ça, si je suis à la bourre, que j'ai trop de truc à faire pour soigner, c'est compliqué... En homéo, il faut beaucoup de temps, il te faut observer ta bête pour avoir le bon remède et parfois je me retrouve trop à la bourre et je vais me dire 'hop je ne vais pas m'embêter, je ne vais pas laisser crever la bête ou autre, et hop je vais faire un antibio...' Ou autre chose ou voilà quoi, un traitement plus allopathique. Donc pour moi, c'est vraiment la question du temps qui est importante. S'il y avait quelqu'un qui venait pour donner [ndlr : donner à manger aux bêtes] par exemple, pendant que moi je m'occupe de la partie soin, ça serait bien pour plus approfondir mon homéopathie. (...) Tu me parlais 'au niveau personnel'. Moi au niveau personnel, c'est ça : c'est du temps, qu'il me manque pour observer plus et pratiquer l'homéopathie. (...) Une bête qui est malade, une bête qui souffle, il faudrait attendre parfois de voir si elle va boire, chercher ses symptômes et ça je n'ai pas le temps d'attendre tout ça. Parce que quand je donne, bah je donne quoi, et tout le monde est là, tout le monde gueule, t'as vu comment ça fait (...) si je veux rester dans la bergerie pendant 3 heures à regarder une bête... bah non, qu'est-ce que je fous quoi, c'est pas possible, j'ai autre chose à faire. (Isabelle)

En conclusion de ces développements sur l'usage que les éleveurs du Diois font de ces différentes médecines vétérinaires, plusieurs lignes de force se dessinent. Tout d'abord, on retiendra le fait que l'homéopathie n'est pas la seule méthode utilisée. Et si pour la plupart d'entre eux elle est utilisée « *en première intention* », ce recours de principe à l'homéopathie est souvent complété d'un recours à la phytothérapie et à l'aromathérapie. Plus marginalement, et lorsque nécessaire, les traitements antibiotiques ou antiparasitaires ne sont exclus par aucun d'entre eux (pour ceux labellisés AB, un minimum de trois est autorisé par bête et par an).

Cette hybridation entre plusieurs techniques thérapeutiques fait écho à de nombreuses autres recherches dans le domaine des pratiques agricoles. Notamment aux travaux d'Aurélien Cardona et Claire Lamine (2014), qui dans le domaine des cultures céréalières ont montré que « *derrière les catégories englobantes que sont notamment l'agriculture "conventionnelle", l'agriculture "intégrée" ou même l'agriculture "biologique", se déploie une grande diversité de trajectoires et de pratiques issues de divers référentiels techniques* ». Sur ce point, notre enquête n'aura pas abordé les pratiques des éleveurs en les questionnant dans leur dimension processuelle (c'est à dire au moyen d'une analyse en termes de trajectoires). Mais les

différents témoignages rassemblés nous informent de quelque chose d'important : si, comme nous avons pu le constater de nombreuses fois, l'homéopathie relève d'une technique thérapeutique originale et, dans une certaine mesure, d'une alternative aux antibiotiques, dans la pratique, elle coexiste et se mélange avec d'autres méthodes.

En la matière, les choix qui conduisent à l'utilisation de l'homéopathie et/ou d'autres méthodes sont le fruit des évaluations des éleveurs. Ces choix sont intrinsèquement liés aux types de situation et au type de maladie auxquels ils ont à faire face, c'est-à-dire bien souvent à leur degré critique et à l'appréhension qu'ils en ont.

2° Mise à l'épreuve de l'homéopathie : le groupe comme espace de libre expérimentation et de perfectionnement

C'est en prolongeant notre réflexion sur les évaluations que les éleveurs font de l'homéopathie que nous terminerons cette troisième partie. Car c'est une chose de mettre de côté l'ambition de trancher le débat sur la valeur de l'homéopathie mais cela est une autre de chercher à comprendre comment des éleveurs adoptent une pratique en collectif en faisant fi des évaluations qu'ils en font. Car de toute évidence, les éleveurs du Diois en font, nous venons d'en donner des illustrations. Mais ces analyses étaient lacunaires : elles ne donnaient aucune information sur la façon dont l'homéopathie s'expérimente en collectif. L'objectif de ce dernier point est donc d'interroger ces évaluations telles qu'elles s'opèrent dans le cadre des activités collectives qui rassemblent les éleveurs du Diois.

Mise à l'épreuve du diagnostic homéopathique à l'intérieur du collectif

Comment s'expérimente l'homéopathie en collectif ? Sur cette question, les débuts de mon enquête et ma première participation à une veillée m'ont permis de faire des observations essentielles.

Le 8/02/2017 - Première veillée (extrait de carnet de terrain)⁴⁸ :

Que fait-on dans une veillée ? Tard le soir, entre éleveurs venus de tout le Diois, on traite des « cas » d'animaux malades. Des « cas » que chacun rapporte de sa bergerie. Après une première heure d'observation, je suis frappé par le fait que les éleveurs ne sont pas entre eux dans un rapport de démonstration sur la question de l'efficacité de l'homéopathie. Ils ne cherchent pas à se convaincre. Ce qui me surprend, moi qui pendant toute ma première semaine de stage suis tombé sur un grand nombre d'articles critiques sur cette question.

⁴⁸ L'extrait a connu une première retouche en avril dernier, puis une seconde à l'occasion de sa présente insertion dans le développement de cette troisième partie

J'observe au contraire que les éleveurs sont dans une logique tout autre, celle de se perfectionner et d'apprendre. Particulièrement les jeunes éleveuses, qui sont à l'écoute de ceux qui ont plus d'expérience (Victor et Jean Lou principalement). Cela me surprend d'autant plus que j'aurai pensé que la présence d'un inconnu (moi-même), de surcroît mandaté par l'Inra, aurait pu justifier qu'on prenne le temps d'expliquer que « oui, l'homéopathie ça marche ». Mais pas du tout ! Personne dans les participants à cette veillée ne semble considérer que la question de l'efficacité de l'homéopathie soit en jeu. À la limite, j'observe qu'on remet en cause l'efficacité d'un remède, et donc la recherche et le diagnostic qui y conduisent, mais pas l'homéopathie.

Enfin presque, car ce constat général a été nuancé lors une scène singulière vers la fin de soirée, qu'il me semble particulièrement intéressante d'analyser. Il s'agit de Victor, qui sur le cas d'un remède ayant très bien marché sur une bête malade, a peu à peu cessé de s'attacher à expliquer comment il avait trouvé ce remède, pour prendre la peine de souligner copieusement les résultats. « C'est quand même pas rien d'avoir des résultats comme ça » dit-il plusieurs fois, en regardant chacun d'entre nous alternativement. La chose me frappe d'emblée car elle contredit mes impressions de début de soirée. Toutefois, je ne suis pas le seul à noter ce basculement dans le registre de la preuve. En effet, Agnès rebondit et prend la parole à ce moment. En rigolant, et s'adressant à moi comme à Victor, elle remarque que « de toute façon, si on est là, c'est qu'on est tous convaincus (...) On dirait que t'essayes de nous convaincre Victor, mais on le sait que ça marche l'homéo ! »

Que nous apportent ces observations du point de vue de notre réflexion sur la façon dont s'expérimente l'homéopathie en collectif au sein de la dynamique du Diois ? Influencé par mes lectures controversées, j'ai failli manquer ce soir là de prendre la mesure de ce qui se jouait dans ces veillées et m'arrêter à l'observation d'une soirée de « convaincus » ne questionnant pas l'efficacité de l'homéopathie. Or pour le profane que j'étais, le collectif s'est rendu descriptible dans l'activité même de travailler sur la justesse de l'homéopathie. Simplement, cette évaluation de l'homéopathie s'est trouvée légèrement déplacée. Ce que faisaient ces éleveurs ne relevait pas tant de l'activité de chercher à évaluer si l'homéopathie marche ou non *en soi*, mais plutôt d'une activité de perfectionnement.

À l'approche de la fin de ce mémoire, il nous est désormais possible de décrire en quoi consiste ce travail de perfectionnement. Il s'agit tout d'abord d'un travail de perfectionnement des compétences des éleveurs à établir un diagnostic homéopathique. Durant les veillées, les éleveurs décrivent les animaux en cherchant à être le plus juste possible ; ils traduisent leurs observations dans le *Répertoire* en cherchant les symptômes les plus fidèles à l'animal observé ; ils choisissent des remèdes dont ils vérifient la justesse dans la *Matière Médicale*. Mais il s'agit aussi d'un perfectionnement du diagnostic lui-même : lorsqu'un remède est donné, les éleveurs discutent de ses effets observables sur l'animal. Ils soumettent l'incertitude de leur diagnostic à l'épreuve des malades qu'ils soignent et à l'évolution de leur état. Ils jugent de la valeur des remèdes et sont prêts à revoir celle de leur diagnostic si besoin.

En somme, qu'avons-nous fait depuis le début de la deuxième partie, sinon rendre compte de ces mises à l'épreuve du diagnostic homéopathique telles qu'elles s'effectuent en collectif ? En cette fin de troisième partie, l'idée forte que je souhaite mettre en avant est la

suivante : une des caractéristiques de l'homéopathie telle qu'elle est pratiquée au sein de la dynamique du Diois est qu'elle n'est pas mise à l'épreuve en tant que telle. Si tel remède n'a pas marché pour guérir une bête, ce n'est pas que l'homéopathie n'aurait pas pu le guérir, c'est que le remède n'était pas le bon, que le diagnostic était mauvais.

Mise à l'épreuve de l'homéopathie en dehors du collectif

La conclusion logique de ces observations est-elle que les éleveurs du Diois ne mettent jamais à l'épreuve l'homéopathie ? Il n'en est rien. Car dire que ces activités collectives ne questionnent pas l'homéopathie *en soi* ne veut pas dire qu'individuellement, les éleveurs ne le font pas. Et cela signifie encore moins qu'en dehors des formations ou des veillées, ils ne se retrouvent jamais dans des situations critiques à l'égard de l'homéopathie.

Ainsi mon enquête a pu observer des formes de mises à l'épreuve de l'homéopathie significatives dans le quotidien de certains éleveurs. Je veux notamment parler des critiques auxquelles les éleveuses sont susceptibles de faire face de retour dans leur ferme. Car c'est à ce stade de notre réflexion que la composition exclusivement féminine des formations nous intéresse. Non pas en soi, mais pour ce qu'elle implique : à savoir que ces femmes qui conduisent souvent leur élevage en couple, travaillent avec des personnes qui ne sont pas forcément convaincues par l'homéopathie – du moins pas au point de se rendre en formation. Nous avons déjà fait apparaître plus haut la présence de certains de ces protagonistes au rôle clef. Yann le mari d'Audrey et Robert le mari de Chantal ne sont par exemple jamais venus à une formation homéopathie. Leur point commun : tout en se mettant « *petit à petit* » (Chantal) à l'homéopathie, ils gardent quelques réserves sur cette dernière. À l'heure actuelle, Robert participe aux diagnostics et a même une certaine connaissance des remèdes (j'ai pu l'observer en passant une journée chez eux à Charens). Yann, quant à lui, nous a fait part du caractère probant des résultats de l'homéopathie sur des chèvres comme Pampille, et pendant qu'Audrey était enceinte, j'ai appris qu'il l'appelait régulièrement pour qu'elle lui dise quel remède donner aux chèvres qui tombaient malades. Mais les jugements critiques de ces derniers sur l'homéopathie en tant que telle sont toujours présents, par exemple sur la question du temps nécessaire à établir un bon diagnostic (une limite très importante pour Robert m'a dit Chantal), ou encore sur les taux de réussite de l'homéopathie comparé à d'autres médecines (Yann nous les exprimait plus haut).

D'autres cas de figures plus complexes en termes de collaboration à la ferme ont par ailleurs émergé de mon enquête. Isabelle par exemple, m'a expliqué qu'elle avait en commun avec Aline d'être entourée de personnes qui ne sont « *pas du tout branchés homéo* ». Ce qui, a-t-elle précisé, peut parfois constituer « *un frein* » pour elles dans leur pratique de l'homéopathie. Cette difficulté à utiliser l'homéopathie en contexte sceptique, Aline me l'a elle aussi évoquée en faisant le lien avec des périodes où elle connaissait moins de succès avec l'homéopathie :

Il y a des moments comme ça... des moments où tu n'as plus rien qui marche, où tu ne sais plus trop comment... et tout est lié si tu veux. C'est un peu de psychologie aussi. Si tu n'es

pas bien, si les autres autour de toi n'y croient pas et qu'ils sont toujours dans le négatif... c'est vraiment tout un ensemble de choses qui font que ça te perturbe, que tu n'es plus trop confiant. (Aline)

Progresser en groupe

À l'appui de ces témoignages, il semble possible d'envisager les activités collectives de la dynamique du Diois comme des espaces qui se trouvent « à l'abri des controverses » sur le bien-fondé de l'homéopathie. L'expression est forte certes, mais elle semble faire sens au regard des témoignages d'Aline et Isabelle. D'autres éléments peuvent par ailleurs venir la justifier. Par exemple lorsque Christel m'a expliqué que le site internet qu'elle est en train de faire ne sera sûrement pas ouvert au public (mais seulement aux élèves des formations) : l'explication donnée rejoint cette idée de constituer un espace, sinon à l'abri des controverses, du moins à l'abri des interrogations. « *C'est que, pour quelqu'un qui ne connaît pas, arriver sur un site où on se demande si l'animal préfère boire chaud ou froid, ça peut interpeller...* » a-t-elle détaillé. D'où l'idée de « réserver ce site à des gens qui ont déjà une connaissance de l'homéopathie (...) qui sont déjà dans la dynamique collective ».

Je dois ici préciser ma perspective. Pointer du doigt cet aspect « *entre-soi* » des formations, des veillées et potentiellement du futur site internet, ne relève pas d'une démarche critique de ma part, bien qu'il aurait été possible de conclure quelque chose de cette mise à l'abri des interrogations, voire de la contradiction. Mais plutôt que de critiquer ce phénomène pour son principe, il me semble intéressant de comprendre ce qui en fait l'intérêt pragmatiquement parlant. D'autant plus que si ce site internet voit le jour, il constituera une nouvelle forme d'activité « *faisant collectif* ». Et sa particularité sera de marquer un dehors et un dedans, ce que je n'avais pas vraiment constaté avec les autres activités. À quoi correspondrait cette potentielle limite entre un dedans et un dehors ?

Dans mes discussions avec les élèves, et notamment lorsque nous discutons de « *comment peut-on arriver en formation ?* », ainsi que de « *comment en vient-on à faire de l'homéopathie ?* », j'ai souvent remarqué deux raisonnements dont la compossibilité me paraît extrêmement riche et intéressante. Souvenons-nous des éléments d'analyse apportés à ce sujet en première partie. Ce qui amène les élèves en formation, ce sont « *des cas qui marchent et qu'ils peuvent observer là où l'allopathie a échoué* » (Aline) ; des cas « *lisibles* » nous disait Élodie. Mais c'est aussi le fait « *d'être prêt* » (Christel), d'avoir certaines dispositions, « *une fibre avec l'homéopathie* » (Delphine), « *Si tu n'y crois pas, ce n'est pas la peine d'essayer l'homéopathie parce que ça ne te réussira pas* » m'a dit Isabelle. Il y a donc une tension entre le fait que d'une part *il faut le voir pour y croire* et, d'autre part et indissociablement, qu'*il faut y croire pour le voir*. Tout l'enjeu de cette fin de mémoire réside pour moi dans la compréhension de cette compossibilité en m'attachant à documenter les significations pratiques d'une telle épistémè.

Rassemblons nos idées. Ce qui caractérise la dynamique collective du Diois, c'est donc qu'elle rassemble des gens qui ont en commun de croire ou d'être convaincus par l'homéopathie. La conclusion à laquelle je suis arrivé, c'est que cette situation est d'autant plus intéressante qu'elle me semble précisément constituer une des conditions de possibilité du développement, de l'apprentissage, de la progression, bref de la réussite des élèves du Diois en homéopathie. Chose qui semblerait beaucoup plus difficile en contexte de scepticisme. L'exemple d'Aline est sur ce point particulièrement parlant lorsqu'elle parle de « *perdre la confiance en soi* », c'est-à-dire ses capacités à faire un bon diagnostic lorsqu'elle se sent remise en cause dans sa démarche. Ainsi, les formations et les veillées, souvent par opposition aux situations qui sont celles des exploitations où les élèveuses doivent gérer le fait de pratiquer l'homéopathie en contexte sceptique voire hostile, constituent des espaces où la valeur thérapeutique de l'homéopathie n'est pas remise en cause et où ses performances peuvent être comparées et affinées :

« L'intérêt avec ce groupe homéo, c'est de se réunir, de parler de la même chose, et d'avoir le même intérêt pour arriver à des résultats en ayant d'autres façons de faire (...) en discutant de certains remèdes dont tu ne te sers pas souvent mais qui pour d'autres ont bien marché. Enfin, le fait de... Oui : d'échanger sur ta pratique avec des gens qui y croient quoi. Parce que moi, mon fils et mon mari... Enfin mon mari encore ça va, parce qu'il laisse faire, mais par contre mon fils, par contradiction sans doute, il ne veut pas en entendre parler. Et c'est ce qui va être le plus dur à... Enfin peut être qu'il faudrait que j'arrête avec l'homéo et que lui reprenne ensuite en douce... mais pour le moment, c'est compliqué quoi... Alors vu qu'ils ne veulent pas échanger... eh bien tu échanges avec les autres ! » Aline

C'est donc là tout l'intérêt de se retrouver entre gens qui y croient : d'un intérêt commun et d'un effort conjugué émergent les résultats, « les réussites ». Ce qu'Isabelle avait d'ailleurs souligné elle aussi en évoquant le couple Meurot :

« En fait le mieux, c'est d'être comme Danielle et Jean Lou, être sur le même terrain quoi. Dans un couple, si t'en as un qui n'est pas homéo c'est beaucoup plus compliqué... alors que si t'es d'accord là dessus, c'est là que tu progresses. Parce que les réussites, elles ne sont pas toujours immédiates en homéopathie, ça peut prendre du temps pour faire réagir une bête à un produit homéo. » (Isabelle)

Tiré de ses expériences professionnelles, Élodie m'a elle aussi donné un exemple très intéressant de la pratique de l'homéopathie facilitée lorsqu'elle réunit des acteurs convaincus. Pour elle, qui n'est pas élèveuse mais thérapeute équestre, l'expérience a eu lieu avec un client dans les Hautes-Alpes :

Il n'y a pas très longtemps, je suis allée faire des soins à des chevaux dans les Hautes-Alpes. Et il s'avère qu'il y a quelqu'un qui est venu me rencontrer parce qu'il avait un problème avec son cheval... On a commencé à discuter de son problème et assez vite ce qu'il me décrivait m'a fait penser à des remèdes en homéo. Alors je lui dis : 'l'homéo vous connaissez ?'. Il me répond : 'oui oui je connais'... Et là... en fait le gars, il connaissait très bien, il utilise le répertoire, etc. Et du coup, tout de suite ça a pris, on a eu d'emblée des discussions intéressantes et techniques et y avait pas besoin de convaincre (...). Et c'était génial parce que on savait de quoi on parlait, on faisait pleins de liens : 'oui Hépar Sulfur... en fait non je pense que ce remède là irait mieux'. Tout de suite et on s'est compris. (Elodie)

Pour « *aller plus loin* », il faut donc avoir l'occasion d'échanger entre convaincus. *Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre* : si nous avons vu en première partie qu'il n'existe pas de critères exclusifs pour venir en formations, on a vu qu'il s'agissait tout de même « *d'être prêt* », de « *faire soi-même la démarche* ». C'est là une des clefs de réussite de la dynamique collective du Diois : permettre à des gens partageant une volonté commune de se retrouver pour expérimenter une technique en laquelle ils croient.

Au fil de ce mémoire, le fait que nous ne nous soyons que très peu intéressés aux controverses existantes autour de l'homéopathie est en grande partie lié à la conduite de mes investigations. Nous l'avons déjà précisé, je n'ai fait des entretiens qu'avec des éleveurs et des éleveuses participant de la dynamique du Diois. Mais cela s'explique aussi parce que ces controverses ne faisaient pas l'objet de notre problématique. L'objet de cette enquête était de comprendre comment une pratique collective de l'homéopathie en facilite l'adoption durablement. L'adoption d'une pratique vétérinaire ne se faisant pas à l'aveugle pour un éleveur, il fallait néanmoins rendre compte de ce que ces derniers « voient » en l'homéopathie. Or en la matière, le fait de se retrouver à plusieurs, de travailler au perfectionnement de leur pratique est une condition essentielle pour lui faire gagner de la valeur. *Le voir pour y croire ; y croire pour le voir.*

« *L'homéopathie, ça marche ?* » Telle est la question qui brûle aux lèvres de toute personne de bon sens et à laquelle j'ai promis de ne pas répondre. Mais s'il est une chose que j'ai comprise avec ces éleveurs, c'est que la santé de leurs bêtes n'est pas une question qu'ils prennent à la légère. Et s'ils n'avaient pas quelques réussites avec l'homéopathie, cela ferait longtemps qu'ils n'y auraient plus recours.

Conclusion

Nous arrivons au terme de nos réflexions. L'enjeu de ce travail était de rendre compte de la constitution d'une alternative en matière de soin aux animaux d'élevage. Attirés par l'existence d'une dynamique collective entre éleveurs dans le Diois, ainsi que par l'originalité de l'homéopathie, nous nous sommes rendus sur place afin de comprendre ce dont il s'agissait. L'objectif était de décrire et de questionner les liens existants entre ces éleveurs, leurs relations aux animaux, leur pratique collective de l'homéopathie. Qu'avons-nous observé ? Que pouvons-nous conclure ?

Nos analyses ont tout d'abord permis de saisir une dynamique collective plurielle qui se caractérise par l'enchevêtrement de plusieurs types d'activités, réunissant des groupes aux compositions différentes, bien que se recoupant. Les formations organisées par Christel Nayet et la Chambre d'Agriculture, les veillées organisées par les éleveurs afin de traiter leurs cas, et l'association *Homéopathie à la Ferme* constituent autant d'occasions pour les éleveurs du Diois de se réunir autour de leur pratique de l'homéopathie vétérinaire. En recentrant nos questionnements sur l'homéopathie « en train de se faire », et ce qui s'y joue d'un point de vue collectif, c'est le diagnostic homéopathique qui s'est trouvé au cœur de nos analyses. À l'appui d'un certain nombre de cas, son examen a permis de rendre compte de la dynamique du Diois dans les termes d'un agir en réseau qui dépasse le cadre des formations et des veillées. Face à un cas d'animal malade, l'entraide entre éleveurs, ainsi que l'accompagnement d'Alain, le vétérinaire intervenant des formations, sont tout d'abord apparus comme primordiaux. Mais nous avons aussi observé une relation faite d'interconnaissance entre éleveurs et animaux, de confiance et d'engagements réciproques dans le soin.

Car pour les éleveurs que nous avons suivis, l'homéopathie relève d'un engagement, aux côtés de leurs animaux, pour leurs animaux. On observe ces animaux, on cherche à les comprendre, on découvre la façon originale dont ils signent leurs maladies, on s'attache à traduire leurs souffrances ; souvent avec passion, parfois avec douleur. Dans cette épreuve, pour trouver le bon remède, aux prises avec l'exigence d'une discipline et la finesse de ses procédés, la valeur de ces expériences collectives prend de nombreux sens.

En premier lieu, celui d'un appui technique : par ces entraides qui permettent de s'en sortir ; par le travail collectif de perfectionnement des compétences pour établir des correspondances entre les symptômes du malade et les remèdes décrits par la *Matière Médicale*, pour suivre l'évolution de son état et évaluer les effets d'un remède ; par les retours d'expérience qui permettent à chacun de progresser, d'« avoir des réussites en homéopathie ». Mais au-delà d'un appui technique, la dynamique du Diois, c'est aussi une ouverture sur les autres. Face aux enjeux cruciaux et souvent éprouvants que représente la santé animale au

sein d'un élevage, se retrouver entre éleveurs, c'est une occasion de parler de ses problèmes et d'arrêter d'en avoir honte, de ne plus se sentir seul. Enfin, faire l'expérience de l'homéopathie avec ses animaux, c'est aussi pouvoir compter sur ses propres compétences d'éleveurs et ne plus s'en remettre systématiquement aux techniciens face à un animal malade ; garder le lien avec lui durant la maladie, remplacer la culpabilité par la responsabilité.

Qui sont-ils ? Combien sont-ils ? Que représentent ces quelques éleveurs et leurs troupeaux ? demande l'analyste, soucieux d'évaluer l'ampleur du changement. Que pèsent leurs visions et leurs pratiques face aux nécessités du monde de l'élevage ? Que valent leurs jugements sur ces granules, où d'aucuns ne verraient que du saccharose ? Sont-ils avertis des lois de la matière qui veulent que seules les masses changent le monde, que seule une molécule soit en mesure de venir à bout d'une autre ? Vous l'avez compris, c'est de l'expérience que ces éleveurs font ensemble avec leurs animaux dont nous avons voulu partir. Du reste, la question de ce qu'ils représentent ne connaît qu'une réponse : ils représentent ce qu'ils font, ce qu'ils font *ici et maintenant*, dirait Jacques Rancière.

Bibliographie

AKRICH M., CALLON M. et LATOUR B. (dir.) [2006] *Sociologie de la traduction, textes fondateurs*, Presse des Mines 304 p.

ASSOCIATION HOMÉOPATHIE À LA FERME (2011). *Homéopathie à la ferme des éleveurs racontent*, Editions Repas, Collection Pratiques Utopiques, 240 p.

BARTHE Yannick *et al.* (2013), « *Sociologie pragmatique : mode d'emploi* », Politix 2013/3 (N° 103), p. 175-204.

BECKER Howard S. (2002), *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, La Découverte, coll. « Guides Repères ».

BOLTANSKI Luc (1990), *L'amour et la justice comme compétences*, Paris, Folio Essais, Gallimard.

BOLTANSKI Luc (1990), *Sociologie critique et sociologie de la critique*. In: Politix, vol. 3, n°10-11, Deuxième et troisième trimestre 1990. Codification(s) pp. 124-134.

BOLTANSKI (L.), THEVENNOT (L.), *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

CALLON (Michel), LASCOUMES (Pierre), BARTHE (Yannick), (2001), *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris, Le Seuil (collection « La couleur des idées »), 358 pages.

CARDONA A., LAMINE C., Liens forts et liens faibles en agriculture. L'influence des modes d'insertion socio-professionnelle sur les changements de pratiques in Bernard de Raymond A. et Goulet F., *Sociologie des grandes cultures: au cœur du modèle industriel agricole*, 2014, 224p.

DARMON Muriel (2005). « Le psychiatre, la sociologue et la boulangère : analyse d'un refus de terrain », *Genèses*, vol. n° 58, no. 1, pp. 98-112.

DESPRET Vinciane, PORCHER Jocelyne (2007). *Être bête*, Arles, Actes Sud, 150p.

DESPRET Vinciane (2009), « D'un dualisme bien utile », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2009/3 (Vol. 3, n° 3), p.386-405.

DESPRET Vinciane (2012), *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?*, Les Empêcheurs de penser en rond, coll. « La découverte », 325 p.,

DESPRET Vinciane (2010). « Intelligence des animaux : la réponse dépend de la question », *Esprit*, vol. juin, no. 6, 2010, pp. 142-154.

GARFINKEL H. (1967), *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, (Trad. en français, Recherches en ethnométhodologie, Paris, PUF, 2007.)

HACHE Émilie (2011), *Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique*, Paris, La Découverte, collection Les empêcheurs de penser en rond. 247p.

HEINICH Nathalie (2017), *Des valeurs. Une approche sociologique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », 405 p.

HENNION Antoine (2004). « Une sociologie des attachements. D'une sociologie de la culture à une pragmatique de l'amateur », *Sociétés*, vol. n° 85, no. 3, pp. 9-24.

HENNION Antoine (2007). *La passion musicale. Une sociologie de la médiation*, Métailié, coll. « sciences humaines », 397 p.

HERMANT E. et LATOUR B. (1998), *Paris, ville invisible*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond et La Découverte.

KAUFMANN, Jean-Claude (1996). *L'entretien compréhensif*. Paris: Nathan. 128p.

LAMINE Claire *et al.* (2009) Analyse des formes de transition vers des agricultures plus écologiques: les cas de l'Agriculture Biologique et de la Protection Intégrée. *Innovations Agronomiques* 4, pp. 483-493.

LATOUR Bruno (1993), « Le 'pédofil' de Boa-Vista – montage photophilosophique », in *La clef de Berlin*, et autres leçons d'un amateur de sciences, Paris.

LATOUR Bruno (2006), *Changer la société, refaire la sociologie*, Paris, La Découverte, 402p.

LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence, une anthropologie des Modernes*, La Découverte, 2012.

LICOPPE Christian (1996). *La formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, Paris : La Découverte.

PIETTE Albert, *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*. Paris, Métailié,(1996).

RANCIÈRE Jacques (1981), *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Fayard, 1981.

RANCIÈRE Jacques (1983) *Le philosophe et ses pauvres*. Paris, Fayard.

RÉMY Catherine (2016). « Agir avec l'animal. Pour une approche ethnographique des relations hybrides », *L'Année sociologique*, vol. vol. 66, no. 2, 2016, pp. 299-318.

Annexes

Annexe 1 : Présentation des acteurs rencontrés

Agnès, est éleveuse de chèvres laitières dans le Haut-Diois à Valdrôme. Elle s'intéresse à l'homéopathie depuis 1992 et la guérison d'une de ses juments par homéopathie. Elle suit les formations de la chambre d'agriculture depuis 1998, date avant laquelle elle n'avait pas pris la peine de « pousser plus loin » sa pratique de l'homéopathie. Membre de l'association *Homéopathie à la Ferme*, elle a participé entre 2006 et 2011 à la rédaction du livre éponyme. Soucieuse d'entretenir la dynamique qui existe entre éleveurs, elle est l'initiatrice des veillées et s'occupe de leur organisation.

Fille d'agriculteur, **Christel** est conseillère en élevage biologique à la Chambre d'Agriculture de la Drôme. Elle organise depuis la fin des années 90 des formations en santé animale, et plus spécifiquement en homéopathie. Elle y fait notamment intervenir Alain. Elle fait par ailleurs partie de l'association *Homéopathie à la Ferme* dont elle a animé le groupe d'écriture entre 2006 et 2011.

Alain est vétérinaire homéopathe à la retraite et vit à Nyons dans le sud de la Drôme. Engagé dans la formation aux médecines vétérinaires alternatives depuis le début de sa carrière, ses relations avec certains éleveurs du Diois remontent à plus de trente ans. Bien qu'il envisage de « passer le témoin » il est aujourd'hui encore le principal intervenant des formations organisées par Christel et la Chambre d'Agriculture. En 2006, il fût à l'origine du projet d'écriture du livre *Homéopathie à la Ferme, des éleveurs racontent*.

Après avoir travaillé comme bergers dans l'Aveyron puis dans l'Hérault, **Jean Lou et Danièle** Meurot se sont installés au début des années 80 à Vachère-en-Quint près de Die, où ils ont élevé jusqu'à l'année dernière un troupeau d'une centaine de brebis laitières. Leur pratique de l'homéopathie vétérinaire remonte à plus de 30 ans et ils ont participé au livre *Homéopathie à la Ferme, des éleveurs racontent* (2011). C'est chez eux que se sont tenues les trois veillées du printemps 2017. Le présent mémoire doit beaucoup à l'accueil convivial et spontané qu'ils me firent durant mes semaines d'enquête.

Victor fut longtemps berger sur un alpage de vache laitière en Suisse, il travaille aujourd'hui sur l'ancienne exploitation des Meurot, lieu où il a découvert l'homéopathie dans les années 90. Il a participé au livre *Homéopathie à la Ferme* (2011) et participe aussi aux veillées. Lui et les Meurot ont en commun de ne jamais avoir véritablement suivi les formations organisées par Christel et la Chambre d'Agriculture.

Aline est éleveuse de brebis allaitantes à Miscon dans le Haut-Diois. Elle pratique l'homéopathie depuis 25 ans, époque à laquelle elle a commencé les formations de la

Chambre d'Agriculture. Après avoir commencé « en dilettante » elle a eu « un déclic » suite à une formation qui s'est tenue chez elle et durant laquelle a été trouvé en collectif le remède qui soigna les problèmes qu'elle rencontrait avec son troupeau.

Isabelle élève des brebis allaitantes à Saint-Dizier-en-Diois. Elle s'est intéressée à l'homéopathie après avoir successivement réussi à soigner son fils puis un de ses chiens avec l'aide d'Alain Boutonnet. Ce n'est que plus tard, au début des années 2000 qu'elle s'y est mise avec ses brebis, en même temps qu'elle commençait de suivre les formations de la Chambre d'Agriculture. Elle arrivait aux formations par Christel à un moment où étant labellisée bio elle cherchait des alternatives pour soigner ses animaux. Elle a participé à deux veillées ce printemps 2017.

Chantal et son mari Robert, élèvent un troupeau d'environ 250 brebis allaitantes à Charens dans le Haut-Diois, où ils ont repris la ferme familiale de Robert. Après s'être soigné à titre personnel pendant de nombreuses années en phytothérapie et homéopathie, Chantal a commencé les formations de la Chambre d'Agriculture en 2012. En fin de carrière ils envisagent une transmission de leur exploitation avec l'aide de la foncière Terre de Liens. Chantal a participé à deux veillées ce printemps 2017.

Delphine élève depuis 2011 avec **David** un troupeau d'une quarantaine de chèvres laitières au Bial de Rossas sur la commune de Saint-Dizier-en-Diois. Ancienne bergère, c'est ainsi qu'elle a rencontré Alain Boutonnet et qu'elle a commencé à pratiquer l'homéopathie sur les alpages dans les années 2000. Elle a par la suite travaillé pour le Cfppa de Die et y a fait intervenir Alain comme formateur. Dans la foulée de son installation, elle a commencé les formations avec la Chambre d'Agriculture en 2012. Elle n'a pas encore eu l'occasion de se rendre à une veillée.

Elodie est propriétaire de chevaux et thérapeute équestre à Luc-en-Diois. Formée en médecine chinoise et praticienne shiatsu, elle reçoit des chevaux qu'elle débourre ou qu'elle soigne après des convalescences. Elle a découvert l'homéopathie via les formations de la Chambre d'Agriculture et y voit un bon complément à la médecine énergétique. Elle a participé à une veillée au printemps 2017.

Audrey et Yann élèvent à la Ferme de la Tournelle sur la commune de Chamaloc un troupeau de quatre-vingt chèvres laitières. Leur installation remonte à 2014, date à laquelle Audrey a par ailleurs commencé les formations avec la Chambre d'Agriculture. En amont, elle avait découvert l'homéopathie par l'intermédiaire d'Agnès qu'elle a rencontré comme contrôleuse laitière. Elle fréquente assidument les veillées organisées chez les Meurot.

Céline élève un troupeau de 200 brebis allaitante à Montmaur-en-Diois. Installée depuis 2000 elle est récemment entrée en conversion bio. C'est dans ce contexte qu'elle a rencontré Christel Nayet et qu'elle s'est mise à suivre des formations avec la chambre d'agriculture depuis 2015. En amont, elle avait déjà eu l'occasion de croiser Alain Boutonnet au Cfppa de Die, et d'entendre parler d'homéopathie via les Meurot, ou encore Elodie. Elle n'a pas réussi à se libérer pour venir en veillée cette année, mais elle s'y est rendue l'année précédente.

Annexe 2 : Carte des communes du Diois



GUIDE D'ENTRETIEN ELEVEUR-EUSES

HOMEOPATHIE EN ELEVAGE

- 1 **Je propose que vous commenciez par vous présenter rapidement : vous-même, comment vous êtes devenu-e éleveur-se ; votre système d'élevage** [ses caractéristiques principales (une certification ?), les transformations qu'il a pu connaître (aussi bien au niveau du versant production-transformation que du versant commercialisation), son origine aussi : si vous l'avez reprise suite à transmission ou si vous l'avez créée]; **et puis votre troupeau/vos bêtes bien sûr !** De manière générale, **les aspects qu'il peut vous sembler important de préciser** pour que je saisisse le contexte dans lequel vous vous situez.

Parcours d'apprentissage :

- 2 Pour en arriver petit à petit au sujet de cet entretien, je pensais commencer par vous demander (tout simplement) : **comment vous-êtes vous intéressé-e à l'homéopathie ?** Mais aussi : **comment s'est effectué votre apprentissage ?**

[Relances possibles] Y-a-t-il eu pour vous des étapes marquantes dans l'adoption de cette médecine ? Comment est-ce que vous en êtes arrivé à l'adopter comme méthode de soin de vos animaux ? **Ou encore, (en transition avec la partie suivante) :** quelles ont été/quelles sont vos ressources principales en terme de connaissances pratiques (littérature, internet, formations, échanges) ?

Quelle place occupe l'homéopathie au côté des différentes médecines auxquelles vous pouvez avoir recours (exemple : des techniques vétérinaires plus conventionnelles, allopathiques comme le vaccin ou les antibiotiques, ou encore des médecines naturelles à base de plantes du type phytothérapie/aromathérapie) ? Vous arrive-t-il d'avoir recours à des **traitements antibiotiques** ? Si oui dans quels cas de figure, et à quelle fréquence ? **Plus exactement, comment articulez vous ces différentes médecines en fonction du type de pathologie auxquelles vous avez affaire** (ex: problème de parasites, problème au moment des mises bas, mammites) ?

La dynamique collective du Diois :

Dans la continuité de ces questions sur votre expérience avec l'homéopathie en tant qu'éleveur-euse, je voudrais nous amener à discuter plus spécifiquement de la dynamique collective qui existe aujourd'hui entre un certain nombre d'éleveurs du Diois. Revenir sur son histoire, évoquer ses différentes formes et son rôle dans l'accompagnement des éleveur-euses à la pratique de l'homéopathie. *(Si, ce qui est probable, la thématique a déjà été abordée, annoncer qu'on y revient et que ce n'est que le début !)*.

3 Histoire et activité :

Une première question pour commencer : **comment est-ce que vous êtes entré-e en relation avec le collectif homéopathie du Diois ? Êtes-vous (par ailleurs) membre de l'association *Homéopathie à la ferme* ?**

[Si la personne est depuis longtemps impliquée dans la dynamique du Diois]. Est-ce que vous pourriez m'en dire plus sur son histoire ? Quelles ont été initialement les raisons qui ont impulsé cette dynamique ? En quoi consiste-t-elle et quels ont été ses acteurs clefs, ses étapes/périodes marquantes ? **Où en est le collectif aujourd'hui** (que fait-il) **et comment son animation est elle "assurée" ? Est-ce que le groupe a connu des évolutions récentes** (ex: la nouveauté des veillées) ? **Des volontés/projets pour les années venir émergent-ils ?**

[Si la personne est impliquée dans l'association]. Comment a-t-elle vu le jour ? Via le projet du livre ? (faire raconter). **Quelles sont ses activités depuis la parution du livre ?** (présence lors de formation ? en relation avec la Chambre d'Agriculture de la Drôme ? /Avec des structures comme les Cfppa de Die ou de Nyons ?). **L'association a-t-elle des projets/des ambitions pour les années à venir ?**

L'association, ou le collectif de manière générale, sont-ils en liens avec d'autres collectifs d'éleveurs (homéopathes ou autres) qui sont engagés dans une démarche similaire *(si oui lesquels et en quoi) ?*

La plupart des membres historiques (de l'association mais aussi du collectif de manière générale), bien qu'encore actifs, ne sont plus aujourd'hui installés (Danielle et Jean Louis, Agnès...), j'ai compris que Alain Boutonnet lui aussi sera surement moins présent dans les années à venir, et j'entendais parler à la dernière veillée de "passer la main", **comment imaginez-vous le futur de l'association avec le retrait de ses membres actifs ? /celui de la dynamique du Diois en général ?** Est-ce que de nouvelles personnes rejoignent cette dynamique ?

[Question complémentaire à titre personnel]. Êtes-vous (/avez-vous été par le passé) en relation avec d'autres collectifs d'éleveurs du type de celui-ci ? Avec des structures de développement agricole (comme par exemple le Syndicat Caprin de la Drôme) ?

4 Formations :

[Si l'éleveur-euse a déjà assisté à une formation].

Car je n'ai pas eu l'occasion d'y assister, j'aurai besoin de revenir plus en détails sur les journées de formation organisées par la Chambre d'Agriculture de la Drôme (*elles auront très certainement déjà été évoquées*). **Avez-vous déjà participé à l'une de ces formations ?** Si oui laquelle/lesquelles (plusieurs années de suite ? certaines années plus que d'autres ? participation à la totalité des journées proposées ?). Auriez-vous assisté à l'ensemble ces formations si leurs financements n'avaient pas été assurés par le fond Vivea ?

Qui participe à ces formations ? (des habitués, de nouvelles personnes chaque année ?). *[Autre question possible : Comment sont-elles rendues visibles ? (leur promotion est-elle uniquement assurée par la Chambre d'Agriculture ?)].*

Comme est-ce qu'elles se déroulent (et où) ? Qu'est-ce qu'on y fait/en quoi consistent-elles (théorie, cas pratiques, en présence d'animaux ?). **Qu'est-ce qu'on y apprend**, qu'est-ce qu'elles vous apportent ? Qu'est-ce que vous en gardez (exemple : des fiches, des prises de notes) ? Quels usages vous en faite par la suite (*sur un ton détendu et non interrogatoire !*). **Est-ce qu'elles nécessitent selon vous un accompagnement complémentaire le reste de l'année** (celui d'Alain par exemple. Si oui de quelle forme) ?

De façon générale, **qu'est-ce qui vous convient dans ces formations et dans l'accompagnement au reste de l'année par un praticien** (*Alain Boutonnet si mentionné plus haut*) ? Voyez-vous des améliorations possibles ? Dans l'optique du progressif retrait d'Alain Boutonnet, **quelles seraient selon vous les qualités d'un bon vétérinaire-praticien pour le remplacer** (aussi bien du point de vue de la pédagogie que du point de vue de l'accompagnement) ?

[Questions complémentaires]

- **Suivez-vous, à titre personnel, d'autres formations en dehors des formations homéopathie ?** Particulièrement des **formations en santé animale** (ex: l'initiation à la naturopathie animale prévue au cfppa de Die au mois d'avril prochain; ou encore phytothérapie en élevage avec le Syndicat Caprin) ?

5 Veillées :

[Si l'éleveur-euse a déjà assisté à une veillée].

Après ce petit zoom sur les formations, un autre un peu plus rapide sur les veillées... **Est-ce que vous vous y rendez souvent** (*si on n'a pas déjà la réponse*) ? Dans quelles attentes ? **Est-ce que vous y présentez souvent vos "cas"** ? En quoi cela vous aide (exemple) ? Voyez-vous un intérêt particulier dans les veillées, comparé aux formations ?
(>> essayez d'identifier qui aide et en quoi <> cf. christel "on essaye d'avoir au moins victor et jean lou")

[Si la réponse n'est pas déjà connue] Qui organise les veillées ? Où ont-elles lieu ? Qui s'y rend/comment les participant-es sont-ils-elles convié-es ?

Durant l'année, est-ce que vous êtes en contact avec les autres éleveur-euses du collectif ? Est-ce qu'il vous arrive d'échanger entre vous en dehors des veillées et formations sur des cas auxquels vous avez à faire face pendant l'année ? Si oui, avec qui et sur quel type de situations/dans quelle visée ? + *Visite de l'équipe de Saint roman ?*

6 En conclusion ... :

... de toutes ces réflexions sur l'apprentissage en collectif, j'ai une petite question sur un mode spéculatif (!) : **Comment vous y prendriez-vous pour pratiquer l'homéopathie sans le groupe, les formations, l'appui d'Alain ?** (*inviter la personne à jouer le jeu de se projeter si elle répond que "ca n'aurait pas été possible sans le groupe"; mais sans trop insister non plus si la question s'avère particulièrement infertile*).

Une autre manière de conclure... **Qu'est-ce qui selon vous pourrait encourager/aider les autres éleveurs du Diois à essayer l'homéopathie et/ou à s'impliquer dans un groupe tel que celui-ci ou autre ?**

Pratique de l'homéopathie en élevage :

Merci pour ces premières réponses (...) Je propose qu'on s'attaque maintenant à la troisième et dernière phase de l'entretien, à l'occasion de laquelle l'idée serait de nous concentrer plus spécifiquement sur la pratique de l'homéopathie en elle-même : en quoi est-ce qu'elle consiste concrètement, quelles sont ses exigences, ce qu'elle implique au quotidien.

7 [*#Pensée par cas*]. Je me doute qu'il s'agit là d'un sujet immense (!), mais peut être qu'une manière un peu parlante de nous faire rentrer dedans serait que **vous me racontiez l'histoire d'un (ou de plusieurs) "cas" d'animaux malades que vous avez pu rencontrer**. Notamment par exemple : comment est-ce que dans un premier temps vous vous êtes rendus compte du problème (à quel moment de la journée), puis quelles ont pu être les différentes étapes avant que vous ne **choisissiez un remède (ou plusieurs successivement ?)**, et enfin qu'est-ce vous avez pu **observer** suite à ce choix... En bref : ce sont les détails qui m'intéressent (!), et mon intérêt vaut pour les cas simples et résolus comme pour les cas compliqués devant lesquels vous avez pu buter !

8 [*#Montée en généralité, à l'appui des exemples racontés*]. Du coup, au regard de votre expérience, **quels sont selon vous les étapes importantes du soin en homéopathie ?** Qu'est-ce qui, par exemple, fait selon vous **une bonne description** des symptômes d'un animal malade. Est-ce que vous avez des méthodes particulières pour **écrire/garder des traces** de ce que vous faites ? **Comment est-ce que vous utilisez le Répertoire et/ou la Matière médicale ?** Comment est-ce qu'on fait le choix d'accorder plus d'importance à certains symptômes qu'à d'autres dans ses recherches (*hiérarchisation des symptômes*) ? Qu'est ce qui fait que dans les exemples que vous venez de me raconter, vous avez opté pour privilégier tel symptôme plutôt qu'un autre (et partant tel remède) ? **Comment est-ce que vous évaluez l'action d'un remède**, s'il vaut mieux en essayer un autre ou s'il est efficace ? En somme, qu'est-ce qu'un **bon diagnostic et qu'est-ce qu'un traitement réussi !**

De manière générale, est-ce que vous diriez qu'il y a des cas qui en apprennent plus que d'autres ? Est-ce que, par la suite, il vous arrive de vous référer à des cas rencontrés par d'autres éleveurs pour traiter ceux auxquels vous êtes confronté ?

9 **Du point de vue de la pratique au quotidien** : qu'est ce que l'homéopathie implique comme investissement en tant qu'éleveur ? Je me pose cette question notamment au regard de **la relation** que vous entretenez **avec votre troupeau/vos bêtes**. Jean Louis l'autre soir semblait me dire que c'était beaucoup de temps passé, **de temps d'observation** si j'ai bien compris. On parlait tout à l'heure de description des symptômes de l'animal ou du groupe... Description, observation : est-ce que cela repose sur un mode particulier d'interconnaissance ? **Comment est-ce que vous vous y prenez pour comprendre une brebis, une chèvre, une vache; un troupeau de brebis, de chèvres ou de vaches ?** Y-a-t-il des moments privilégiés d'observation dans votre journée d'éleveur-euse ?

10 Dans le prolongement de cette dernière question, et en guise de conclusion : **votre pratique de l'homéopathie s'est elle accompagnée d'un changement dans votre façon de faire de l'élevage ?** Cette question porte aussi bien sur des aspects spécifiques de votre métier (par exemple votre budget médicament qui a pu réduire) que sur votre rapport à l'élevage en général (ex : dans votre façon de penser l'espace/l'aménagement de votre ferme, l'alimentation de vos bêtes, vos pratiques de pâturage...). **Si oui de quelle manière ?** (*porter de l'attention aux liens de causalité directs comme indirects*).

*

11 [*Remerciements*]. **Nous arrivons à la fin de notre entretien**, du moins des questions que j'avais prévu d'aborder. Et sur ce point, c'est important pour moi d'avoir **vos retours sur cet entretien**. Est-ce qu'il y a **des sujets importants qu'on aurait laissés de côté** et que vous aimeriez aborder maintenant [de manière générale, ou sur les questions spécifique de votre apprentissage, du groupe homéopathie ou encore de la pratique quotidienne] ? (*si oui prendre le temps d'en parler*). **Quels intérêts voyez-vous à cette enquête** (ce qu'elle est susceptible d'apporter) ?

GUIDE D'OBSERVATIONS ÉLEVEURS-ANIMAUX

L'idée de ce guide est de préciser ce sur quoi je vais me porter mon attention durant mes observations d'éleveurs *avec* leurs bêtes, sur leur exploitation, en situation de travail. Quelles sont les questions que je me pose ? De quoi est-ce que je cherche à rendre compte ?

Questionnements généraux :

- Quelle est la nature de la relation d'un éleveur avec ses animaux quand il s'inscrit dans une démarche de soins en homéopathie (I)
- Quelle est la *place* de l'animal dans la pratique de soin en homéopathie (II)

On a donc ici deux types de questionnements auxquels visent à répondre ces journées d'observations : (I) les relations/*interactions* entre éleveurs et animaux dans le quotidien d'un éleveur homéopathe ; et (II), les relations/*interactions* entre éleveurs et animaux en situation de soin homéopathique ou autre⁴⁹.

Modalités de l'enquête :

Ces deux ordres de questionnements trouveront matière à être travaillés de deux façons différentes : via les **observations** en tant que telles (des comportements des éleveurs *et* ceux des animaux lorsqu'ils sont en contact), mais aussi via des temps de **discussions**, où je ferais (entre autre) revenir les éleveurs sur ce que nous avons pu observer de ce qu'ils font *et* de ce que les animaux font.

Concrètement, les situations seront documentées via prises de **notes écrites**, mais aussi prises de **photos**. Pour ce qui est des discussions, elles pourront être enregistrées, mais ne seront pas retranscrites. Eventuellement quelques séquences filmiques (à essayer).

⁴⁹ Par situation d'interaction on entend des situations où les éleveurs comme les animaux sont acteurs, c'est-à-dire susceptible d'engager leur subjectivité. Il s'agit chaque fois dans ces observations d'appliquer le principe méthodologique de symétrie [Latour et Callon, 1990] entre éleveur et animaux.

Partie I : Relations éleveurs-animaux dans le quotidien :

Observations :

Caractériser la forme et la place des interactions sociales entre les éleveurs et leurs animaux lors des temps passés ensemble au cours d'une journée. Quels sont les rapports des animaux avec les éleveurs. Quelles manières d'être ensemble ? Quels degrés d'attention ont-ils sur ce qu'ils font les uns et les autres ?

Les moments que les éleveurs et animaux passent ensemble peuvent être abordés comme des situations de travail en collectif [Lécrivain, Porcher 2012]. Repérer ces différents moments et les différents types de contact qui leur sont liés : le matin et le soir lors de la distribution de nourriture (Isabelle ?), les traites (Delphine), les déplacements, les changements de parcs, les visites en parcs de pâturage (Chantal & Robert), les entrées et sorties de bergeries...

Que font les éleveurs ? Quelle attention pour les animaux ? Comment les éleveurs s'approchent d'une bête, du troupeau, comment *entrent-ils en contact* avec lui ? Quelles communications (verbales, gestuelles) ? Réciproquement quelle attention portent les animaux aux éleveurs ? Que manifestent-ils ?

- *Décrire l'activité animale (ce qu'il fait ou ne fait pas : activité ; approche, fuite ou méfiance/calme ou nervosité ; posture, oreilles/regard tourné vers, léchage ...) ; position dans le groupe, par rapport aux congénères (adultes, jeunes...), activités synchrones ou pas avec les autres*

Autres points d'attention durant ces observations : L'environnement et le système d'élevage en général : les bâtiments – le confort, les machines à traire, les chiens, les pratiques

d'alimentation et de pâturages, l'effectif du troupeau et la structure des lots, les pratiques de soins effectuées sur une année, préventives ou non, alternatives ou non...

Discussions :

Essayer de repérer quelle place prennent les pratiques de soin dans l'élevage. Mais aussi, en lien avec la seconde partie (II), quelles sont les situations au sein desquelles les éleveurs voient advenir un éventuel problème sanitaire, un changement dans le troupeau/ chez une bête (à quel moment de la journée, et en faisant quoi). Quelle importance de ces moments d'observations (exemple une visite en pâturage ?). Comment se découpe le temps de travail journalier à cette époque de l'année, aux autres époques... Quelles activités ? Quels sont les périodes où l'éleveur est plus en contact avec les animaux ? Pourquoi ? Qu'est-ce que cela change du point de vue de la nature des relations avec les animaux ?

➤ *Depuis que vous pratiquez l'homéopathie... Passez-vous plus de temps avec vos animaux ? Observez-vous différemment vos animaux au quotidien ?*

➤ *Lors d'une visite au troupeau, en bergerie/en alpage... Qu'est-ce qui fait que tout va bien pour un troupeau ? De quelle manière vous en apercevez-vous ? Qu'est-ce qui s'observe sur le troupeau ? sur une bête prise individuellement ? Quelles questions se vous posez-vous, à quoi portez-vous de l'attention \diamond faire revenir l'éleveur là-dessus, dans le but de lui faire "déplier" ce qui se passe implicitement lors de chaque rencontre.*

Partie II : Relations éleveurs-animaux en situation de soin

Observations :

En la matière, ces observations sont soumises à la condition que j'assiste à une scène de soin, qu'un cas soit en cours... Si tel est le cas, on cherchera à tirer la ficelle proposée dans le rapport intermédiaire de l'éleveur comme enquêteur. Questionner le travail d'interprétation de la souffrance des animaux dans lequel s'engage un éleveur. Comment est-ce qu'il observe, interprète, traduit, fait parler les animaux... Il "écoute", il comprend, il recherche \diamond *quoi et comment ?*). Dans quel rapport de connaissance se trouve-t-il avec un animal malade ? Comment le décrit-il, comment le nomme-t-il ? Quel jeu de question-réponse ? Qu'est-ce que

"dit" l'animal ? Quelles interactions ? Qu'est ce qu'il cherche à comprendre d'un animal ? Qu'est-ce qu'il découvre de ce dernier ? Des choses originales ?

Discussions :

Faire revenir l'éleveur sur les cas de malades traités récemment. Essayer, si possible, de s'en faire une idée d'un point de vue numérique (combien ils en ont eu). Et de faire décrire leur résolution, le parcours de soin. > Individuelle ? Collective (avec d'autres éleveurs/avec Alain) ? Quelles observations, quels symptômes, quelle prise de note (cahier d'enregistrement sanitaire ?), pour quel choix de remède, pour quels résultats ? Et éventuellement pour quels changements au niveau de la conduite de l'élevage (par ex: changement des rations d'organisation dans la bergerie, de l'effectif animal, des sorties en plein air, de la prévention des maladies) ?

- *Est-ce que l'homéopathie et l'observation des animaux (malades ou en bonne santé) en vue d'un diagnostic vous en a fait apprendre sur vos animaux ? les connaissez-vous mieux ?*
- *Avez-vous un carnet de notes ? des fiches sur des cas ou des remèdes... (prendre des photos)*
- *A votre avis les bêtes comprennent-elles quand vous êtes en train d'essayer de les soigner ? Si oui, comment le manifestent-elles ? font-elles la différence entre l'homéopathie et les autres techniques thérapeutiques ? Est-ce qu'elles manifestent par des comportements cette différence ?*

Si la question n'a pas déjà été posée durant l'entretien :

- Est-ce que l'approche homéopathique pour soigner votre troupeau change/enrichie/développe votre rapport aux animaux, au troupeau et plus globalement votre façon de faire de l'élevage ?